

Boston Medical Library
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

NOUVELLES
RECHERCHES
SUR LES
MALADIES DE L'ESPRIT.

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE:

Mémoire sur l'Angine de poitrine, qui a remporté le prix au concours ouvert sur ce sujet par la Soc. de médecine de Paris, le 31 octobre 1809, et qui fut adjugé le 2 février 1813, par L. Jurine, 1 vol. in-8, 5 fr.

De la Saignée et de son usage dans la plupart des maladies, par G. Vieusseux, D. M., 1 vol. in-8, 5 fr.

Instructions pour traiter sans attelles les fractures des extrémités, principalement celles qui sont compliquées et celles du col du fémur, d'après la méthode inventée par M. Sauter, avec la description de nouveaux instruments pour la ligature des polypes, trad. de l'allemand par le Dr. Mayor, in-8, fig., 3 fr. 50 c.

Mémoire sur le Croup, ou Angine trachéale, qui a obtenu la première ment. honor. au Concours ouvert sur cette maladie, par G. Vieusseux, 1 vol. in-8, 4 fr.

Mémoire sur l'organisation de l'Iris et l'opération de la Pupile artificielle, par M. Maunoir, in-8, fig., 1 fr. 80 c.

Principes d'Hygiène, extrait du Code de santé et de longue vie de Sir John Sinclair, par L. Odier, Prof. de l'Acad. de Genève, Corr. de l'Inst. Nat. de France, et Membre de plusieurs Soc. sav., 1 vol. in-8, 2e éd., augmentée (*sous presse*).

Manuel de Médecine pratique, avec une petite pharmacopée à l'usage des officiers de santé, etc.; par L. Odier, 1 vol. in-8, 2.e édition, augmentée, 5 fr.

Traité pratique de la maladie vénérienne ou syphilitique, par J. P. Terras, vol. 8° de 576 pages, 6 fr. 50 c.

Mémoire physiologique et pratique sur l'Anévrisme et la ligature des artères, par J. P. Maunoir, in-8, fig., 1 fr. 80 c.

Observations sur la fièvre des prisons, et des moyens de la prévenir, par L. Odier, in-8, 2 fr. 50 c.

NOUVELLES
RECHERCHES
SUR LES
MALADIES DE L'ESPRIT,
PRÉCÉDÉES
DE CONSIDÉRATIONS
SUR LES DIFFICULTÉS
DE L'ART DE GUÉRIR,

PAR ANDRÉ MATTHEY, D. M. P. DE GENÈVE;
Médecin du Bureau de bienfaisance, Médecin suppléant de l'Hospice civil, et Secrétaire de la Société de Médecine de cette ville; Membre de la Société Médicale d'émulation de Paris; de la Société de Médecine pratique de Montpellier; de celle de Besançon, de Marseille, etc.

PARIS,
J. J. PASCHOUD, libraire, rue Mazarine, n° 22.
GENÈVE,
Même Maison de commerce.
1816.

Les recherches que je publie aujourd'hui sur les désordres de l'ame, font partie d'un mémoire que j'envoyai au concours ouvert par la Société de médecine de Marseille, en 1812 (1).

En traitant ce sujet difficile, je n'ai pas eu la prétention d'ajouter rien de fort important aux travaux des écrivains qui m'ont précédé : j'ai voulu simplement indiquer les additions et les changemens légers dont la classification de ces maladies m'a paru susceptible ; c'est ce que je crois avoir fait dans la première partie de cet ouvrage.

En second lieu, je me suis efforcé de

(1) C'est à cette occasion que la Société de Médecine de Marseille m'honora du titre de Membre correspondant.

résoudre la question proposée par la Société de médecine de Marseille, *sur la nature et le siége des diverses espèces d'aliénation mentale.*

Pour ne pas s'égarer dans ces recherches difficiles, il faut procéder avec la plus extrême réserve. L'esprit n'a que trop de penchant à franchir les limites étroites de la simple observation; les conjectures, les hypothèses et l'erreur naissent où les faits nous abandonnent. J'ai pensé que pour éviter ici tout faux-pas dangereux, il falloit ne former que des inductions tirées immédiatement des phénomènes physiologiques et pathologiques, les plus généralement connus et les mieux constatés.

Je fais voir, après Cullen et Cabanis, quels rapprochemens naturels existent entre les songes et le délire. Je m'appuie sur un nombre de faits suffisant pour convaincre le lecteur, 1.° que les changemens morbides opérés dans la sensibilité générale, dans le centre nerveux, ou dans une

des branches seulement du système sensitif, sont la seule cause prochaine, incontestable, des désordres de l'esprit et des penchans; 2.° que le cerveau, ou l'organe de la pensée, n'est le plus souvent frappé que secondairement ou sympathiquement; 3.° enfin, que les modifications qu'il éprouve alors (et qui constituent la manie, la mélancolie, etc.) sont susceptibles de divers changemens, de changemens salutaires qui rétablissent l'harmonie dans les fonctions nerveuses, et donnent ainsi lieu à un retour de la raison, entière et durable.

Une secousse quelconque du système nerveux peut déterminer ce changement favorable; elle peut être le résultat d'un événement imprévu, ou bien elle peut être excitée par l'art; elle peut aussi avoir lieu spontanément et sans qu'aucune cause manifeste l'ait annoncée. C'est sur les heureux effets de ces modifications nerveuses que l'on a fondé, dans tous les temps, les méthodes empyriques de traiter les aliénés et la classe nombreuse des gens à vapeurs.

Si l'on veut se donner la peine de réfléchir sur la manière dont se produit le délire et sur son mode de guérison, on comprendra comment la plupart des remèdes usités sont inutiles, efficaces, ou dangereux ; et, en même temps, l'on reconnoîtra la fausseté de ce préjugé, toujours subsistant, qui fait envisager l'aliénation mentale comme un vice inhérent à l'ame, ou comme une affection organique du cerveau, de nature inguérissable. Nos observations particulières prouveront le défaut de solidité de ces opinions.

En troisième lieu, les causes productrices de la manie et de la mélancolie, viendront confirmer nos assertions sur la nature et sur le siége primitif de ces désordres. J'ai fait, dans la 3.e partie de ce Mémoire, un choix d'observations, extraites, pour la plupart, et traduites d'un ouvrage anglais fort estimé dans la Grande-Bretagne. (Annals of insanity by Perfect, D. M.) Il mérite d'être connu en France : je crois qu'il ne l'est pas assez par les

citations que le professeur Pinel en a fait dans son Traité sur l'Aliénation mentale.

Au surplus, je pense que la lecture de ces histoires particulières peut être utile sous plus d'un rapport, et au plus grand nombre des lecteurs. On sait qu'à Lacédémone, on cherchoit à préserver les jeunes Spartiates de l'ivrognerie, en mettant sous leurs yeux le dégoûtant spectacle des Ilotes abrutis par l'ivresse. C'est ainsi que la folie peut fournir d'utiles leçons de sagesse à quiconque sait rentrer en lui-même, et désire sincèrement régler son esprit et devenir meilleur. Les annales de l'aliénation mentale pourront, par ce moyen, servir d'excellens préservatifs.

Quant à mes *Considérations sur les difficultés de l'art de guérir*, je les ai placées à la tête de ce Mémoire, afin de faire sentir plus particulièrement toute l'étendue des difficultés que présentent les

recherches dont il est le sujet. Mon dessein a été de développer en même temps cette vérité, très-souvent répétée, mais trop peu sentie : c'est qu'on ne commence réellement à étudier et à connoître la véritable science médicale, celle qui importe le plus à la santé des hommes, qu'après avoir pratiqué soi-même l'art de guérir, long-temps et avec succès. Sous ce point de vue, les jeunes médecins et les gens du monde retireront quelque fruit de ces aperçus (1).

---

(1) Je les ai déjà publiés sous un autre titre dans le Journal de Médecine de Pâris, il y a quelques années.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Fautes essentielles à corriger.

PAGE.	LIGNE.			
161.	21.	sens du cerveau.	*lisez*	sens et du cerveau.
163.	13.	ce dernier		ces derniers
164.	9.	vie intérieure et extérieure		vie extérieure et intérieure
171.	1.	organe		l'organe
176.	15.	reçues par		reçues sur
id.	15.	Au reste n'oublions		*virgule après* Au reste
181.	3.	*Ajoutez entre la 3.e et la 4.e ligne*		§ II.
307.	2.	*Au lieu de* V.	*mettez*	II.
331.	13.	VI.		III.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES DIFFICULTÉS

DE L'ART DE GUÉRIR.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES DIFFICULTÉS

DE L'ART DE GUÉRIR.

Artem experientia facit.

A peine a-t-on fait quelques pas dans la carrière de la pratique médicale, qu'on se sent arrêté par une foule d'obstacles qu'il étoit impossible de prévoir en quittant les bancs de l'école, à cet âge heureux où l'imagination et la présomption applanissent toute difficulté et ne promettent que des succès.

Que d'obscurités cependant, que de variétés, que de nuances indescriptibles, viennent se présenter chaque jour dans les maladies qui nous sembloient le mieux décrites et le plus généralement observées ! Que de circonstances imprévues et inappréciables viennent troubler leur cours naturel ! Combien de fois le silence, l'inquiétude, l'impatience des malades et l'indocile ignorance des assistans, viennent entraver les plus sages mesures et détruire les plus justes calculs de l'observateur attentif ! Comment le

jeune praticien ne seroit-il pas dérouté? comment n'hésitera-t-il pas alors en songeant aux dangers qu'il va faire courir aux malades dont la santé et la vie lui sont confiés ?

Et lorsque, plus éclairé par l'expérience, il marche d'un pas mieux affermi, laissant de côté tout ce que la théorie lui avoit offert de défectueux et de trompeur (1), lorsqu'il ne prend plus pour guides que les signes les plus manifestes aux sens; dans ce cas-là même, il aura lieu quelquefois de se plaindre de leur insuffisance et de leur infidélité.

N'entendons-nous pas, en effet, répéter aux

---

(1) Que doit-on penser de la solidité de nos théories médicales, quand on voit celle de *Lavoisier* ébranlée par les expériences de *Davy*, de *Gay-Lussac* et *Thenard* ? L'analyse sembloit-elle pouvoir aller plus loin que la décomposition de l'air, de l'eau et de certains gaz? On sait pourtant qu'à l'aide d'un agent nouveau, les chimistes modernes ont fait des analyses et des découvertes étonnantes, et qui sans doute, seroient encore à faire, si l'on ne s'était pas avisé d'appliquer à l'analyse chimique la pile de Volta. Les nouveaux phénomènes que fait naître aujourd'hui le fluide galvanique porteront peut-être quelques médecins à fonder de nouvelles théories? ... Mais on peut affirmer d'avance qu'elles seront aussi stables que celles qui les ont précédées et que le temps a détruites ?

praticiens les plus consommés, que les signes des maladies, qui devroient servir de base solide à la science et de guides sûrs au médecin, sont très-souvent équivoques, et peuvent en conséquence égarer, ou du moins livrer à l'incertitude des conjectures, l'observateur le plus attentif et le plus exercé ?

N'a-t-on pas vu quelquefois le malade périr au moment même où le médecin répondoit de sa guérison ? D'autres malades, au contraire, atteints de maux réputés incurables, ou bien offrant tous les symptômes désignés comme mortels par Hippocrate, n'ont-ils pas été rendus à la vie et à la santé, au grand étonnement du médecin et des assistans (1)? On voit dans l'ouvrage du docteur *Beddoës*, sur l'usage des airs factices, que des phthisiques condamnés par des médecins célèbres ont pourtant re-

---

(1) Ces morts inattendues et ces guérisons inespérées, peuvent également servir à prouver qu'il n'est ni facile ni prudent de fixer les limites du pouvoir médical et celles de la force vitale; mais elles n'établissent point, pour cela, la supériorité du savoir des empyriques, comme le peuple est porté à le croire. Nous ferons voir ailleurs que leurs succès sont ordinairement le fruit du hasard, c'est-à-dire, de circonstances favorables, imprévues et nullement calculées.

couvré la santé, après avoir respiré quelque temps un mélange de gaz hydrogène carburé et d'air atmosphérique. Une fille de 27 ans environ (en 1814), atteinte de toux, de fièvre continue, de marasme et de tous les autres symptômes qui caractérisent la phthisie pulmonaire parvenue à son dernier degré, s'est néanmoins complètement rétablie, et dès-lors sa santé s'est bien maintenue. Je ne puis toutefois attribuer sa guérison à aucun remède particulier. Elle est venue me témoigner sa reconnoissance en Janvier 1816, elle étoit méconnoissable par l'embonpoint qu'elle avoit acquis.

Sans doute, il n'est aucun praticien qui ne puisse citer quelques cas analogues de guérison inattendue, effectuée spontanément, ou par l'effet de quelque remède perturbateur employé par un empirique, ou par les soins particuliers d'une main habile, continués avec persévérance et suivis avec exactitude.

D'un autre côté, une maladie grave peut s'annoncer d'abord par des caractères équivoques, ou se masquer sous une forme trompeuse et propre à la faire méconnoître. C'est ainsi, dit le professeur Pinel, qu'une fièvre maligne peut prendre à son début les apparences d'une

fièvre inflammatoire ; une fièvre putride, les dehors d'une fièvre bilieuse ou muqueuse. Quelques cas peuvent présenter des symptômes très-discordans ou les fausses apparences d'une maladie non existante. Une femme est apportée à l'infirmerie avec tous les symptômes d'une fièvre maligne, délire taciturne, traits du visage altérés, etc. Cependant au bout du sixième jour, tout change de face ; les traits du visage reprennent leur état naturel; facilité d'exécuter tous les mouvemens ; libre exercice des fonctions des sens et de l'entendement, retour du sommeil et de l'appétit ; tous les caractères, en un mot, d'un entier rétablissement, et nulle trace d'une maladie qu'on peut presque toujours regarder comme funeste (Médecine clinique).

On a vu l'inflammation des viscères du bas-ventre, présenter les signes de l'atonie ou de l'embarras des organes digestifs et être traitée en conséquence, au préjudice de la santé des malades. L'inflammation de l'estomac a été prise pour une fièvre maligne : les signes de douleur lorsque le malade vomissoit par l'émétique ou qu'il prenoit des potions excitantes, les mouvemens convulsifs étoient regardés comme des symptômes ataxiques. A l'ouverture du

cadavre, on trouva l'estomac gangréné. (Voyez le Bulletin des Sciences médicales.) D'autre part, des douleurs abdominales purement spasmodiques ou nerveuses ont été prises pour des signes d'inflammation d'entrailles, et les malades ont succombé sous les saignées répétées.

On a confondu l'hydrocéphale avec une simple affection vermineuse, et l'on s'est flatté d'être parvenu à guérir, par le moyen du calomel, l'épanchement dans les ventricules du cerveau. Le contraire a eu lieu quelquefois; on a pris pour signes de la présence des vers ou des efforts de la dentition, les symptômes d'une hydrocéphale mortelle.

Bien souvent aussi, les signes propres à caractériser la maladie manquent absolument.

On sait que Georges II, roi d'Angleterre, mourut subitement à la suite d'une rupture de l'aorte anévrismatée. Cependant, avant la mort du roi, il n'y avoit pas eu le moindre indice qui méritât l'attention. Il avoit joui d'une bonne santé et avoit conservé son humeur enjouée jusqu'au moment même de sa mort.

Une femme, dont parle Pinel, meurt d'une péripneumonie, sans qu'aucun symptôme l'ait manifestée durant sa vie, la malade n'ayant cessé de vaquer à ses affaires que deux jours

avant sa mort : ce ne fut qu'à l'ouverture du cadavre qu'on reconnut l'existence d'une péripneumonie latente.

Zimmermann rapporte qu'un jeune homme robuste reçut un coup à la tête, et qu'il resta dix-neuf jours après l'accident sans se plaindre ni de fièvre ni d'aucun symptôme fâcheux. Il mourut au bout de ce temps là, et l'on trouva le cerveau entièrement putréfié.

Heberden pense, d'après sa propre expérience, qu'il n'est aucun signe propre à déterminer si un malade atteint subitement d'apoplexie ou de paralysie, est susceptible de guérison, ni à quelle époque de la maladie on pourra prévoir qu'elle est dangereuse. On voit, dit-il, des paralysies, légères en apparence, dégénérer très-promptement en attaque d'apoplexie fatale, et des vieillards paralytiques guéris au bout de quelques mois, de quelques années.

Le professeur Corvisart, en parlant de la péricardite chronique, dit que si l'on interroge le peu d'observations qui nous ont été transmises sur ce point de pratique, on ne sait à quels signes en reconnoître l'invasion, quels symptômes en accompagnent la marche, et l'on est forcé de convenir que tous les phénomènes

qui tiennent à cette maladie sont si vagues, qu'il n'est pas même certain que la réunion d'un grand nombre d'observations de ce genre, puissent répandre beaucoup de jour sur son histoire (1). (Maladies organiques du cœur. 1.re Éd.)

J'ai publié, dans le Bulletin des Sciences médicales, un cas de tumeur fongueuse de la membrane interne de l'estomac, dont l'existence ne fut reconnue qu'après la mort de l'individu. Un médecin célèbre l'avoit vu en consultation avec moi : il avoit soupçonné, après un examen attentif du malade, que le foie seul étoit affecté ; il n'y avoit pourtant point d'obstruction sensible de cet organe ; il n'y avoit eu de jaunisse en aucun temps, ni aucun changement de couleur dans les matières alvines. Le symptôme dominant, essentiel,

(1) Malgré l'assertion du professeur Corvisart, je suis porté à croire, d'aprés mes observations particulières, que l'histoire de la Pericardite est susceptible d'être mieux connue ; il m'a paru presque démontré que cette affection est le résultat ordinaire de l'action du principe rhumatismal, porté sur le cœur, soit de l'inflammation rhumatismale. Voyez mes recherches sur le rhumatisme du cœur, Journal général de médecine. Février 1815, et ma réponse aux réflexions du docteur Merat. Mars 1815.

étoit un dégoût insurmontable pour les alimens solides, pour les substances animales particulièrement; le malade ne se plaignoit pas d'autre incommodité. Cependant il s'affoiblit graduellement, et mourut au bout de neuf mois environ après le développement de la maladie. A l'ouverture du cadavre, faite par M. Jurine fils, nous trouvâmes dans l'estomac la tumeur dont j'ai parlé, occupant presqu'en entier toute la cavité de ce viscère; le foie étoit dans l'état naturel.

J'ai vu deux cas d'empyème méconnus pendant la vie des malades. Les sujets de ces observations étoient âgés, l'un de 15 mois, l'autre de 18. Tous les deux présentèrent au début de la maladie les symptômes caractéristiques du croup; les remèdes employés furent suivis de succès; la toux rauque, la voix croupale; les angoisses se dissipèrent au bout de quelques jours: l'appétit et la gaieté sembloient revenir; il n'y avoit pas de gêne remarquable dans la respiration; on observoit seulement un peu d'inquiétude et de fièvre tous les soirs (1).

(1) A cette époque, deux médecins fort expérimentés furent appelés à voir les malades en consultation. La nature de la maladie leur fut également inconnue. J'ai

Les malades moururent presque subitement un mois environ après l'invasion du croup. L'ouverture des cadavres fut faite, l'une par M. Maunoir cadet, l'autre par M. le professeur Jurine. Nous trouvâmes la cavité droite du thorax pleine de matière purulente; le poumon refoulé à la partie supérieure et réduit à un très-petit volume; le larynx et la trachée-artère n'offroient aucune trace d'inflammation, ils étoient dans l'état sain.

« On rencontre par fois, à l'ouverture des cadavres, une altération de texture manifeste dans des organes dont le malade ne s'étoit jamais plaint pendant sa vie.... Des viscères importans se sont trouvés désorganisés, et néanmoins la douleur n'en avoit averti ni le malade ni le médecin. C'est ainsi qu'on a vu la plèvre ossifiée, le poumon hépatisé ou en suppuration, le péritoine enflammé, le foie tuberculeux, endurci, plein d'hydatides; la vésicule du fiel contenant plusieurs calculs; la rate et le pancréas à l'état d'induration, et d'autres organes plus ou moins altérés, sans qu'il se soit manifesté, durant le cours de ces maladies

---

publié l'un de ces cas dans le Journal de médecine de Paris.

sourdes, aucun sentiment de souffrances bien prononcées. » Ce que dit ici M. Renauldin des désordres organiques inaperçus pendant la vie (Dictionnaire des Sciences médicales, article Douleur), se trouve confirmé par l'expérience de tous les praticiens. Les recueils périodiques d'observations en offrent chaque jour des exemples remarquables qu'on peut ajouter, en preuves de notre assertion, à ceux que nous venons d'exposer, et dont les analogues, d'ailleurs, se représentent en foule dans les ouvrages d'anatomie pathologique des Morgagni, Manget, Lieutaud, Portal, etc.

Il semble qu'au moins la nature des maladies qu'on touche, pour ainsi dire, avec le doigt, ne devroit jamais rester cachée ou méconnue. Cependant il n'en est pas ainsi. Les signes des maladies externes ou chirurgicales sont infidèles dans bien des cas, et font errer dans ses jugemens le praticien le plus habile. C'est ce dont la pratique journalière offre des preuves évidentes.

On ne manque pas d'exemples de femmes grosses qui ont passé pour être atteintes d'obstruction ou d'hydropisie ascite; on leur a fait prendre, jusqu'à l'arrivée même des douleurs de l'enfantement, des remèdes propres à dé-

truire le fœtus et à provoquer l'avortement. Dans d'autres cas, au contraire, des filles chlorotiques, atteintes réellement d'obstructions, ont été faussement accusées d'être enceintes. Et de pareilles méprises ont été faites par des hommes fort expérimentés et d'une grande réputation. Au surplus, tous les bons accoucheurs s'accordent à dire qu'il n'y a point de signe certain de la grossesse, sinon les mouvemens de l'enfant.

On connoît l'histoire de cette prétendue hydropisie du péricarde, que Dessault a rappelée dans ses œuvres chirurgicales, et pour laquelle ce chirurgien célèbre pratiqua l'opération de l'empyème. On sait que tous les médecins consultans, partagés d'opinion sur le siége de l'épanchement, furent, ainsi que Dessault lui-même, tous également trompés; cela fut manifeste à l'ouverture du cadavre.

On lit, dans l'ouvrage de Médecine clinique déjà cité, qu'un homme sujet à des douleurs de rhumatisme fut pris de douleur au bras gauche; l'articulation radio-cubitale paroissoit ankilosée; on y voyoit une tumeur qui fut prise pour anévrismale. L'amputation fut jugée indispensable; néanmoins l'application d'un vésicatoire fit disparoître cette tumeur, et le bras recouvra sa mobilité ordinaire.

M. Petit (Médecine du cœur) rapporte qu'un homme âgé de 28 ans, éprouvoit depuis long-temps tous les accidens de la pierre. La sonde en fit reconnoître la présence à plusieurs médecins réunis. Cependant la vessie étant ouverte par l'instrument, au lieu de pierre, on ne trouve plus qu'un corps mou, lisse, poli à sa surface, et qui paroît être une tumeur squirreuse placée entre le rectum et la vessie. Les remèdes fondans sont inutilement employés; après un an de souffrances, le malade meurt. A l'ouverture du cadavre, on trouva, dans la vessie même, un polype du volume du poing, de forme pyramidale et tenant par un pédoncule excessivement étroit.

John Bell (on the question of amputing shattered limbs) rapporte un cas de fracture simple du tibia, accompagnée de délire, de convulsions, et devenu mortel au quatrième jour. En disséquant le membre, on trouva la peau et les muscles intacts; le tibia seul étoit fracturé en travers; il n'y avoit point d'esquille remarquable et aucun nerf n'étoit blessé.... Tout me porte à regarder ce cas, dit l'Auteur Anglais, comme un exemple singulier de l'incertitude des conclusions générales, et combien il est peu sûr de prononcer qu'un cas, même le plus simple, est absolument sans danger.

Dans son Mémoire sur le Cancer des mamelles, M. Maunoir aîné avoue qu'il ne connoît encore aucun signe par lequel on puisse discerner les cas où l'opération sera suivie de réussite et ceux où elle seroit tentée sans danger. M. Ch. Maunoir, qui a fait un grand nombre de ces opérations avec toute la prudence et toute la dextérité possibles, pense de même que son frère, d'après sa propre expérience.

Scarpa regarde comme imaginaires, les prétendus signes distinctifs de l'anévrisme faux et de l'anévrisme vrai.

Selon *Vacca Berlinghieri*, il n'est aucun signe propre à faire discerner les écoulemens syphilitiques d'un simple catharre de l'urètre ou du vagin (1).

---

(1) L'identité du virus syphilitique et du virus de la gonorrhée, ne me semble pas encore parfaitement démontrée par les observations ni par les expériences qui ont été faites jusqu'à présent dans ce but. J'ai indiqué dans un mémoire envoyé au concours de la Société de médecine de Besançon, et qui fut mentionné honorablement, de quelle manière il faudroit procéder à ces expériences pour les rendre concluantes, et nous tirer de l'incertitude où nous sommes encor, sur la valeur des signes jugés les meilleurs et les plus propres à faire distinguer la nature de ces écoulemens.

Ainsi, la séméiotique n'est point une science aussi avancée ni aussi facile à acquérir qu'on peut le croire, en se contentant d'étudier les maladies dans les livres ou dans les écoles; il est aisé, en effet, d'établir des indications curatives très-positives sur des aperçus imparfaits et sur des distinctions générales, le plus souvent arbitraires : aussi n'est-il pas étonnant de voir le jeune médecin se flatter de pouvoir guérir tous les malades; cela est si doux et si facile quand on ne les a encore soignés que dans sa tête! Pourquoi la clinique vient-elle détruire de si douces illusions, de si pures jouissances! pourquoi nous fait-elle apercevoir que les aphorismes et les pronostics d'Hippocrate même, en général, si dignes d'être médités, si propres à servir de guides aux sémeiologistes, ne laissent pas que d'être fautifs quelquefois, ou de souffrir du moins des exceptions dans les applications particulières qu'on peut en faire dans la pratique! La séméiotique, dit Cabanis, ou l'art de reconnoître les différens états de l'économie animale par les signes qui les caractérisent, est sans doute la plus difficile, comme la plus importante partie de la médecine. A chaque instant, on est obligé d'admettre des exceptions aux règles par les-

quelles on pouvoit être guidé. Rien de fixe dans leur application, rien de constant dans les plans de conduite qu'elles doivent fournir; de sorte qu'à l'exception de quelques principes très-généraux et par conséquent peu propres à nous éclairer dans le détail de chaque circonstance particulière, il semble que le savoir théorique du médecin devienne nul au lit des malades, que son savoir pratique réside tout entier dans une sorte d'instinct perfectionné par l'habitude (*du degré de certitude en médecine*).

La nature, en effet, semble n'avoir doué l'homme d'organes extérieurs ou des sens, que pour lui faire connoître ce qui peut lui nuire ou le conserver personnellement. Guides fidèles, tant qu'il ne s'agit que d'appétits et de besoins à satisfaire, ils dirigent avec sûreté tous ses mouvemens vers ce but; à cet égard, ils ne le trompent jamais; mais s'il veut, à leur aide, s'élever au-dessus des idées, ou plutôt des déterminations instinctives, il ne trouve plus, dans ces mêmes sens, que des guides infidèles et trompeurs. Les yeux le trompent sur la figure, la couleur, l'étendue, la distance et le mouvement des objets qui l'environnent, et dont la connoissance approfondie n'ajoute rien à son bien-être corporel; en un mot, les sens

le servent mal, dès qu'il veut les appliquer à la recherche d'objets dont il se peut passer sans inconvénient, sans danger pour sa vie. C'est une vérité généralement reconnue et savamment développée par l'un de nos plus profonds écrivains.

Les sens nous trompent, et l'imagination, ce bel attribut de l'esprit humain, semble agir de concert avec eux pour nous égarer et nous éloigner toujours plus de la vérité. Impatiens de connoître et de créer, nous nous empressons d'accumuler et de confondre les notions distinctes, claires et utiles, avec les notions imparfaites, fausses et dangereuses. Nous nous laissons conduire par de fausses lueurs et de trompeuses analogies. Nous nous hâtons de juger d'après des conjectures ou de simples aperçus; et c'est ainsi que nos plus ingénieuses théories ne sont le plus souvent que de grands préjugés, de belles erreurs étayées de quelque expérience fautive et victorieusement défendues par les armes puissantes de l'éloquence, de l'amour-propre et de la prévention. *Experientia fallax, judicium difficile.*

Cependant, malgré l'imperfection, malgré les défauts des sens, nous n'avons pas d'autres guides plus sûrs à suivre dans nos recherches;

il faut en convenir, et si nous ne portons pas des jugemens précipités, si nous ne donnons nos perceptions que pour ce qu'elles sont, dans le fait, nous pouvons affirmer que dans les cas même où rien ne les frappe, les sens dirigent encore l'observateur, ou du moins l'empêchent de s'égarer; c'est précisément parce que nous sentons que quelque chose échappe à nos regards, que nous pouvons sentir aussi que nos données sont imparfaites et insuffisantes, et c'est ainsi que l'esprit en suspens nous fait éviter l'erreur et nous met sur la voie de la découverte de la vérité, en nous forçant de redoubler d'attention. Boërhaave a pu ne pas connoître les maladies qu'il observoit pour la première fois; mais il savoit qu'il ne les connoissoit pas; il l'avouoit sans honte, et croit-on qu'après en avoir suivi le cours et s'être éclairé par l'ouverture cadavérique, il n'eût pas à l'avenir reconnu, du vivant des malades, la rupture de l'œsophage et le stéatôme de la poitrine? On sait que le Baron de Wassenaër, amiral de Hollande, adonné aux plaisirs de la table et accoutumé à se faire vomir, périt dans les plus cruelles angoisses, à la suite d'une rupture de l'œsophage. Le Marquis de Saint-Auban mourut d'une espèce de stéatôme qui

occupoit toute la poitrine. Dans l'un et l'autre cas, Boërhaave ne put connoître la nature du mal qu'après la mort des malades, par l'ouverture des cadavres.

L'horloger le plus habile ne se trouve-t-il pas quelquefois dans l'impossibilité de découvrir l'arrêt d'une montre que lui-même a construite? Comment le praticien ne seroit-il pas également forcé de reconnoître, dans certains cas, son défaut de savoir et de capacité? Quelle comparaison y a-t-il à faire cependant entre le dérangement des rouages d'une montre et les désordres si nombreux, si compliqués des organes vivans? Quels rapports y a-t-il entre les moyens mis en usage pour parvenir à reconnoître l'un et l'autre?... Ce n'est qu'après l'instant fatal où le ressort de la vie est à jamais rompu, que le médecin peut examiner à loisir l'état des viscères et s'assurer de la nature de leurs désordres. Et encore, pour être capable de les bien connoître, que d'études préliminaires (1), que de connoissances, quelle sagacité ne faut-il pas? D'ailleurs, en supposant, ce qui est impossible, qu'on pût ouvrir le corps vivant, visiter et voir à découvert

(1) Voy. la séméïologie de Double. T. 1. p. 56 et suiv.

toutes les altérations de l'organisme (1), en serions-nous plus avancés? aurions-nous acquis par-là le pouvoir de rétablir ou de refaire en entier un organe détruit ou profondément altéré? On sent l'absurdité de telles prétentions.

Or, s'il est vrai que l'étude approfondie des maladies offre tant et de si grandes difficultés à vaincre, qu'il est impossible que le médecin le plus éclairé ne se trompe pas quelquefois durant le cours de sa pratique; à combien de méprises, de bévues et de maux ne doit-on pas s'attendre de la part du médecin sans expérience, inattentif, présomptueux ou préoccupé? Quelle confiance pourra-t-on avoir en ses observations, s'il ne sait point les faire sans y joindre à l'inexactitude de ses recherches, le merveilleux créé par son imagination?

Non; le plus ingénieux théoricien ne peut se flatter de parvenir, dans la pratique de la

---

(1) Dans le plus grand nombre des cas même, dans toutes les affections vitales ou les lésions de la vie générale, sans désordre local, dans les maladies, dites nerveuses, on ne découvre absolument rien après la mort. Tous les organes, tous les systèmes paroissent à l'œil dans l'état naturel; le principe de la vie, dont l'essence échappera toujours à nos recherches, est le seul frappé et détruit.

médecine, à porter un jugement juste et facile, s'il n'abandonne pas ses systèmes au lit des malades, pour se livrer tout entier à l'observation pure et simple : je crois inutile d'étayer cette assertion sur les faits historiques que nous offrent en grand nombre les annales de la médecine ; faisons voir plutôt par quelques exemples particuliers, les avantages que le médecin peut retirer de son application à étudier avec soin les moindres signes, et à calculer toutes les circonstances qui ont précédé la maladie, ou qui peuvent survenir durant son cours. « Quand les tribunaux sont appelés à décider sur l'existence d'un fait, dit une femme d'un grand esprit, c'est quelquefois une légère circonstance qui les éclaire. » Bien souvent le médecin est à cet égard comme le juge.

Galien, appelé auprès d'une Dame Romaine tombée dans la plus profonde mélancolie, ne peut tirer aucune réponse de la malade ; il revient à plusieurs reprises et cherche inutilement à découvrir la cause de son mal. Mais un jour quelqu'un venant du spectacle, prononce devant la malade le nom de Pylade l'Histrion ; à ce mot, la couleur et les traits du visage de la Dame changèrent, son pouls parut agité ; ce qui n'eut point lieu quand on

prononça le nom de quelqu'autre danseur. Dès ce moment, la cause de la mélancolie et l'objet de la passion de la Dame furent connus du médecin.

Un vieillard fut pris tout-à-coup de vomissement de sang, d'une grande prostration de forces et de symptômes nerveux très-alarmans. Le lendemain, il étoit en parfaite santé. Un changement favorable aussi inopiné surprit le médecin, qui avoit regardé d'abord ce vomissement comme un melœna dont l'issue pouvoit être promptement fatale. Interrogeant de nouveau les assistans, il apprit que trois jours avant l'accident de la veille, le malade avoit mangé du boudin noir à son dîner, et que depuis ce jour, il ne s'étoit pas bien trouvé : le rapport de cette circonstance suffit pour faire connoître aussitôt la véritable cause de la maladie. Cet aliment étoit resté trois jours entiers dans l'estomac, sans y avoir subi la moindre altération et sans avoir pu franchir le pylore; phénomène digne de remarque.

Je fus appelé en hâte à la campagne pour voir un jeune homme qui, disoit-on, venoit de s'empoisonner. Son caractère mélancolique donnoit du poids à cette conjecture; d'ailleurs, un officier de santé l'avoit confirmée, après

avoir vu le malade. Je le trouvai étendu sur le carreau, pâle, sans mouvement, sans connoissance; le pouls fréquent et serré; l'épigastre et le ventre étoient souples et ne paroissoient point douloureux au toucher : on lui avoit déjà fait avaler une grande quantité de lait, et l'on préparoit un bain chaud. Les parens désolés, me pressoient de donner mon avis et de prescrire des remèdes; mais ne reconnoissant point dans ce cas les signes d'un empoisonnement, ne pouvant me procurer aucun indice sur les substances que le jeune homme avoit eues à sa disposition, j'étois assez embarrassé; quand tout-à-coup le malade fait un effort violent pour se soulever, et vomit au même instant en abondance; l'odeur vineuse des matières vomies me frappa, et l'aspect du malade, qui reprit alors l'usage de ses sens, me fit prononcer qu'il étoit ivre. Le lendemain, le jeune homme ayant repris entièrement l'usage de sa raison, avoua qu'il avoit été entraîné au cabaret par un de ses amis; c'étoit la première fois qu'il s'étoit enivré : il menoit habituellement, en effet, une vie sobre et retirée; circonstance propre à éloigner tout soupçon sur son écart et par conséquent sur la nature de son mal-aise.

On doit savoir quelles sympathies nombreuses

lient l'estomac à toutes les autres parties du corps. Les dérangemens de ce viscère peuvent développer quelques symptômes d'affection de la tête ou de la poitrine, propres à faire méconnoître le siége primitif du mal, si l'on n'apporte pas une très-grande attention dans l'examen du malade, et si l'on ne sait pas remonter à la véritable origine des symptômes les plus frappans. Ainsi, l'embarras simple de l'estomac peut donner lieu à des douleurs atroces de la tête, à la névralgie faciale, au délire maniaque; et ces symptômes, dont la source peut rester long-temps inconnue, résistent opiniâtrement aux remèdes qui semblent le mieux indiqués, tandis qu'ils se guérissent quelquefois tout-à-coup, comme par enchantement, par le vomissement spontané ou provoqué par l'émétique.

Il existe des ophtalmies, des troubles de la vue, des vertiges, des tintemens d'oreilles, des maux de gorge, des toux, des douleurs de côté, des convulsions, des paralysies, des palpitations, dont il faut chercher l'origine dans le canal digestif, et dont les seuls remèdes efficaces sont les vomitifs, les purgatifs ou les vermifuges. J'ai soigné long-temps un aubergiste dont le pouls étoit habituellement irré-

gulier, intermittent; il avoit des palpitations de cœur, de l'oppression : ces symptômes, par leur durée et leur intensité toujours croissante, me faisoient craindre une affection organique du cœur; mais le malade ayant fait un jour une portion de ver plat, on s'en aperçut par hasard, et j'observai les jours suivans que le pouls étoit naturel, les palpitations presque nulles; dès-lors leur cause et le remède convenable ne furent plus ignorés. — J'avois fait prendre une poudre purgative, composée de jalap et de calomel, à un jeune homme sujet à des retours fréquens d'ophtalmie; le jour de la purgation, on découvrit dans les selles un tœnia tout entier, en peloton : depuis cette époque, il a été délivré de ses maux d'yeux. C'est avec raison que Baglivi recommande d'examiner dans toutes les maladies qui affectent non-seulement les enfans, mais encore les adultes, si les vers n'y ont point quelque part. Une Dame de 60 ans environ, étoit sujette à des flux de ventre qui revenoient fréquemment et qui l'incommodoient beaucoup; soupçonnant que la présence des vers en étoit la cause, quoique la malade m'assurât n'en avoir jamais fait, je l'engageai à prendre la poudre de fougère et l'huile de ricin; elle fit deux tœnias

entiers, et depuis ce jour, elle n'a plus eu de diarrhée.

Bordeu a exprimé une grande vérité, en disant qu'il y a peu de maladies où l'estomac ne joue au moins le second rôle, et dans lesquelles il ne devienne bientôt principal acteur; c'est pourquoi les médecins doivent s'appliquer surtout à bien connoître l'état de ce viscère, et ne compter sur la convalescence que lorsque ses fonctions sont bien rétablies.

Faute de connoître ou de suivre cette pratique, on voit fréquemment survenir des rechutes fâcheuses ; c'est particulièrement dans les hôpitaux qu'on a l'occasion de faire cette remarque. J'ai vu (1) des convalescens de fièvre maligne sur le point de sortir de l'hospice, être pris tout-à-coup d'une forte diarrhée, de foiblesse, et mourir au bout de 24 heures : en recherchant la cause de ces tristes accidens, je la trouvois toujours dans l'intempérance des malades, dans l'abus qu'ils faisoient des alimens que leurs proches ou leurs amis leur fournissoient en cachette. Assez souvent aussi de sem-

(1) Au commencement de l'année 1814, époque mémorable, où je fus appelé à l'Hospice civil en qualité de médecin suppléant.

blables effets étoient occasionnés par l'usage des alimens indigestes, venteux, quoique pris en petite quantité.

Je crois devoir donner ici l'exposé succinct d'une observation intéressante, insérée dans le Journal de Médecine de Paris (Mai 1814); elle peut servir de preuve à notre assertion sur les dangers d'une nourriture trop abondante dans la convalescence. Un canonnier prussien, dans le combat qui eut lieu à la Vilette, près de Paris, fut atteint d'un boulet qui, passant entre les cuisses, lui emporta les testicules, les muscles abducteurs, l'anus, etc. La perte de substance étoit extrême et la gangrène avoit fait des progrès considérables, lorsque le blessé fut apporté à l'hopital militaire du Gros-Caillou. A la première vue de ce malade, M. Viroux conçut peu d'espoir de le sauver; néanmoins ses soins attentifs et continus firent marcher cette énorme plaie d'un pas rapide vers la guérison. Mais le vingtième jour, elle parut se couvrir d'une teinte brunâtre et livide; le pouls, qui, depuis plusieurs jours, avoit été régulier, devint fébrile. Ces symptômes réunis, dit l'auteur, démontrant une tendance à la gangrène, je recherchai avec la plus grande attention quelle pouvoit en avoir été la cause; je découvris que

ses camarades, lassés de ses instances pour obtenir des alimens, lui en avoient donné à l'insçu de ses gardes. Dès-lors on plaça près de lui un infirmier pour le surveiller dans son régime, et cinq jours après, le malade se trouva dans un état plus satisfaisant. Au bout de quelque temps, les progrès de la *carnation* furent extrêmes; mais le malade se livrant de nouveau à son appétit, et prenant, malgré ses gardes, toutes sortes d'alimens contraires, il y eut encore une rechute; il fallut employer toutes les ressources de l'art pour combattre la gangrène qui se montroit pour la seconde fois par le défaut de régime du malade. Depuis ce temps, par les secours hygiéniques et chirurgicaux, la cure n'a cessé d'avancer, et le malade est sorti de l'hospice plein de santé et pénétré de reconnoissance pour le chirurgien, à qui il étoit redevable de la vie.

L'exactitude dans la recherche des circonstances ou des causes propres à déterminer, à entretenir, à aggraver ou à compliquer la maladie, me paroît d'une telle importance dans la pratique, qu'on me pardonnera si, pour la faire bien sentir, j'ajoute aux observations précédentes, quelques faits relatifs à l'influence remarquable que certains organes éloignés de

l'estomac, exercent sur ce viscère; influence qu'il est essentiel de connoître, si l'on veut éviter de nuire aux malades par un traitement établi sur des indications mensongères.

On sait à quels dérangemens de l'estomac l'état de la matrice expose les femmes durant leur grossesse, et de quelle inutilité sont les remèdes employés pour combattre les maux de cœur, les vomissemens qui les fatiguent plus ou moins violemment, et pendant un espace de temps plus ou moins long; le remède efficace est l'accouchement. On sait aussi qu'une simple suppression des règles, donne lieu très-communément à une douleur d'estomac, et à un sentiment de poids dans ce viscère, que les stomachiques sont quelquefois bien loin de soulager, tandis que les sangsues ont un succès marqué. Les mêmes effets sympathiques se remarquent dans les engorgemens de la matrice, et, en général, les mêmes résultats de l'emploi des toniques. Je vois actuellement une Dame âgée de 46 ans, atteinte d'engorgement à l'utérus bien constaté; elle éprouve habituellement un sentiment de foiblesse à l'estomac, et toutes les fois que les douleurs utérines sont plus fortes, elle a des maux de cœur et des vomissemens. Ces symptômes, combattus d'a-

bord par les amers, ne firent qu'empirer sous leur usage; les douleurs de reins et de ventre augmentèrent, et le vomissement devint continu. C'est à cette époque de la maladie que je fus appelé; éclairé par la relation des circonstances antécédentes, et considérant que l'irritation de la matrice étoit ici le mal principal et qui, seul, devoit fixer toute mon attention, je prescrivis d'abord les sangsues à l'anus, les bains tièdes et l'abstinence absolue de tout remède et de toute substance propres à irriter; j'engageai la malade à vivre spécialement de lait froid : au bout de quelque temps de ce régime, il y eut une amélioration sensible; les douleurs ont considérablement diminué, les vomissemens et les maux de cœur ont disparu; et j'ai lieu d'espérer qu'à l'aide de quelques remèdes fondans et calmans dont la malade fait usage depuis peu de jours, nous parviendrons à arrêter les progrès d'une maladie redoutable.

Les hémorroïdaires sont également sujets aux douleurs d'estomac et à un sentiment de foiblesse de cet organe, qui les porte à faire excès de vin et de liqueurs spiritueuses, ce qui augmente constamment l'irritation et les accidens hémorroïdaux.

Les maux de cœur, les vomissemens, précèdent ou accompagnent presque toujours les affections graves du cerveau, l'hydrocéphale (1) particulièrement; aussi Cheyne et Thompson recommandent-ils de faire la plus scrupuleuse attention à l'état des viscères abdominaux, dans le traitement de cette maladie. Dans un cas d'hydrocéphale terminé par la mort, Thompson a trouvé un abcès au foie.

Nous ne devons pas craindre de répéter une observation faite par tous les bons observateurs; je veux parler des cas où la débilité apparente ou réelle d'une partie se trouve exister conjointement avec l'excès des forces vitales dans une autre; c'est ce que *Thémison*, auteur du *Strictum* et du *Laxum*, avoit appelé

---

(1) J'ai observé que, chez tous les enfans atteints d'hydrocéphale et qui ont succombé à cette maladie, les yeux étoient bleux. Les seuls hydrocéphaliques que j'ai vu se rétablir, au nombre de trois seulement, avoient les yeux bruns. Dans ces trois cas, les frictions avec l'onguent mercuriel camphré, faites sur le ventre, m'ont paru être le remède efficace. Le premier de ces enfans guéris est resté louche et sourd-muet (voyez mon Mémoire sur l'Hydrocéphale aigu, Journal de médecine de Paris); les deux autres n'ont pas eu d'infirmités à la suite de leur guérison.

Maladies mixtes. Dans les fièvres ataxiques ou malignes, on voit souvent coexister dans le même temps la foiblesse générale et l'irritation ou l'inflammation de quelque viscère important, du cerveau, du poumon ou des organes digestifs; c'est dans ces complications qu'il faut user d'une grande prudence, relativement à l'emploi des remèdes; lorsqu'elles sont multipliées, lorsque la tête, la poitrine et le ventre sont affectés simultanément, il est bien rare de voir les malades se rétablir, quelle que soit la méthode qu'on ait suivie; c'est ce dont je me suis convaincu dans l'épidémie de 1814.

Dans les *serremens d'estomac* ou *de cœur* et dans les attaques nerveuses produites par un violent chagrin, j'ai toujours vu les antispasmodiques stimulans, tels que l'éther, la liqueur d'Hoffmann, la teinture de succin, augmenter les angoisses et les douleurs précordiales, tandis que les boissons délayantes, l'eau sucrée, l'eau de Seltzer, les bains de pieds chauds, les sangsues et quelquefois la saignée, m'ont toujours paru salutaires. Cette remarque est applicable au traitement des convulsions dont les enfans robustes sont atteints quelquefois à l'époque du travail de la dentition; les sangsues et l'assa fœtida sont les seuls antispasmodiques

dont je me sois bien trouvé dans ces sortes de cas.

Ce que je viens de dire suffit pour démontrer que les symptômes qui accompagnent et caractérisent les lésions diverses des organes, peuvent fournir des signes illusoires ou indicatifs, suivant qu'on est exercé ou non à apprécier et à connoître leur valeur sympathique et réelle (1). Ainsi, les difficultés qui se présentent chaque jour dans l'observation et dans la détermination des signes distinctifs des maladies, propres à diriger le médecin dans le traitement, ne sauroient être levées que par l'expérience et par une attention et une étude constantes.

Ici, se présente naturellement une considération importante à faire, sur la facilité avec laquelle on peut être la dupe de ses observations, relatives à l'action des remèdes, lorsqu'on n'est pas très-réservé dans l'usage qu'on en fait, et dans les conséquences que l'on tire de leurs effets sensibles ou de leur action sourde ou cachée. Il est si agréable de penser que le remède qu'on a prescrit, a opéré la guérison d'une

(1) Les Traités de séméïologie de MM. Double et de Landré Beauvais, offrent à cet égard des instructions très-importantes, indispensables aux jeunes médecins.

maladie grave ou supposée telle (1), qu'il n'est pas toujours facile d'éviter l'erreur que font naître à cet égard l'amour-propre et la présomption.

Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la nature.

C'est encore à l'expérience et à la réflexion à détruire ce préjugé. Entrons dans quelques détails à ce sujet.

En premier lieu, pour être à même de rendre l'application des remèdes utile à chaque malade en particulier, il faut d'abord, savoir discerner et caractériser la maladie dont il est atteint; il ne faut pas prendre le délire fugace de la fièvre la plus bénigne pour un signe de fièvre maligne; un rhume simple, mais opiniâtre, pour une phthisie pulmonaire; une affection nerveuse de l'estomac pour un squirre de cet organe; un spasme de la poitrine pour un vice organique du cœur, etc. Nous avons fait voir que ces distinctions nosologiques, ne sont pas toujours aussi faciles à établir qu'on

(1) Je ne parle point des tromperies suggérées par les petites vues de l'intérêt personnel, qui multiplie et grossit à volonté les dangers de la maladie, afin d'accroître ainsi le mérite de la cure; je n'attaque point ici le charlatanisme.

est porté à le croire, et nous devons remarquer, que c'est justement de la différente manière de voir et de classer les maladies, ainsi que de la diversité de théorie, que naît cette variété fatigante d'opinions sur le mode curatif, sur la nécessité de tel remède, sur son action, son influence. Il importe donc de se faire une idée nette de la maladie, et être assuré de ne se point méprendre sur sa nature, sur son siége, avant de chercher à la combattre par un remède actif, dont l'action peut devenir aisément nuisible. Il faut, de plus, avoir acquis l'habitude de prescrire et de graduer les remèdes suivant l'âge, le sexe, la constitution, le tempérament des malades; suivant les climats, les constitutions météorologiques et les épidémies régnantes. Il faut, en un mot, des connoissances approfondies et un tact particulier, pour savoir donner toujours à propos l'espèce (1) et la dose de médicament le plus

(1) Il n'est pas indifférent pour le bien du malade d'être purgé avec du sel de Glauber, de l'aloës, de la rhubarbe, du jalap, du calomel ou de l'huile de ricin. On sait que le mode d'action de ces divers purgatifs n'est point la même; on sait que les uns agissent plus spécialement sur telle partie du tube intestinal, et sur tel système et les autres sur tels autres. La matière médi-

convenable, le mieux adapté au malade, au temps de la maladie et à l'organe affecté.

Quand on réfléchit aux suites funestes que l'administration inconsidérée des remèdes peut avoir, on a lieu de s'étonner de l'assurance avec laquelle chacun raisonne de leurs propriétés, de leurs effets; de la facilité avec laquelle chacun se mêle de prescrire les plus héroïques, c'est-à-dire les plus dangereux, et de l'empressement que met le peuple à se livrer au hasard des poisons de quiconque lui promet un remède infaillible. Insensés!

Qui capita vestra non dubitatis credere,
Cui calceandos nemo commisit pedes.

PHÆDRI FAB. *Fallax vulgi judicium.*

Mais tel est l'effet inévitable du besoin de guérir ses maux, d'apaiser la douleur et d'éloigner la mort : ce sentiment naturel peut servir d'excuse à l'aveuglement et à l'impatience où

---

cale de Swilgué est basée sur ces connoissances. Les anciens avoient déjà reconnu ces diverses médications des substances dites purgatives, aussi les divisoient-ils en *hydragogues*, *cholégogues*, etc. Le galvanisme servira peut-être à expliquer l'action spécifique des remèdes; du tartrite d'antimoine, par exemple, qui soulève constamment l'estomac, soit qu'on l'introduise par la bouche, soit qu'on l'injecte dans le sang; du mercure, etc.

la maladie jette la plupart des hommes; et s'il fonde l'empire du charlatanisme et des donneurs de remèdes, les funestes effets de l'imprévoyante médication assurent aussi, la prééminence de l'art et des bons médecins (1).

Sans doute, le complément du savoir médical consiste à établir sur des données certaines, incontestables, et sur des règles invariables, les limites précises du pouvoir de la force vitale et celles de l'empire de l'art; quelles sont les époques de la maladie, et les circonstances particulières, où le régime seul est convenable et suffit à la cure; quels sont les cas où l'emploi des remèdes proprement dits est nécessaire, et où tel médicament, telle composition doivent être employés de préférence à tout autre; quels sont les cas, ou les temps de la maladie, où l'emploi des remèdes est inutile ou pernicieux, et quelles sont les circonstances, enfin, qui peuvent en rendre l'action équivoque, nulle ou funeste.

Grand et important résultat des travaux combinés des praticiens (2) instruits et impar-

---

(1) Voyez ce que dit Hippocrate à ce sujet, περι αρχης.

(2) L'ouvrage posthume du docteur Vieusseux, sur la saignée (imprimé chez J. J. Paschoud, Impr.-Libr. à Genève et à Paris) peut faire voir de quelle manière et

tiaux ! il peut seul faire connoître à fond les avantages et les inconvéniens comparatifs, de l'inaction la plus absolue, et de la médecine sagement expectante ou agissante, dans le cours des maladies semblables, exactement spécifiées par leurs caractères extérieurs; il peut seul terminer, au profit des malades, les discussions et les écarts de la médecine agissante, d'après de pures hypothèses, d'après les théories également pernicieuses des humoristes et des solidistes outrés, exclusifs.

Mais, les lumières qui naîtront de ces travaux purement pratiques, pourront-elles se transmettre, et servir également à éclairer celui qui, entraîné par un goût dominant et des vues philantropiques, se voue à l'art de guérir, et à ceux qui ne sont dirigés dans leur choix que par des motifs d'intérêt pécuniaire, qui n'en-

---

par quels auteurs, la thérapeutique doit être traitée, pour être véritablement utile. Tout le parti qu'on peut tirer de la saignée, tous ses avantages réels sont indiqués et déterminés avec une précision remarquable. L'auteur fonde sur sa propre expérience et sur une expérience longue, et constamment éclairée par le vrai tact médical, les conseils qu'il donne sur l'emploi de ce grand moyen thérapeutique. C'est ainsi qu'il faut écrire sur la matière médicale, quand on veut servir de guide sûr aux jeunes praticiens.

visagent la médecine que comme une marchandise qui a cours, et dont on peut avec adresse tirer grand parti? Il n'est pas vraisemblable, que ces derniers perdent jamais leur temps à la recherche des connoissances, profitables seulement aux malades; ils savent trop bien que,

> Ici bas, maint talent n'est que pure grimace,
> Cabale, et certain art de se faire valoir,
> Mieux su des ignorants, que des gens de savoir.

Au surplus, écoutons Cabanis: « Aujourd'hui, les jeunes médecins suivent rarement les hôpitaux avec quelque constance. Ils se jettent dans la pratique, sans avoir vu les objets qu'ils doivent reconnoître. Il faut pourtant se donner l'air d'avoir tout vu; il faut cacher son inexpérience par le babil et par de grands mots. Ainsi, dans la matière la plus grave, ils s'exercent à l'art de tromper, ou du moins ils s'habituent à ces manéges de charlatanerie qui dégradent toujours le caractère. Et quand ils suivent les hôpitaux, quel fruit peuvent-ils en retirer? Ce n'est pas la nature qu'ils y voient, c'est encore moins la nature aidée par un art bienfaisant. Tout ce qui frappe leurs yeux égare leur jugement et flétrit leur ame. Ils ne recueillent que des images fausses et n'apprennent qu'à se jouer de la vie des hommes. »

Je laisse aux jeunes médecins le soin de s'examiner eux-mêmes, et de voir jusqu'à quel point leur est applicable, ce que dit ici un des écrivains modernes du plus grand mérite. Les vœux qu'il formoit sur l'établissement d'écoles pratiques en France, ont été remplis en partie avant sa mort (1); mais, lors même qu'il ne resteroit plus rien à désirer à cet égard, je pense que tout ne seroit pas fait encore; il nous manquera toujours, de pouvoir communiquer aux élèves cet instinct médical, qui met en harmonie, pour ainsi dire, le médecin avec le malade, lui fait sentir son mal et connoître le remède efficace : or, cet instinct, qui seul donne le vrai talent et fait le mérite distinctif des bons observateurs, des vrais praticiens, ne s'acquiert point par l'étude des livres ni par la clinique des hôpitaux; la pratique même de la médecine ne sauroit le donner, quand la nature l'a refusé absolument.

Au reste, en supposant que le médecin soit doué de ce tact, si nécessaire à l'exercice de la médecine, il faut encore, nous le répétons, une telle sagacité, une telle prudence dans l'emploi des remèdes, il faut être tellement réservé sur les conséquences que l'on tire de

(1) Arrivée en 1809, si je ne me trompe.

leur action et de leur influence, que, sans ces qualités réunies, on ne doit pas se flatter de parvenir jamais à en généraliser utilement leur application.

En second lieu, pour pouvoir déterminer exactement l'action et les vertus particulières d'un remède, il faut, premièrement, s'être assuré d'avance de sa bonne qualité; ce point est essentiel; sans cette précaution, peut-on être sûr de n'être pas trompé quelquefois dans ses observations, par l'effet de l'ignorance, des méprises ou de la mauvaise foi de ceux, qui sont chargés par état, du soin de recueillir et de préparer, les drogues simples et les remèdes composés?

2.° En admettant, que le médecin s'est assuré de la nature de la maladie, et de la qualité du remède prescrit, pourra-t il toujours avoir la certitude que nulle circonstance, étrangère à l'action du médicament, n'a déterminé le changement favorable ou contraire qui s'est opéré dans les symptômes, ou du moins n'a pas influé sur l'action du remède, n'en a pas augmenté, dénaturé ou détruit complétement l'effet? N'arrive-t-il pas quelquefois, qu'une substance médicamenteuse est administrée dans le temps de la maladie, où une crise salutaire

alloit s'opérer spontanément, soit par le simple résultat de son cours naturel, soit par l'effet de quelque événement inattendu, de quelque émotion soudaine de l'ame, manifeste ou cachée. En voici deux exemples qui me sont propres.

Une nourrice eut une violente attaque de maux de nerfs, à la suite d'une querelle et de mauvais traitemens; elle resta près de 30 heures sans connoissance, sans mouvement; les yeux ouverts, fixes et insensibles à l'impression de la lumière; le pouls lent, serré. Elle reprit l'usage des sens et de la parole à la fin de la seconde journée, mais elle déraisonna; elle ne se plaignoit d'aucune partie, si ce n'est de l'estomac; lorsqu'on lui mettoit la main sur l'épigastre, elle la retiroit avec vivacité, disant qu'il ne falloit pas y toucher. Cet état de délire duroit depuis six jours; un de mes confrères et mon ami m'ayant conseillé d'essayer l'extrait de jusquiame, j'arrivai le septième jour chez la malade avec l'intention de lui prescrire ce remède. Quelle fut ma surprise en entrant chez elle! je la trouve assise dans un fauteuil, tenant son enfant au sein, ayant repris l'usage de sa raison et sa physionomie naturelle; elle me dit qu'elle n'avoit aucun souvenir de tout

ce qui s'étoit passé durant sa maladie; elle n'avoit point senti l'application des sangsues ni des vésicatoires. — Si l'extrait de jusquiame eut été donné la veille de ce changement inopiné, je n'aurois pas manqué de l'attribuer tout entier à l'effet de ce remède.

Une Dame éprouvoit depuis quelques semaines, les symptômes d'une fièvre gastrique ou bilieuse rémittente, avec des accès nerveux assez inquiétans. Après l'emploi des évacuans convenables, je lui prescrivis l'extrait de quina sous forme liquide. Le lendemain, je trouvai la malade fort gaie et sans fièvre; je m'empressai de la féliciter sur l'heureux effet de sa potion. Je ne l'ai pas prise, me dit-elle, mais mon fils est arrivé. — Ce fils bien-aimé, absent et malade étoit le sujet des angoisses de sa mère et la cause principale de la fièvre; sa présence en fut le remède.

De tels cas ne sont pas rares; ils se rencontrent surtout dans les maladies chroniques; quelques-unes vont s'atténuant chaque jour et se guériroient d'elles-mêmes, pour ainsi dire, à l'aide du régime seul. La nature du mal étant de prolonger sa durée, on conçoit comment les premiers remèdes employés, ont pu paroître inefficaces ou désavantageux, et la conduite du

médecin répréhensible; tandis que les derniers médicamens, prescrits vers la fin de la maladie, seront réputés les seuls convenables, et le médecin, ou l'empyrique, appelé en dernier lieu, emportera seul toute la gloire de la guérison.

Souvent le seul espoir de se guérir, et la pleine et entière confiance aux nouveaux remèdes, ordonnés avec le ton de l'assurance, raniment les forces comprimées, donnent au malade le pouvoir de surmonter son mal, devenu opiniâtre et rebelle par l'habitude de s'en occuper uniquement, par la crainte d'y succomber et par le manque de confiance aux conseils et aux soins du médecin ordinaire; c'est ce qui se remarque fréquemment dans les maladies nerveuses. François I.er étant malade et désespérant de sa guérison, fit venir de Constantinople un médecin juif, qu'il imagina être le seul capable de lui rendre la santé. Le médecin vint et n'ordonna que le lait d'ânesse qui avoit déjà été employé : mais le roi, plein de confiance, fut bientôt rétabli.

Observons aussi que le prolongement de la maladie peut, à la longue, fatiguer l'attention de l'observateur; accoutumé à voir chaque jour les mêmes symptômes, à entendre répéter les mêmes plaintes, il néglige les changemens

légers qui s'opèrent et qui sont quelquefois réellement imperceptibles à ses yeux ; ils peuvent cependant exiger quelque modification dans le régime et les remèdes habituels ; c'est ce dont s'apercevra facilement le médecin consultant, appelé à cette époque. Au surplus, quand les consultations n'auroient d'autre avantage, que celui de calmer les inquiétudes et les craintes des malades, cela seul devroit nous engager à y avoir recours : l'influence de l'imagination sur la guérison, comme sur la production des maladies, est très-grande et bien connue ; c'est peut-être à cette influence salutaire seule que le Mesmérisme et le Perkinisme ont dû souvent leurs brillans succès.

Nous devons savoir, en outre, que les remèdes mis en usage dans certains cas, peuvent être réellement contre-indiqués et contraires, et néanmoins on peut les croire efficaces ; ils passeront pour tels, si les malades conservent assez d'énergie vitale pour résister tout-à-la-fois aux remèdes et au mal. Hippocrate avoit fait cette remarque. Ainsi, les bévues de l'ignorance audacieuse seront souvent considérées comme des prodiges de savoir et de pénétration ; c'est ainsi que l'on voit la sottise et les vices servir à l'avancement des gens heureux. *Audaces fortuna juvat.*

Cependant, il nous seroit aisé d'accumuler les exemples, pour faire voir combien de maladies légères, ont été changées en maladies graves et mortelles, par l'emploi des remèdes donnés mal à propos.

Combien de fièvres bénignes ont été compliquées de malignité par l'abus de la saignée, des évacuans, du quina, de l'opium, donnés à contre-temps ! On peut consulter à ce sujet les excellens Mémoires du professeur Baumes (1) *sur les causes qui font dégénérer en malignes les fièvres simples et bénignes*, et la Dissertation de Tissot, sur la fièvre bilieuse (De febre biliosâ. Laus.) ; on trouve dans ce dernier ouvrage, plusieurs cas remarquables des fâcheux effets du quina, dans cet ordre de fièvres.

Quel abus la chirurgie n'a-t-elle pas fait long-temps, sans s'en douter, des onguens balsamiques irritans dans le traitement des plaies ! Ces prétendus mondificatifs et carnifians servoient seulement à rendre la cicatrisation plus tardive, quand ils ne convertissoient pas en ulcères profonds, interminables, les plus légères blessures.

---

(1) Annales de médecine de Montpellier.

Dans l'ophtalmie, les collyres et les topiques les plus vantés, sont très-ordinairement plus nuisibles qu'avantageux, surtout entre les mains des commères. J'ai vu un respectable père de famille atteint d'ophtalmie, perdre les yeux par la suppuration, pour s'être imprudemment livré aux conseils d'un voisin, qui l'engagea à faire usage de l'eau de Loçhe dans la période de l'inflammation la plus vive. Ce malheureux auroit vraisemblablement conservé la vue, s'il se fût contenté de se tenir à l'abri de la lumière et de l'air. (Voyez mes Recherches sur l'ophtalmie rhumatismale. Annales de Montpellier.)

Je ne dois pas passer sous silence une maladie éruptive de la verge, encore peu connue, et que l'on peut prendre aisément pour une affection syphilitique. Elle se manifeste par la rougeur, un prurit incommode et de petites pustules qui se crèvent spontanément, et présentent au cinquième jour, l'aspect d'un ulcère superficiel. Le huitième jour, l'escare formé par la matière des pustules desséchées tombe, et le malade est guéri s'il n'a fait aucun remède; mais si, au lieu de tenir simplement la partie propre et à l'abri de l'air et du frottement, par le moyen d'un morceau de canepin ou de toile fine, on emploie les escarotiques,

le mercure, les onguens, le mal empire, et présente alors tous les caractères de l'ulcère syphilitique. Il n'est pourtant que le résultat des remèdes, et il se guérit, en effet, peu de temps après qu'on les a cessés. Royston en cite un cas remarquable. (Voyez son History of an acute disease, etc., ou l'extrait dans les annales de littérature médicale étrangère. Décembre 1810.)

Remarquons cependant, que si l'abus des remèdes est souvent nuisible, l'abstinence ou l'emploi tardif ou trop réservé d'un remède nécessaire, de la saignée, par exemple, dans les maladies inflammatoires, ne sont pas moins préjudiciables que l'excès opposé, et davantage même, si l'on s'en rapporte à l'expérience du docteur Vieusseux. Il est certain qu'un grand nombre de phthisies, de fièvres hectiques et de morts précipitées sont le triste résultat de la négligence absolue ou de l'emploi retardé ou trop modéré de la saignée dans les inflammations vives de la poitrine et du bas-ventre. L'issue fatale du croup doit être le plus ordinairement attribué à ces causes.

Nous venons de voir, comment nos observations sur l'effet des remèdes, peuvent être rendues fautives par le concours de certaines

circonstances, et quel mal nous pouvons faire par le mauvais usage des médicamens ; mais nous devons ajouter que dans bien des cas, durant l'administration d'un remède vraiment salutaire, il arrive que la maladie persiste, s'aggrave ou se complique de nouveaux symptômes, soit par une conséquence toute naturelle du mal même, ou de la disposition particulière de l'organisme en général, ou de l'organe spécialement affecté, qui le soustrait, pour ainsi dire, à l'influence des remèdes les plus actifs et les mieux indiqués ; soit par l'effet de quelque émotion de l'ame, forte ou pénible, ou d'un écart dans le régime, tenus soigneusement cachés au médecin ; soit enfin par quelque épiphénomène survenu sans qu'aucune circonstance, aucun signe ait pu le faire prévoir. La pratique nous offre tous les jours des exemples de ces divers accidens ; qu'on me permette d'en citer un seul.

J'avois prescrit douze grains de poudre de Dover en deux prises, à une jeune fille atteinte de douleurs rhumatismales. Quelques minutes après avoir pris la première, à six heures du soir, elle se plaignit d'horribles douleurs d'entrailles ; on la crut empoisonnée ; on vint à moi, accusant l'apothicaire d'une méprise fu-

neste. J'examine la seconde poudre qu'on avoit eu soin de m'apporter, et je justifie pleinement le pharmacien, dont l'exactitude, d'ailleurs, m'étoit bien connue; j'interrogeai avec soin les parens de la malade, et l'un d'eux me dit en confidence que, malgré mon ordre, elle étoit sortie dans l'après-dîner avec sa mère. Le temps étoit froid et humide, et la jeune fille, en rentrant à la maison, s'était plaint de froid aux pieds et de légères douleurs de ventre; c'est alors qu'on lui avoit fait prendre la poudre. Il me fut impossible ce jour-là, de faire comprendre à la mère que c'étoit son imprudence, et non pas le remède, qui avoit occasionné les douleurs de sa fille; elle n'en fut convaincue que le lendemain, après avoir fait prendre la seconde poudre, à ma sollicitation, et après en avoir observé l'heureux effet.

Ainsi, en se hâtant de juger de l'effet d'un remède, en lui attribuant, sans examen réfléchi, tout ce qui peut survenir dans le cours de la maladie, on sera souvent dans le cas de déprécier et de rejeter un médicament utile, que certaines circonstances auront empêché de réussir; et, d'un autre côté, l'on sera disposé à faire une panacée d'un remède inerte ou peu actif, qui, par le concours de circons-

tances favorables, aura semblé très-efficace dans quelques cas.

C'est à cette précipitation du jugement, que nous devons attribuer l'abus et l'abandon successifs d'un grand nombre de remèdes, dont la plupart, pour être en effet salutaires, demandent à être administrés avec méthode et seulement dans certains cas bien déterminés (1). C'est également à cette facilité de juger de l'action et des vertus des remèdes, que nous devons rapporter les erreurs et les fautes, de la médecine populaire et des remèdes domestiques.

En dernier lieu, pour être fondé à certifier l'action et l'influence d'un remède dont on veut constater les effets, il faut être bien sûr que le malade l'a pris en entier, seul et suivant le mode prescrit; c'est ce dont il n'est pas toujours possible d'avoir une pleine certitude. L'extrême répugnance qu'éprouve la

---

(1) Le Mémoire de M. le docteur J. Ch. Gasc sur l'emploi de l'écorce du maronier d'Inde, de la bistorte et de la gentiane dans le traitement des fièvres intermittentes, mérite d'être lu et médité par les jeunes praticiens; il se fait distinguer par cet esprit de méthode, de réserve et d'impartialité qui caractérise les vrais observateurs. (Voyez Journal de méd., Paris 1814.)

plupart des malades pour tout ce qui porte le nom de remède, doit nous donner l'éveil sur ce point, et nous faire quelquefois suspecter leur véracité, surtout lorsqu'il s'agit de poudres ou de potions dégoûtantes. Il faudroit, pour ainsi dire, donner soi-même le remède, pour être assuré qu'il n'a pas été réjeté ou laissé de côté; car, en supposant le malade de bonne foi, peut-on toujours se fier aux rapports et à l'exactitude des infirmiers ou des gardes? La confiance bornée que les gens du peuple accordent au médecin instruit, ne les détermine-t-elle pas, d'ailleurs, à prendre, à son insçu, des remèdes de toutes mains? C'est pourtant, si nous n'y prenons pas garde, sur les rapports infidèles des malades ou des assistans que nous allons établir la fortune des remèdes qui souvent, dans le fait, n'ont pas été pris, ou bien qui l'ont été conjointement avec d'autres. Il n'y a pas de praticien qui n'ait eu quelque occasion de découvrir la réalité de telles supercheries; il est inutile de nous y arrêter.

Résumons ce que nous avons dit touchant les difficultés qui se présentent dans l'exercice de la médecine, et conséquemment sur les obstacles qui s'opposent au perfectionnement de l'art de guérir. Nous pouvons les réduire à

deux chefs principaux : 1.° *les obstacles provenant des choses ou du médecin*, tels que l'imperfection de nos sens, les erreurs du jugement et les bornes de l'esprit humain; son insuffisance pour découvrir certaines vérités, et l'impossibilité également reconnue, de transmettre ou de communiquer à autrui, la faculté désignée sous le nom d'instinct ou de tact médical. L'expérience répétée, une étude continue et la volonté ferme d'être utile à ses semblables, peuvent seuls le développer et nous faire surmonter ainsi une partie des difficultés.

2.° *Les obstacles provenant des personnes;* d'une part, des malades eux-mêmes ou des personnes qui les assistent ou qui les visitent, des gardes-malades et des commères (1); et d'autre part, des personnes qui préparent les

---

(1) Il seroit aisé de convertir en un titre plus honorable le terme choquant de commère; il faudroit pour cela que les assistans voulussent remplir simplement les fonctions d'observateur, examiner attentivement l'état du malade, noter les changemens, les crises qui s'opèrent, la manière dont il est soigné, etc., et en instruire le médecin, ce seroit un excellent moyen de s'instruire soi-même; c'est ainsi que les jeunes médecins doivent se former à la pratique.

remèdes. Tromperies de toutes espèces, réticence, dissimulation, mensonges, sur les causes productives de la maladie ; négligences, omissions, inexactitude, dans la préparation des médicamens et dans les soins à donner aux malades ; emploi de remèdes donnés à l'insçu du médecin : tromperies qu'il est souvent impossible de reconnoître et qui, en multipliant les erreurs et les fautes du médecin, retardent les progrès de l'art, et font un grand tort aux malades. Ces derniers obstacles seront très-difficiles à vaincre, en raison de la ténacité des préjugés du vulgaire ; il faut néanmoins redoubler d'efforts pour les détruire ; il importe de faire connoître la vérité au public, c'est le plus sûr moyen de l'éclairer sur ses véritables intérêts.

Loin de moi donc, la pensée d'accréditer, par le tableau des difficultés de notre art, l'opinion des soi-disant philosophes qui n'ont envisagé la médecine que comme une science purement conjecturale et nuisible. Bien éloigné de partager leur sentiment, je suis convaincu, au contraire, qu'elle est fondée sur des faits incontestables et sur des caractères déterminés, tout aussi solides que ceux qui servent de base aux autres sciences naturelles ; mais

nous avouons que ces caractères ne sont pas également faciles à trouver ni à tracer, et qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir, de parvenir à les connoître et à les discerner dans tous les cas.

La médecine est susceptible de perfectionnement; c'est là ce que j'ai voulu démontrer.

Les maux qu'on lui attribue si facilement lorsqu'on ne veut s'attacher qu'aux méprises et aux fautes commises par les donneurs de remèdes, n'appartiennent point et ne sauroient appartenir à la science; ils sont dus entièrement à l'ignorance présomptueuse, à l'impéritie ou à l'inattention, et, bien loin de prouver l'inutilité et les dangers de l'art de guérir, ils témoignent en faveur des biens que nous assure son existence réelle; c'est précisément parce qu'il y a de mauvais artistes que les bons existent; il s'agit de les savoir bien discerner. « Dans le régime, comme dans l'emploi des médicamens, dit Hippocrate, on peut suivre des méthodes utiles; on peut en suivre qui sont pernicieuses : mais les unes et les autres prouvent également la solidité de l'art. Celles-ci nuisent par un emploi mal entendu, celles-là réussissent par un emploi convenable. Or, ce qui convient, et ce qui ne convient pas étant

bien distinct, je dis que l'art existe ; car, pour qu'il n'existât pas, il faudroit que le nuisible et l'utile fussent confondus. »

Il est vrai, nous le répétons, que le médecin le plus expérimenté doit nécessairement se trouver, comme le jeune praticien, embarrassé, indécis, lorsqu'une maladie rare ou une complication nouvelle, entièrement inconnue, se présente pour la première fois à son examen ; mais s'il ne peut pas en saisir promptement tous les traits, si les moyens de guérison sont hors de sa portée, il le sait, il l'avoue, et c'est en cela qu'il se fait encore distinguer du sot ignorant : cependant il ne reste pas spectateur oisif, il sait agir à propos ; il combat les symptômes dominans, en attendant que la marche ou l'issue de la maladie vienne l'éclairer complétement, et lui faire porter à l'avenir un diagnostic et un pronostic plus assurés.

D'ailleurs, ce ne sont point ces cas insolites, ce ne sont pas non plus les erreurs que l'on peut commettre personnellement et les non-succès, qui doivent faire décrier l'art de guérir (1) ; ils doivent seulement, nous faire

---

(1) « Dans tous les genres, celui qui méprise son art

sentir plus vivement la nécessité d'être attentif à toutes les circonstances, et dans tous les momens de la pratique ; chose bien difficile ! mais bien importante à la santé des hommes.

Si nous croyons que tout n'est pas fait en médecine, croyons aussi qu'il est possible de rendre cette science plus exacte et plus sûre; c'est le vrai moyen de nous prémunir, et contre les effets d'une prévention ou d'un amour-propre ridicules, et contre ceux d'une incrédulité décourageante, d'une insouciance condamnable. Pénétrons-nous du noble enthousiasme de la vérité, si propre à nous soutenir et à nous animer dans nos travaux journaliers, dans nos recherches pénibles. Faisons voir, par notre conduite et par nos écrits, que l'art de guérir et les livres de médecine, ne méritent plus aujourd'hui, les reproches que leur faisoit Montesquieu dans le dernier siècle. (Voyez ses Lettres Persanes.)

---

ne peut jamais devenir un grand artiste..... Les bons praticiens sont tous des hommes pleins de confiance dans la médecine. Cette confiance est peut-être autant la cause que le résultat de leurs succès. Elle seule a pu les soutenir dans leurs travaux. L'incrédulité n'y enfante que la paresse, elle ne fait que servir de voile à l'ignorance. » (Cabanis.)

Quels avantages, la science, les jeunes médecins, et les malades en particulier, ne doivent-ils pas retirer maintenant, de la communication amicale et facile des praticiens entre eux ? des consultations fréquentes et libérales, de ces réunions périodiques où les gens de l'art, également animés d'un même zèle, travaillent de concert à son avancement, se faisant connoître mutuellement leurs découvertes, leurs aperçus, leurs conjectures, et s'éclairant les uns les autres avec une aimable franchise sur leurs doutes et sur leurs erreurs ? Ni les petites menées, ni les basses jalousies de la cupidité ne viennent point troubler une si belle harmonie. Heureux les habitans des villes qui jouissent de tels bienfaits ! plus heureux encore, s'ils s'efforcent eux-mêmes à détruire les préjugés qui les égarent ! ils contribueront ainsi à leur bien être, en aidant les médecins dans leurs recherches ; alors seulement ils seront en état de juger et d'apprécier les difficultés et le mérite de leurs travaux.

Qu'ils sachent que les maux de l'homme social, considérablement accrus et multipliés par les progrès de la civilisation, sont le plus ordinairement rendus rebelles ou incurables par ses excès en tous genres, par ses penchans,

ses passions, par les métiers qu'il exerce, et par les vices de son organisation primitive. Il faut nécessairement remonter à ces sources nombreuses de maladies variées, pour sentir toutes les difficultés de la thérapeutique.

Néanmoins, l'art est parvenu à appliquer avec toute la précision et tout le succès possibles, plusieurs remèdes héroïques, inconnus aux anciens; l'ipécacuanha, le tartre stibié dans les embarras gastriques, dans les fièvres bilieuses, qui compliquent presque toutes les maladies humaines; le quina, dans les fièvres pernicieuses; les fumigations muriatiques ou nitriques, les lavages à froid, dans les fièvres malignes ou nerveuses; le mercure, dans la syphilis; le magistère de bismuth, dans les crampes de l'estomac (1); le nitrate d'argent, dans l'épilepsie, etc.

Le remède efficace du croup est bien connu, et ce mal est rarement mortel aujourd'hui (2);

(1) M. le professeur Odier est le premier qui ait essayé ce remède dans cette espèce d'affection; il en a obtenu des succès constans, et je puis les confirmer par ceux que j'ai obtenus moi-même dans ma pratique.

(2) Je tiens, cependant, de la bouche même du docteur Albers, de Brême (auteur d'un mémoire couronné, sur le croup), que dans une épidémie de cette

la petite vérole est détruite partout où la vaccine a pénétré, et où elle est universellement pratiquée. D'ailleurs, on ne prodigue plus, comme autrefois, la saignée, les purgatifs et les stimulans ; on a reconnu l'abus de ces remèdes, et en même temps, les cas précis où leur emploi peut être utile et nécessaire.

D'un autre côté, l'on n'affecte plus de rejeter avec dédain les remèdes nouveaux, par cela seul qu'ils sont nouveaux et qu'on ne les a jamais ordonnés. Les remèdes populaires, les recettes de famille, ne sont pas tous également rejetés sans examen ; leur emploi peut être fondé, en effet, sur de bonnes observations ; et, quoique les applications trop générales qu'on en fait ordinairement, soient fautives et dangereuses entre les mains vulgaires, cependant le praticien éclairé sait en tirer un parti avantageux dans certains cas.

J'en dis autant des remèdes secrets des empyriques. On sait qu'un homme de cette classe, Robert Tabor, est le premier qui ait admi-

---

maladie, qui régna en 1807 (si je ne me trompe), le plus grand nombre des enfans mourut, malgré l'empressement que l'on mit à appliquer les sangsues, la saignée et les autres remèdes convenables.

nistré le quina à Londres et à Paris de la manière la plus sûre et avec le plus de succès. Sydenham et Morton, qui vivoient à cette époque, ne crurent pas devoir négliger l'essai de ce remède nouveau, qui produisoit de si grands effets entre les mains de ce charlatan.

Les chirurgiens ne dédaigneront pas non plus de tenter les manœuvres des *Rabilleurs*; ils rendront un bien grand service aux malheureux blessés, s'ils parviennent à abréger la durée de leurs souffrances, en mettant à profit les heureux succès qui résultent quelquefois des pressions, des tiraillemens faits au hasard et sans méthode par les renoueurs; succès incontestables, ils peuvent servir à nous éclairer sur les signes caractéristiques du déplacement partiel des tendons ou des muscles, et rendre les chirurgiens plus hardis, plus entreprenans dans tous les cas où ils seront parvenus à s'assurer qu'il n'existe point d'inflammation redoutable des surfaces articulaires.

Je n'en doute point; les difficultés qui se présentent dans l'exercice de la médecine, diminueront et s'effaceront à la longue. On a déjà senti depuis long-temps, l'importance des descriptions particulières et détaillées de maladies, faites par des praticiens expérimentés,

sans prévention, sans esprit de système; on a reconnu toute l'étendue de l'utilité pratique de ces ouvrages, faits pour servir de modèles et de guides dans tous les cas, et de base solide à la science : tels sont les monographies du croup, par Vieusseux (1); de l'aliénation mentale, par Pinel; des maladies cutanées, par Vielan, par Alibert, etc. Que sera-ce quand tous les médecins seront animés du même esprit et concourront au même but? quand chaque praticien se livrera spécialement à l'étude d'un ordre distinct de maladies, et lorsque tous s'empresseront à se fournir réciproquement les occasions propres à faciliter, à multiplier et à approfondir les recherches particulières sur un sujet déterminé ? Quelle sagacité, quelle promptitude et quelle sûreté dans le diagnostic, dans le pronostic des maladies ! Quelle précision, quelle assurance dans l'emploi des remèdes ! quel bien pour l'humanité ! L'observation et l'expérience, seules, feront l'art médical.

---

(1) Le *Mémoire sur le Croup*, par Vieusseux, se trouve chez J. J. Paschoud, Imp.-Lib. à Genève et à Paris.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LES MALADIES DE L'ESPRIT.

PREMIÈRE PARTIE.

DISTINCTION DES DIVERSES ESPÈCES D'ALIÉNATION MENTALE.

Furoris modi specie permulti sunt.
ARETÆI.

De toutes les maladies humaines, la plus triste et la plus humiliante est assurément celle qui prive l'homme de sa raison, et le met ainsi au-dessous des plus viles créatures. Objet privilégié des soins du Créateur, c'est par son intelligence qu'il est le maître de la terre, et qu'il exerce un si puissant empire sur tous les êtres vivans; c'est par son esprit qu'il s'élève au-dessus de soi-même, et c'est la raison qui le fait rentrer en soi pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin.

En perdant cette belle faculté, l'homme perd jusqu'à l'instinct qu'il partage avec les

animaux et qui veille à la conservation des individus et de l'espèce. L'insensé rejette avec rudesse les alimens qu'on lui présente, et il se repaît d'ordures. La vue de ses amis, les douces caresses de ses enfans, bien loin de l'appaiser irritent sa fureur. Sa physionomie n'exprime plus que les traits les plus hideux des plus tristes passions de l'ame, la défiance, la terreur, le sombre désespoir, l'indomptable colère; ou bien, sans expression et sans vie, son stupide visage n'offre plus aux regards que la rebutante image de l'absolue nullité.

Ne vous glorifiez pas, hommes policés et sages : cette prétendue sagesse dont vous faites vanité, un instant suffit pour la troubler et pour l'anéantir : un événement inattendu, une émotion vive et soudaine de l'ame, vont changer tout-à-coup en furieux ou en idiot l'homme le plus raisonnable et du plus grand esprit.

Les plus profondes misères de l'homme social et ses nombreuses jouissances, ses sublimes pensées et son abrutissement, naissent de l'excellence même de sa nature, de sa perfectibilité et du développement excessif de ses facultés physiques et morales. La multitude de ses besoins, de ses désirs, de ses passions, tel est le résultat de la civilisation, source de vices

et de vertus, de maux et de biens. C'est du sein des délices et de l'opulence des villes que s'élèvent les gémissemens de la misère, les cris du désespoir et de la fureur. Bicètre, Bedlam (1) attestent cette vérité. Vastes et tristes asyles de la corruption et des désordres de l'ame ! Quel spectacle pénible n'offrent-ils pas aux regards de l'homme compatissant ! C'est là pourtant, c'est au milieu des vocifé-

(1) Le nombre d'individus aliénés renfermés annuellement dans les hospices publics ou particuliers, s'élève, dans la ville de Londres et ses faubourgs, à un millier. Le nombre ordinaire de ceux qu'on renferme à Bedlam, est de 250, parmi lesquels on en compte 100 incurables. (Voyez la Dissertation de Black, on Insanity.) D'après le témoignage des voyageurs, les Sauvages ne sont pas sujets aux désordres des fonctions intellectuelles; cela se conçoit aisément : mais ils ont, généralement, les penchans et les vices que l'état de civilisation a détruits en grande partie; ils sont naturellement enclins à la vengeance, à la férocité, à la rapine : remarquons que ces penchans nuisibles se retrouvent encore dans la société, et que les actes criminels qu'ils déterminent, sont commis par les individus dont l'entendement et la raison sont restés sans développement par le défaut d'éducation, par l'ignorance absolue des devoirs de l'homme social. La révolution française a offert en preuves de la vérité de cette assertion, des exemples mémorables et terribles.

rations menaçantes, c'est au fond de cellules obscures et infectes que le médecin, ami de l'humanité, va chercher une instruction utile à ses semblables. Heureux! lorsqu'il a pu rendre à la raison, à sa famille et à ses devoirs, l'homme dont le sens fut égaré. Ah! s'il est des prix offerts à sa gloire, il en est un plus précieux encore et qui ne peut manquer à son zèle, il le trouve dans le fond de son cœur.

Le trouble des fonctions intellectuelles n'est point uniforme, et la différence des symptômes ou des signes propres à caractériser l'aliénation a dû naturellement conduire à la distinction des espèces, des variétés et des genres. Les médecins se sont appliqués, avec plus ou moins de succès, à établir ces caractères distinctifs, dans le but de rendre plus faciles et plus méthodiques l'étude de ces maladies et le traitement convenable à chaque cas particulier. Les anciens avoient ébauché ce travail.

Aretée, qui vivoit sous le beau ciel de la Grèce et dans le même temps qu'Hippocrate, est le premier qui nous ait donné une description particulière des maladies de l'ame; on ne la lit pas sans intérêt. Il reconnoît plusieurs espèces de manie et un seul genre, qu'il fait consister en une aliénation d'esprit longue et

sans fièvre; en cela, dit-il, elle diffère du délire que produisent le vin, la mandragore, la jusquiame; délire qui survient tout-à-coup et se dissipe promptement : la manie, au contraire, est stable et permanente; elle diffère aussi du délire propre aux vieillards, du radotage (ou de la démence), qui n'a point d'intervalle lucide et ne cesse qu'avec la vie; tandis que la manie a des intermissions, et se guérit radicalement par des soins méthodiques.

Il regardoit la mélancolie comme le commencement ou comme faisant partie de la manie (*quœ latinè furor dicitur*). Voici la définition qu'il en donne : *Est animi angor in unâ cogitatione defixus atque inherens absque febre.*

Celse, qui écrivoit à Rome sous le règne de Tibère, nous a laissé sur l'aliénation mentale quelques divisions plus étendues. Il place la phrénésie à la tête des maladies de l'ame; il lui assigne pour caractère spécifique d'être aiguë et accompagnée de fièvre; *acuta et in febre est.*

Il reconnoît un second genre d'aliénation, dont le caractère distinctif est la tristesse qui naît de *l'atrabile*. Elle est sans fièvre au commencement, mais elle en excite un peu par la

suite ; elle est de plus longue durée que la phrénésie.

Un troisième genre comprend les manies les plus longues ; elles n'abrègent point le cours de la vie, et affectent les individus d'une forte constitution. Celse en fait deux espèces. Dans la première, les malades ont l'imagination seule troublée ; c'est ainsi, dit-il, que les poètes nous ont représenté Ajax et Oreste en fureur. Dans la seconde, les malades ont l'esprit entièrement dérangé (animo desipiunt).

Il admet encore une espèce de délire produit par la crainte ou par la foiblesse, dans laquelle il permet l'usage du vin.

Il fait observer que la manie gaie (*cum risu*) est plus légère que la manie triste.

On trouve dans *Cœlius Aurelianus* (1) d'excellens conseils sur le traitement des aliénés, et des aperçus lumineux sur les différentes espèces d'aliénation et sur leurs signes distinctifs. Ainsi qu'Aretée, il définit la manie une

---

(1) Cœlius Aurelianus étoit habitant d'une petite ville de la Numidie, suivant le rapport de Pline. Cette circonstance peut servir à donner la raison de son style demi-grec et demi-barbare. Le temps où il vécut n'est pas constaté ; mais il semble, par les écrits même de cet auteur, avoir été antérieur à celui de Galien.

aliénation d'esprit, sans fièvre ; véhémente chez quelques-uns, légère chez d'autres ; différente d'espèce et d'aspect, mais étant néanmoins de même nature, n'ayant qu'un seul genre ; car la manie remplit l'esprit tantôt de colère, tantôt de joie, de vanité, de crainte pusillanime.

Quelques aliénés redoutent et fuient les cavernes, les marais ; d'autres, frappés et effrayés du son de la trompette, oublient tout ce qu'ils ont su auparavant : le grammairien *Artémidore* fut tellement frappé de la vue d'un crocodile rampant sur le sable, qu'il s'imagina que ce reptile lui avoit dévoré le bras et la jambe gauches, et qu'il en perdit la mémoire des lettres qu'il enseignoit. C'est là, ajoute Aurelianus, l'espèce d'aliénation qu'on nomme mélancolie.

La manie (*insania* sive *furor*) est tantôt continue, tantôt périodique. Quelquefois les malades n'ont aucun souvenir de ce qu'ils ont fait durant le cours de leur maladie ; d'autres fois ils se le rappellent. Quelques aliénés ont des idées fausses sur tous les objets qui tombent sous leurs sens ; d'autres ont des erreurs d'une autre espèce : les uns se croient moineaux, poules ; les autres d'argile ; celui-ci est une tuile, celui-là Dieu, orateur, acteur tra-

gique. Certain se croyoit être un axe soutenant le centre du monde ; un autre demandoit à être soutenu et conduit par la main, criant comme un petit enfant.

Ce court exposé suffit pour démontrer que les maladies de l'esprit ont été les mêmes de tout temps chez les peuples civilisés; elles présentent aujourd'hui les mêmes espèces, les mêmes variétés de délire que celles qu'on observoit autrefois. Les hommes, en effet, n'ont pas changé. Leur susceptibilité nerveuse, leur extrême sensibilité est toujours la même : les objets de leurs sensations, de leurs penchans, de leurs passions, seuls, ont pu varier. Aussi de nouvelles histoires particulières de l'aliénation mentale me semblent-elles offrir peu d'importance sous le point de vue nosologique, quoique, sous un autre rapport, elles puissent être d'un grand intérêt ; c'est ce que nous ferons voir ailleurs.

Nous allons passer rapidement en revue les additions et les perfectionnemens qui ont eu lieu dans cette branche de la pathologie (1); nous verrons si les médecins modernes n'ont pas appris à traiter plus sûrement chaque es-

(1) Nous suivrons dans cet exposé, l'ordre nosographique du professeur Pinel.

pèce d'aliénation, en s'occupant à les discerner avec plus de soin. Il est certain, au moins, qu'ils semblent avoir fait faire un nouveau pas à la science, en y introduisant la méthode nosologique ou nosographique, imparfaitement connue des anciens. Son utilité ne peut être contestée; une classification bien faite éclaire l'esprit, met de l'ordre dans les idées, et facilite ainsi la mémoire des élèves. En réunissant les maladies en classes, en ordres, en genres et en espèces, à l'instar des botanistes et suivant le désir de Sydenham et de Baglivi, les nosologistes ont eu l'art de mettre à profit les connoissances qui leur ont été transmises par leurs dévanciers; quelques-uns y ont ajouté de nouvelles lumières et de nouvelles connoissances; hommes de génie, ils ont fait des acquisitions vraiment utiles à la science : les autres n'ont eu que le mérite de copier et de répéter dans un autre langage ce qui avoit été dit avant eux.

Ce mérite n'est pas le seul qu'ait eu *Sauvage;* il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur sa nosologie; on sera frappé de la profonde érudition et des vues neuves de l'auteur, et, nous devons le dire néanmoins, du défaut ou de l'imperfection de sa méthode. En

effet, sa classification est trop étendue, et parlà elle ressemble à un grand tableau, mais diffus, mal éclairé en plusieurs de ses parties, présentant comme réels des objets imaginaires ou purement hypothétiques; ainsi, par exemple, dans la classe des maladies qui nous occupent actuellement (*vesaniæ*), on trouve, sous le titre d'espèces, à peu près tous les désordres et toutes les causes supposées ou réelles, des désordres des fonctions des sens intellectuels et de l'ame; depuis le vertige fugace et la manie continue, jusqu'à l'insomnie produite par les punaises et par les puces (*œgrypnia ab insectis*). Dans l'ordre troisième, à côté du délire sénile et de l'imbécillité par empoisonnement, se trouve le délire par tumeur cérébrale, par hydatides, par petitesse de la tête (*amentia microcephala*), par siccité du cerveau, etc.

A la suite de la *mélancolie religieuse* et de la mélancolie par amour, ἐρώτικος, désignée par Cœlius Aurelianus, on voit la *melancolia Argantis*, dont le malade imaginaire de Molière a fourni le caractère spécifique et la dénomination; les *melancolia moria*, *attonita*, *errabunda*, *saltans*, *scytharum* (1).

---

(1) Hippocrate a transmis l'histoire de cette dernière espèce, dans son Traité *De ære, locis et aquis*.

Distinguons parmi ces espèces la *melancolia anglica*, mélancolie par ennui de la vie ; arrêtons-nous un peu sur cette espèce, que nous désignerons par le nom de

MÉLANCOLIE SUICIDE.

Ceux qui en sont atteints, dit Sauvage, languissans, tristes, fatigués de remèdes, mettent ordre à leurs affaires, font leur testament et disent par lettres un éternel adieu à leurs amis, puis ils se tuent d'une manière violente.

« Cette action, chez les Romains, étoit l'effet de l'éducation ; elle tenoit à leur manière de penser, à leurs coutumes. Chez les Anglais, c'est l'effet d'une maladie ; elle tient à l'état physique de la machine (1). »

Quoique les anciens médecins n'en parlent pas, cette mélancolie sans délire, vraisemblable-

---

(1) Relevons une petite contradiction qui se trouve entre cette dernière proposition et celle qui la précède, et que nous citons ici. « Les Anglais, dit Montesquieu, se tuent sans qu'on puisse imaginer aucune raison qui les y détermine ; ils se tuent dans le sein même du bonheur. » Ce bonheur n'est qu'apparent, puisque, d'après l'assertion même de notre auteur, l'état physique de la machine, le désordre intérieur porte au suicide ; cette raison n'est pas fort bonne, peut-être, mais elle en est une suffisante.

ment ne leur étoit pas entièrement inconnue, et, malgré l'assertion de l'auteur de l'Esprit des Lois et la dénomination que lui donne Sauvage, elle n'est pas uniquement propre à l'Angleterre.

Il est bien avéré que les Romains, corrompus sous le règne des Empereurs, se tuoient par ennui de la vie, au sein même des délices. Quelques-uns, dit Sénèque, ont eu recours à la mort et se sont tués eux-mêmes, parce qu'à force de changer, ils étoient toujours obligés de revenir au même point, et n'avoient point laissé de lieu à la nouveauté et au changement. Ainsi, ils ont commencé à se dégoûter et de la vie et du monde, et ont tenu ce discours, qui est sans doute celui des voluptés effrénées : Verrai-je toujours la même chose ? — Dans sa 78.e lettre à Lucilius, j'eus plusieurs fois la tentation de rompre avec la vie, dit-il ; je fus retenu par la vieillesse d'un père qui m'aimoit tendrement ; je songeai moins à la force que j'avois pour me donner la mort, qu'à celle qui lui manquoit pour en supporter la douleur. J'ai donc gagné sur moi que je vivrois : il y a quelquefois du courage à vivre.

Le suicide est assez fréquent en France. Pinel en a rapporté quelques cas intéressans

dans un Mémoire sur le suicide, inséré dans le Journal de Fourcroy, etc. (la Médecine éclairée par les sciences physiques).

En Allemagne, le suicide est loin d'être rare aujourd'hui ; aussi Huffland propose-t-il de substituer l'expression de *melancolia suicida* à celle de mélancolie anglaise. L'anecdote suivante, que les papiers publics ont fait connoître dans le temps, mérite d'être rappelée ici ; je ne puis mieux faire que de la rapporter d'après Mad.me de Staël (1). M. de K.. et Mad.me de V.., deux personnes dont le caractère étoit très-estimé, sont partis de Berlin, lieu de leur demeure, vers la fin de l'année 1811, pour se rendre dans une auberge de Potsdam, où ils ont passé quelques heures à prendre de la nourriture et à chanter ensemble les cantiques de la Sainte Cène. Alors, d'un consentement mutuel, l'homme a brûlé la cervelle à la femme, et s'est tué lui-même l'instant après. Mad.me de V.. avoit un père, un époux et une fille. M. de K.. étoit un poète et un officier de mérite.

Cet acte de fol enthousiasme et de vanité

---

(1) Voyez Réflexions sur le Suicide, par Mad.me de Staël. [A Genève, chez J. J. Paschoud.]

barbare, doit retracer à l'esprit du lecteur, la mort volontaire de ces deux amans de Lyon, dont on a fait depuis un mauvais drame. On sait que l'amante, dont la main avoit été refusée au jeune homme, ayant appris que ce dernier étoit atteint d'une maladie incurable, lui donne un rendez-vous, où elle se trouve armée de deux pistolets, dont les détentes étoient attachées à des rubans roses : les deux amans s'embrassent, et se tuent l'un l'autre. L'épitaphe qu'on a faite à ces insensés, n'est pas moins remarquable que le genre de mort qui y a donné lieu :

A votre sang mêlons nos pleurs,
Attendrissons-nous d'âge en âge
Sur vos amours, sur vos malheurs;
Mais admirons votre courage.

Le penchant au suicide, semble originel ou inné dans certains cas. Tout paroît concourir au bonheur de celui qui en est atteint, mais cette fatale impulsion, plus puissante que la raison et que la volonté, vient détruire le charme qui attache généralement les hommes à la vie. Le fils d'un chirurgien célèbre, doué des plus excellentes qualités, chéri de ses parens, de ses amis, et destiné par ses talens à succéder à la réputation de son père, avoit ma-

nifesté dès l'âge de raison une disposition à la mélancolie suicide. Lorsqu'on parloit en sa présence de personnes qui venoient de se donner la mort, il témoignoit par ses propos l'assentiment qu'il donnoit à cet acte du délire. Il étoit habituellement pensif, sans être ennemi de la société et des plaisirs qu'elle procure ; il préféroit pourtant être seul ou avec son intime ami. Ses études médicales étoient terminées ; il alloit, après un long séjour dans l'étranger, revenir dans sa patrie, où l'amitié, la confiance publique et le bonheur devoient le fixer, quand tout-à-coup il prend l'irrévocable résolution de terminer sa vie, que tant de circonstances réunies auroient dû lui rendre chère. Lui-même, la veille de son horrible exécution, en instruit son malheureux père par une lettre attendrissante ; il invite, par une autre lettre, les parens chez lesquels il étoit logé et dont il étoit tendrement aimé, à ne faire aucune recherche à son égard, parce qu'il a pris toutes les mesures nécessaires pour les rendre inutiles ; en effet, son corps n'a pu être retrouvé.

Dans d'autres cas, le penchant au suicide se manifeste brusquement ; il naît avec l'agitation, le trouble de l'esprit qu'occasionne une

émotion de l'ame, vive, soudaine, et propre à bouleverser entièrement la raison, lorsqu'elle ne porte pas directement au suicide. La perte de l'honneur, de sa fortune, de ses enfans, en un mot, la perte inattendue des biens qu'on estime le plus ici-bas, peut également produire la manie, l'idiotisme, ou ce délire du penchant dont nous parlons, et qu'on pourroit nommer *mélancolie suicide aiguë.* Quoique les exemples de cette sorte d'affection soient très-communs, on me permettra de rapporter les cas suivans; ils se sont passés, pour ainsi dire, sous mes yeux, et je les crois propres à intéresser le lecteur.

Une Dame de bonne famille, mère de plusieurs enfans, d'un bon naturel, mais trop fortement attachée aux plaisirs, donne lieu, par sa conduite et par ses écarts, à un scandale public. Sa famille s'assemble, et, après avoir délibéré sur le meilleur parti à prendre dans cette pénible conjoncture, on prépare tout pour l'éloigner de son pays et la séparer de son époux, de ses enfans qu'elle aimoit avec tendresse. Accablée de honte et de remords, cette malheureuse femme apprend qu'elle va désormais vivre seule, sans protection, sans espoir de regagner jamais l'estime de ses

proches ; elle s'échappe furtivement de la maison, court chez tous les armuriers de la ville et parvient à en trouver un qui lui confie un pistolet tout chargé. Munie de cette arme, elle arrive à la porte de la salle où ses parens étoient encore rassemblés, et là, elle se fait sauter la cervelle.

Une jeune femme, mariée depuis quelques mois, se voit cruellement abandonnée de celui qu'elle croyoit être son appui pour la vie. Dans le moment où elle déploroit avec le plus d'amertume cette évasion et son malheur, elle reçoit une lettre de sa belle-mère, qui lui exprime tout le chagrin qu'elle a de la savoir unie à son fils. Vous aurez beaucoup à souffrir, lui dit-elle ; armez-vous de patience : votre époux est aussi vicieux que son père, dont j'ai encore aujourd'hui tant à me plaindre... Ces mots la jettent dans le désespoir ; elle ne voit plus dans l'avenir que chagrins et peines continues ; la mort seule lui paroît pouvoir y mettre un terme : elle prend aussitôt la résolution de se détruire. Elle expose, dans un écrit fait à la hâte, les motifs qui la déterminent au suicide. Elle sent toute l'horreur du péché qu'elle va commettre, mais elle n'a pas la force de résister à son dessein ; elle en demande pardon

à Dieu, devant qui elle est sur le point de paroître, et à ses parens qu'elle chérit et qu'elle va quitter pour jamais... Après avoir laissé cet écrit sur sa table, elle va faire visite et dire un éternel adieu à ses plus intimes amies; quelques minutes après, un étranger l'aperçut se précipiter dans le Rhône.

Mad.[elle] G.. étoit mariée depuis peu de jours avec un jeune homme qu'elle aimoit et qu'elle avoit épousé du consentement de ses parens. Elle eut, dans la soirée du 15 Août, une vive altercation avec sa mère à l'occasion de son mari, et elle sortit brusquement de la chambre. Ne la voyant pas rentrer, on envoie sa sœur la chercher dans la maison voisine, chez une Dame où elle alloit fréquemment; en passant près des bords du Rhône, cette jeune fille aperçoit des vêtemens flottant sur l'eau; elle approche et voit le corps de sa sœur qui venoit de se noyer. La mère l'avoit suivie de près; cet affreux spectacle trouble sa raison, elle s'échappe des mains des personnes accourues à ses cris; elle court, et, parvenue sur le pont qui traverse la rivière, elle s'y précipite.

Aucun des individus qui sont les sujets des observations que je viens de rapporter, n'avoit dans aucun temps manifesté la moindre dispo-

sition au suicide ; au contraire, ils avoient paru constamment gais et enjoués avant l'événement qui les a portés à mettre fin à leur existence.

Donnons quelques exemples d'une variété de la mélancolie qui porte au suicide. Elle donne lieu à des scènes effroyables. L'individu qui veut terminer sa vie commence par détruire les êtres qui lui sont chers, ou bien il commet un homicide, et va aussitôt après se livrer lui-même à la justice. Ces malheureux mélancoliques se portent à cet horrible excès dans l'opinion où ils sont ordinairement, que le suicide est un plus grand péché que le meurtre d'autrui. Daniel Vœlkner, né en Friedland, fut orphelin de bonne heure ; après avoir servi plusieurs années Sa Majesté Danoise, il s'enrôla dans le régiment de Wintersheim le 11 Mars 1753. Depuis cette époque au 23 Mai, des idées de meurtre s'emparèrent de son esprit, et malheureusement ces idées prenoient leur source dans un excès d'enthousiasme religieux. La félicité éternelle de la vie à venir se présentoit à son imagination sous les plus vives couleurs, et cette image ravissante finit par le jeter dans le dégoût de la vie et lui donna le vif désir de la quitter. Le seul moyen

qui s'offrit à son esprit pour parvenir à ce but, fut de se faire donner la mort en commettant lui-même un homicide; il imaginoit qu'après cette action il auroit assez de temps pour faire la paix avec son Dieu. Suivant le témoignage de son compagnon de lit, Thomas Geimroth, il menoit une vie pieuse, chantant des hymnes sacrés et lisant des livres de dévotion. Il donna souvent le conseil à Geimroth de devenir pieux, ajoutant que lui-même avoit été un mauvais sujet dans sa jeunesse, mais qu'il étoit maintenant dans la bonne voie. Un soir il réprimanda Geimroth sur ses propos irréligieux, et peu après il s'écria : *je serai, je veux être heureux après ;* il répéta plusieurs fois ces paroles d'une voie lamentable, agitant ses bras et ses jambes d'une étrange manière, et se tournant de côté et d'autre dans le lit. Après s'être calmé, il se répandit en plaintes amères sur sa vie passée, puis il s'écria : *enfin, j'y suis parvenu, j'y suis parvenu;* il répéta ces mots trois ou quatre fois. Son camarade lui ayant demandé à quoi il étoit parvenu, il répéta la même chose. Trois jours avant de commettre son assassinat, il alla sur la place de l'église et joua avec les enfans qui s'y trouvoient, dans l'intention d'en tuer un, si l'occasion se présentoit.

Enfin le 23 mai, il exécuta son horrible projet. Une jeune fille qui avoit une amie dans la maison où logeoit Vœlkner, vint lui faire visite dans la soirée. Le maître de la maison et son camarade étoient tous les deux sortis depuis une heure, environ. Vœlkner invita ces deux jeunes filles à venir dans sa chambre, et il leur partagea son souper. Immédiatement après, il saisit l'une d'elles par-derrière, et, lui renversant la tête, il lui coupa la gorge, avec un couteau qu'il avoit fait aiguiser dans ce dessein trois jours auparavant. Le coup fait, il se rend au corps-de-garde et se livre lui-même à la justice, disant ce qu'il venoit de faire, et avouant qu'il avoit actuellement beaucoup de regrets. Il fut aussitôt conduit en prison, où il dormit tranquillement toute la nuit. Il sentit disparoître, après le meurtre qu'il venoit de commettre, l'angoisse extrême qui l'avoit tourmenté et agité pendant trois semaines auparavant.

Durant son interrogatoire, il répondit très-raisonnablement, et s'exprima avec précision, se conduisant bien à tous égards. Il détailla les principales circonstances de sa vie, et dit qu'il savoit parfaitement bien quelle devoit être la conséquence de l'action qu'il avoit commise, et qu'il seroit obligé de l'expier par son sang.

Mais cette pensée n'avoit alors rien de désagréable pour lui.

Cette apparence de calme après le crime commis, fait penser au vulgaire que, pendant l'acte même, le meurtrier jouissoit de toute sa raison : c'est une erreur ; la résolution homicide ne s'effectue que dans un moment de véritable délire, mais de courte durée ; il se dissipe aussitôt que le crime est commis. Il est vrai que l'idée dominante qui obsède l'esprit du mélancolique est fausse, ou du moins lui fait porter, comme dans le cas précédent, un jugement qui l'égare ; quelquefois aussi l'objet de la pensée qui domine n'est que trop réel ; l'esprit, surchargé, pour ainsi dire, par le poids du chagrin et de la tristesse, dont la cause est constamment agissante, se trouble tout-à-coup, et porte à des actions, que le délire instantané de l'imagination doit rendre moins criminelles aux yeux des sages. En voici un exemple, tiré, comme le précédent, du *Phsycological-Magazine*, vol. VI, part. iij.

Une femme de cinquante-cinq ans, du village de Donauworth, étoit mariée depuis douze ans avec un homme d'un caractère dur et emporté, qui la rendoit fort malheureuse. Un jour ayant été maltraitée à l'excès, elle se coucha trem-

blante de frayeur, redoutant encore de pires traitemens pour le lendemain. Sa fille aînée, une petite de sept ans, vint à côté de son lit et pria avec elle. Cette femme infortunée n'en pouvant plus de douleur, prend la résolution de quitter son mari : elle demanda à sa fille si elle vouloit rester avec son père ; elle répondit que non, qu'il lui faisoit peur. Après avoir fait ses dévotions, elle sortit de grand matin, emmenant sa fille et un autre enfant âgé de deux mois seulement. Sur le point de partir, elle demanda encore à sa fille, si elle n'aimeroit pas mieux rester avec son père ; mais elle répondit qu'elle voudroit plutôt mourir. La pensée que cette réponse fit naître à l'instant dans l'esprit de cette malheureuse mère, la misère et la détresse qui l'environnoient de toutes parts, l'effroi de ce qui arriveroit à ses enfans si elle venoit à mourir, son ardent désir de voir un terme à sa triste existence, tout cela réuni lui fit prendre sur-le-champ la résolution de détruire ces deux innocentes créatures.

Elle prit la plus jeune dans ses bras, et étant arrivée sur le bord du Danube, elle dit à sa fille de s'arrêter et de prier Dieu qu'il lui accordât une bonne mort. Alors elle remit son enfant entre les bras de sa fille, fit sur eux le

signe de la croix et les jetta tous deux dans le fleuve. Après quoi, elle retourna au village et dit ce qu'elle avoit fait.

Le docteur Gall rapporte qu'un cordonnier de Strasbourg tua sa femme et trois de ses enfants, et auroit aussi tué le quatrième si celui-ci ne se fût pas soustrait à sa fureur. Après avoir commis cette action épouvantable, il se fendit l'estomac ; mais le coup n'étant pas mortel, il retira le couteau et se perça le cœur d'outre en outre. Cet homme jouissoit de la réputation d'un homme doux et loyal, d'un bon père et d'un bon époux.

A Hambourg, R..., instituteur estimé, tua sa femme et ses cinq enfans, épargnant les deux autres qui lui étoient confiés : il se tua lui-même après.

La disposition au suicide, résultant d'émotions de l'ame pénibles, vives ou continues, n'est pas ordinairement accompagnée ni précédée d'affection manifeste des viscères abdominaux. Dans les cas de mélancolie suicide avec délire, cette altération se rencontre, au contraire, presque toujours ; les malades se plaignent, comme dans l'hypocondrie, de dérangemens dans les fonctions digestives, de vents, d'appétits désordonnés, de selles irré-

gulières ; les menstrues, les hémorroïdes, se dérangent ; le teint se ternit, devient d'un jaune verdâtre, d'une couleur terreuse, ou bien le visage devient plus coloré, plus animé et plus vif. Les yeux sont éteints, abattus, plombés; d'autres fois ils sont enflammés. Quelques-uns de ces malades conservent leur embonpoint; d'autres maigrissent et se sentent chaque jour plus abattus et plus foibles. Quelquefois toute la surface de la peau est privée de sentiment; les malades se plaignent d'engourdissement aux pieds et aux mains ; plus fréquemment la sensibilité de la peau est augmentée : ils ressentent dans tout le corps ou seulement dans quelques parties, surtout aux cuisses et aux pieds, une chaleur brûlante. Lorsque le mal est à un haut degré, cette chaleur produit chez les patiens l'effet d'un souffle embrâsé et disparoît de même : elle se fait sentir dans les intestins, ou bien elle passe d'un endroit à un autre. La plupart des malades sont alors ombrageux, craintifs. Quelques-uns ne peuvent se résoudre à communiquer à leurs amis ou à leurs proches leur triste et pénible position. Cette insouciance apparente, cette apathie, ce silence perfide, ajoute l'auteur allemand qui me fournit cette description, caractérisent or-

dinairement les cas les plus dangereux. Quelques-uns tourmentent par des tracasseries minutieuses, tout ceux qui les entourent; ils ne voient partout qu'infortune et méchanceté, et lors même que tout ce qui les concerne offre l'image de la prospérité, ils se désespèrent de voir eux et leurs enfans menacés de mourir de misère et de faim. D'autres s'imaginent que tout le monde les méprise et les persécute. Quelquefois tous les symptômes disparoissent soudainement, mais ils reparoissent de même à l'improviste. La mélancolie et la pusillanimité augmentent chaque jour; les malades ressentent une douleur vive et permanente au-dessus de la racine du nez, et au milieu de la partie inférieure du front; quelquefois cette douleur a son siége au sommet de la tête, ou bien les malades se plaignent d'une tension insupportable à la région du front, d'une constriction pénible dans le bas-ventre, d'un goût métallique à la bouche. A ces symptômes se joignent fréquemment des accès de spasmes suffoquans, d'angoisses extrêmes, de désespoir et de penchant involontaire ou d'impulsion secrette à s'ôter la vie.

Chaque malade, en particulier, ne présente pas l'ensemble ni le même degré d'intensité

des symptômes, dont on vient de lire la description. Quelques-uns ne sont portés à se détruire que par quelque circonstance particulière, qui vient aggraver le mal physique ou la peine morale. Ce n'est pas sans un vif serrement de cœur, qu'on voit dans ses derniers écrits l'auteur célèbre de l'Emile et de l'Héloïse, en proie à la plus triste mélancolie. Son amour-propre blessé, son imagination exhaltée multipliant et grossisant le sujet de ses peines réelles, il ne vit plus autour de lui qu'ennemis ligués, embuches et ténébreuses trames contre sa réputation ; c'est dans cet état d'angoisses continues qu'il perd la seule consolation qui lui restoit encore : sa femme, la seule personne à qui il eût conservé toute sa confiance, sa femme lui est infidelle. Ce dernier chagrin, le plus amer de tous, trouble entièrement la tête du malheureux Jean-Jaques, et le porte à terminer lui-même le cours d'une vie devenue insupportable.

Je vois actuellement un paysan français qui, dans le temps où les troupes autrichiennes occupoient son pays (en 1814), eut un violent démêlé avec un hussard, et fut ensuite forcé de se soustraire, par une fuite précipitée, à la mort qu'on lui préparoit. Dès-lors ses fonctions

digestives ont été dérangées; une douleur permanente se fit sentir à l'épigastre, l'appétit devint nul. En Mai 1815, le malade, que je vis alors pour la première fois, étoit d'une maigreur extrême; son teint de couleur de suie, les yeux jaunâtres, tristes; pouls fréquent, serré; urines le plus ordinairement limpides, sans sédiment; selles irrégulières, insomnie : il se sent la tête foible, mais sans douleur; ses idées sont saines, mais il est plongé dans la plus profonde mélancolie; il n'est occupé que de son mal, il en parle sans cesse. « Je sens bien que je ne me rétablirai jamais, dit-il; mon cerveau se dérange : tout ce qui m'est arrivé autrefois me repasse continuellement dans la tête et me tourmente; je suis toujours en crainte; je voudrois me guérir, j'ai peur de la mort et quelquefois je la désire. » L'aspect terreux de ses mains l'inquiétoit; il étoit, en effet, très-remarquable; il n'étoit point le résultat de ses travaux rustiques, car depuis plusieurs mois le malade y avoit complétement renoncé, et chaque jour il se lavoit, plusieurs fois même dans la journée. Je m'efforçai de le rassurer par des propos consolans; je lui prescrivis quelques remèdes évacuans et toniques; son esprit fut plus calme et ses forces

digestives parurent se ranimer pendant quelques jours; l'estomac étoit moins douloureux et l'appétit meilleur : mais cette amélioration ne fut pas de longue durée; les symptômes reparurent avec plus d'intensité, et je ne doute pas que le bouleversement et l'invasion dont la France est de nouveau (1) menacée et dont le malade est vivement affecté, n'aggrave promptement sa maladie et qu'il n'y succombe bientôt, s'il n'est porté, par quelque circonstance imprévue, à terminer lui-même son existence.

J'ai cru devoir montrer par des histoires particulières les variétés que présente la mélancolie qui porte au suicide; elles ne sont pas assez connues du public : on accuse trop facilement de vices de caractère et de l'ame les dérangemens purement corporels, qui influent, il est vrai, sur les idées et sur les penchans, et font le tourment du malheureux mélancolique et de ses entours.

Passons à une autre espèce de mélancolie, la

---

(1) J'écrivois ceci à Vernier, près de Genève, à la fin de Mai 1815.

NOSTALGIE.

Cette affection de l'ame doit trouver sa place ici. Les regrets et le chagrin que fait éprouver l'éloignement de son pays natal, sont quelquefois portés à l'excès; ils absorbent alors tout autre sentiment, toute autre pensée; c'est une véritable maladie, connue sous le nom vulgaire de *mal du pays.* Elle atteint ordinairement les hommes, que les mœurs et la vie simple tiennent plus rapprochés de l'état primitif, et pour qui le doux nom de patrie n'est pas un vain mot. On connoît les effets du *Ranz des Vaches*, chanson patriotique que les soldats suisses au service de l'étranger n'entendoient point sans avoir le vif désir de revoir leurs fertiles montagnes; cet air seul en fit déserter plusieurs, aussi fut-il expressément défendu. On assure qu'on n'a jamais pu faire vivre un Lapon (1) hors de son pays de glaces éternelles; tous ceux qu'on a essayé d'amener

---

(1) Les femmes sont peut-être moins exposées et moins sujettes à la nostalgie. M. le docteur Colladon a vu à Londres une Laponne qu'un de ses amis avoit amenée de Laponie. Elle vivoit avec lui depuis plusieurs années, et paroissoit fort heureuse. (Note communiquée.)

volontairement dans l'intérieur de la Suède sont morts de nostalgie.

Cette maladie a été fatale à un bien grand nombre de jeunes gens, nés sous un beau ciel et dans les plus riantes contrées ; arrachés par la force, de leurs foyers et des bras de leurs parens, et conduits à la mort dans des terres ennemies et lointaines ; victimes de la plus désastreuse ambition, ils périssoient en grande partie dans les hôpitaux, reportant leurs derniers regards, leurs dernières pensées vers les demeures chéries qu'ils avoient quittées pour toujours.

Un phénomène digne de remarque, c'est qu'à l'ouverture des cadavres de ces infortunés, on a trouvé le cœur serré par le péricarde ; cette membrane y adhéroit de toutes parts, comme dans la péricardite déterminée par l'affection rhumatismale.

Ne devons-nous pas considérer comme une variété du délire partiel ou mélancolique, l'espèce distincte qu'en ont fait les auteurs sous le nom d'*hippantropia*, *zoantropia*? mélancolie caractérisée par le penchant à imiter la voix ou le caractère de certains animaux.

ZOANTROPIE.

Sauvage en cite un cas fort curieux, s'il est bien authentique. Dans un couvent de femmes, chaque jour, à une heure fixe, les jeunes religieuses se croyoient changées en renards, et elles formoient aussitôt un concert en imitant la voix de cet animal.

On lit dans les Mémoires de Duclos, qu'un prince du sang, le fils du Grand-Condé, se croyoit changé en chien, et qu'il en imitoit fréquemment la voix. L'auteur ajoute que lorsqu'il se trouvoit en la présence du roi (Louis XIV), retenu par le respect qu'inspiroit sa majesté, le mélancolique étouffoit sa voix avec de pénibles efforts, ou bien, ne pouvant plus se contenir, il alloit se placer près de la croisée, et de temps en temps mettant la tête dehors, il aboyoit à voix basse.

On trouve quelques cas de *lycanthropie* dans les Recueils d'observations; je n'en citerai qu'un seul récemment publié par un médecin de Nancy.

« Un maçon, dans l'automne de l'an douze, tomba dans une tristesse profonde et la plus sombre mélancolie, sans aucune cause connue; il éprouvoit la nuit des visions fantastiques et

dès le matin, il s'échappoit furtivement dans les lieux écartés. Il refusa toute nourriture le dixième jour de la maladie ; mais deux jours après, il se précipita avec une extrême voracité sur les alimens qui lui étoient offerts : il poussa des hurlemens à la manière des loups, et entra plusieurs fois dans une sorte de fureur avec désir de mordre. Le quatorzième jour, à l'approche de la nuit, il s'échappa de nouveau dans les champs, où il poussa encore des hurlemens affreux, qu'on fit cesser par des affusions répétées d'eau froide. Cette maladie singulière parut se terminer le dix-huitième jour par un accès violent de fièvre qui dura près de vingt-quatre heures. Le rétablissement complet semble avoir ensuite été produit par les seules ressources de la nature. »

Lister dit avoir vu souvent les hommes mordus par des chiens attaqués de la rage, marcher à quatre, aboyer et se cacher sous les lits. Cabanis rapporte, d'après un Mémoire de M. Rebière l'aîné, que dans la Corrèze, soixante personnes avoient été mordues par un loup, ou par des chiens, des vaches, des cochons, qui l'avoient été eux-mêmes par ce loup enragé. Un grand nombre de ces personnes imitoient, dans la violence de leurs accès, les

cris et les attitudes des animaux qui les avoient mordues, et elles en manifestoient à plusieurs égards les inclinations. (*Étude de l'homme*, p. 70.)

Je ne nie point ces faits; mais je pense que dans bien des cas, on a pu se tromper ou se méprendre sur le caractère de la voix et des actions du malade. La voix des hydrophobes est, comme chacun sait, assez fréquemment altérée par l'affection spasmodique du larynx et des muscles qui servent à la respiration, et l'on a pu, l'imagination étant frappée de l'affreux spectacle que présentent les enragés, prendre aisément cette simple altération pour des voix d'animaux; mais ces ressemblances, ces rapports imaginaires, tombent ordinairement devant un examen plus calme et plus réfléchi : tout ce que nous disons ici est fondé sur les fausses ressemblances que le vulgaire trouve chaque jour entre certains nœvus ou envies, et certains fruits ou certains animaux.

DÆMONOMANIA. *Démonomanie.*

Nous ne parlons de cette variété de mélancolie, que parce qu'elle se trouve liée à des époques de crédulité et à des traits de barbarie féroce, qui font aujourd'hui frémir d'horreur.

On ne peut s'empêcher de reconnoître ainsi les avantages attachés à la propagation des lumières, et de se féliciter de n'avoir pas vécu dans un temps où presque toutes les nations de l'Europe étoient infectés des erreurs funestes touchant les sorciers, les sortiléges, les démons, les démoniaques. Quelle ame assez apathique ne frissonne pas en voyant dans l'histoire d'un petit État, le narré et le compte des horribles auto-da-fé, qui s'y sont faits de prétendus sorciers ou sorcières, dans l'espace de 50 ans? Cet horrible préjugé de la superstition subsistoit encore en Irlande en 1711; huit femmes de Carrikfergus et des environs furent jugées comme sorcières, pour avoir tourmenté une femme qui se nommoit Dunbar. (Voyez Bibliothèque Britannique. Juillet 1814. Coup-d'œil sur le nord de l'Irlande, etc.) L'histoire suivante fera voir que dans les pays où la civilisation paroît le plus avancée, il existe encore des gens pleinement convaincus de la puissance démoniaque, même parmi les ministres de Christ, qui se plaisent à rester plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et qui y entraînent ou maintiennent les esprits foibles. « Une femme d'environ 50 ans, d'une forte constitution et unie par le mariage à un

homme foible et délicat, tomba dans des affections hystériques très-violentes, et fut sujette à des visions nocturnes les plus propres à l'alarmer. Elle étoit pleinement convaincue qu'un mendiant qu'elle avoit un jour rebuté, et qui l'avoit menacée d'un sortilége, avoit exécuté ce dessein funeste. Elle s'imaginoit être possédée du Démon, qui, suivant elle, prenoit des formes variées et faisoit entendre tantôt des chants d'oiseau, d'autres fois des cris perçans, qui la pénétroient de la plus vive frayeur. Elle resta plusieurs mois dans son lit, inaccessible à tous les avis qu'on pouvoit lui donner et à toutes les consolations de l'amitié. Le curé du lieu, homme éclairé et d'un caractère doux et persuasif, prit de l'ascendant sur son esprit, et parvint à la faire sortir de son lit, à l'engager à reprendre ses travaux domestiques, même à lui faire bêcher son jardin et à se livrer au dehors à d'autres exercices du corps très-salutaires ; ce qui fut suivi des effets les plus heureux et d'une guérison qui s'étoit soutenue pendant trois années. Mais à cette époque, le bon curé est venu à mourir, et il a été remplacé par un ex-moine très-superstitieux et d'un esprit très-borné. Ce dernier ajoute une entière croyance aux visions de la malade, ne met

nullement en doute qu'elle soit possédée du Démon, continue de multiplier les exorcismes et de la tenir étroitement enfermée. On prévoit sans peine les suites de ces préventions absurdes. » (Pinel.)

Le même auteur rapporte qu'un missionnaire, par ses fougueuses déclamations et l'image effrayante des tourmens de l'autre vie, ébranla si fortement l'imagination d'un vigneron crédule, que ce dernier croit être condamné aux brasiers éternels, et qu'il ne peut empêcher sa famille de subir le même sort que par ce qu'on appelle le *baptême de sang* ou le martyre. Il essaie d'abord de commettre un meurtre sur sa femme, qui ne parvient qu'avec la plus grande peine à échapper de ses mains; bientôt après, son bras forcené se porte sur deux enfans en bas âge, et il les immole de sang-froid pour leur procurer la vie éternelle. Il est cité devant les tribunaux, et durant l'instruction du procès, il égorge encore un criminel qui étoit avec lui dans le cachot, toujours dans la vue de faire une œuvre expiatoire. Son aliénation étant constatée, on le condamne à être enfermé pour le reste de ses jours, dans les loges de Bicêtre.

Nous donnerons dans la troisième partie

quelques autres cas de mélancolie et de manie, produites par la superstition religieuse.

On donne communément le nom de mélancolie au délire partiel, qui roule sur une idée triste ou qui est accompagné de penchant destructeur. Nous venons d'en présenter quelques exemples. Cependant il existe une forme opposée de délire exclusif, à laquelle les médecins étendent la dénomination de mélancolie. Ici l'idée fausse qui domine l'esprit de l'aliéné tend à le rendre heureux et content de lui-même : il se croit, comme aux temps de Cœlius Aurelianus, roi, dieu, prophète, ou tel que le fou du Pyrée, si souvent cité, possesseur de richesses immenses, maître de la terre. J'ai eu sous ma direction à la maison des aliénés de Genève, un pauvre homme de 57 ans environ, qui s'imaginoit être millionnaire; il ne parloit que de ses équipages, de ses vastes campagnes, de ses millions : Que je suis heureux, s'écrioit-il, tout est à moi. Il mourut d'apoplexie peu de jours après son entrée à l'hospice. Si je fusse parvenu à le guérir de son heureuse illusion, il eût été fort misérable, il auroit pu, avec raison, m'adresser le reproche que faisoit à ses amis le mélancolique dont parle Horace,

—— Pol me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demtus per vim mentis gratissimus error.
Epist. Lib. II. Ep. II.

Sauvage a donné à cette variété le nom de *melancolia moria*. L'histoire admirable de Don Quichotte nous offre un portrait parfaitement bien dessiné de cette sorte de mélancolie. Nous pouvons y rapporter tous les visionnaires dont les visions sont agréables.

Gall dit avoir vu dans les prisons de Berne, Kœrper, chef des fanatiques, qui avoient voulu établir une nouvelle secte religieuse. Ce détenu lui confia que dès son enfance, la religion avoit occupé toutes ses pensées, et qu'après avoir lu avec la plus grande attention l'Écriture-Sainte et ses commentateurs, voyant l'extrême diversité d'opinions qui régnoit parmi eux, il avoit renoncé à la lecture et s'étoit adressé à Dieu même, et l'avoit prié avec ferveur de lui révéler immédiatement la vérité. Une nuit, après avoir fait ses instantes prières, il vit sa chambre remplie d'une lumière éclatante, telle que si elle eût été produite par plusieurs soleils. Au milieu de cet éclat, Jésus-Christ lui apparut et lui révéla la véritable religion. Dès-lors Kœrper avoit

cherché à la répandre avec un zèle infatigable, étant obligé d'obéir aux ordres célestes. Il fut impossible de lui faire sentir que son esprit était égaré par des visions.

Les savans et les hommes de lettres, présentent à l'observateur impartial plus d'un exemple de visions et d'égaremens, qui font toute leur joie et leur félicité.

> Souvent de tous nos maux, la raison est le pire,
> ———————————— et je trouve en effet,
> Que le plus fou souvent est le plus satisfait.
>
> Boileau. Sat. IV.

MANIE.

Ce genre d'aliénation d'esprit étoit bien connu, et a été parfaitement décrit par Aretée, Cœlius Aurelianus et Alexandre de Tralles. On sait que le trouble général de toutes les fonctions intellectuelles, et particulièrement les accès d'emportement et de colère, caractérisent la manie, en général, et la font distinguer de la mélancolie, avec laquelle elle se complique ou se confond néanmoins, très-souvent.

La cause excitante, la nature du délire et le tempérament du malade donnent lieu à plus ou moins d'agitation, d'irascibilité ou de penchant à la fureur, à plus ou moins de

désordre dans les idées et dans les dispositions morales.

Elle a été depuis long-temps distinguée en manie périodique et en continue ; celle-ci est permanente, pendant un espace de temps plus ou moins long ; quelquefois elle dure seulement quelques semaines, quelques jours ; d'autres fois plusieurs années, sans intervalle lucide bien prononcé ; elle est susceptible de guérison, sans retour. La manie périodique disparoît au bout d'un certain laps de temps pour reparoître à des époques plus ou moins éloignées, plus ou moins régulières.

Sauvage établit différentes espèces de manie dont le caractère spécifique est tiré de la cause qui l'a produite ; sans doute, il importe de connoître dans tous les cas les causes qui ont pu déterminer l'aliénation ; malheureusement cela n'est pas toujours en notre pouvoir, même lorsqu'il ne s'agit que de causes sensibles ; il faut alors chercher en quelque sorte à les deviner par l'examen attentif des symptômes et des signes actuels. Convient-il, au surplus, de prendre pour types caractéristiques d'une maladie, les causes présumées dépendantes de vices intérieurs des liquides ou des solides, c'est-à-dire, de vices inaccessibles à nos sens,

purement hypothétiques, par conséquent aussi variables et aussi mobiles que l'imagination des nosologistes ? Je ne crois pas que cette méthode soit celle qu'on doive choisir lorsqu'on veut former une classification utile et de longue durée.

Cette réfléxion ne nous empêche pas de reconnoître le mérite de la nosologie de Sauvage; elle est du petit nombre des ouvrages de médecine, que le praticien éclairé peut toujours consulter avec fruit.

Peut-on en dire autant des nosologies de Linné, de Vogel, Sagar et Macbride? Ces auteurs me semblent n'avoir fait aucun changement, ni aucune addition utile, remarquable, au moins dans la classification des diverses espèces d'aliénation mentale.

Cullen donne pour caractères spécifiques de la mélancolie et de la manie, l'objet particulier sur lequel roule le délire et les causes diverses qui ont pu l'exciter. Ainsi il admet trois espèces de manie : la première, *mentale*, *mania mentalis ;* entièrement produite par une affection vive de l'ame. La seconde, *corporelle*, *mania corporea ,* produite par un vice du corps évident. La troisième, obscure, *mania obscura ;* n'étant précédée d'aucune

affection de l'ame, ni d'aucun vice du corps apparent. Ces distinctions générales ne sont point à rejeter; elles peuvent être utiles sous certains rapports.

Je ne pense pas de même des divisions nouvellement établies par le docteur Arnold, fondées sur la nature même du désordre intellectuel. Ainsi, il comprend dans la première la manie par erreur dans les idées, *idéal insanity*; dans la seconde, le *notional insanity*, désordre dans les notions. Il forme quatre espèces de vesanie d'idées, savoir la phrénétique, l'incohérente, la maniaque, la sensitive; et neuf espèces de vésanie de notions (1). Ces distinctions me paroissent peu claires et mal fondées; en effet, tout aliéné maniaque ne présente-t-il pas simultanément, ou tour-à-tour, le trouble des idées et le désordre des notions, dont Arnold fait autant d'espèces distinctes?

Darwin, dans sa *Zoonomie* (or the law of organic life) n'envisage la manie que sous

---

(1) Comprises sous les dénominations suivantes : 1.° *Delusive*, 2.° *Fanciful*, 3.° *Whimthical*, 4.° *Impulsive*, 5.° *Scheming*, 6.° *Vain or self important*, 7.° *Hypocondriacal*, 8.° *Pathetic*, 9.° *Appetitive*.

le rapport des affections morales qu'elle peut provoquer.

Les recherches de *Crichton* sur la nature et l'origine des désordres de l'esprit (1), sont fort intéressantes et très-bien faites. La table nosologique de ces maladies, placée à la fin de son ouvrage, diffère de celle de Pinel, et mérite pourtant d'être connue; elle servira de moyens de comparaison entre les classifications antérieures, et celle du nosographe français: c'est ce qui m'a déterminé à en donner la traduction à la fin de cette première partie de mon mémoire.

M. *Pinel* est assurément, de tous les médecins modernes, celui qui s'est occupé de la nosographie avec le plus de succès; la méthode analytique est celle qu'il a constamment suivie; c'est la méthode qu'ont employée, souvent à leur insçu, les meilleurs et les plus profonds observateurs, dans tous les temps. Son traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, laisse peu de chose à désirer sur ce sujet. Au reste, cet ouvrage est entre les mains de tous les praticiens; et il est jugé depuis

(1) An inquiry into the nature and origine of mental derangement, etc.; by Alex. Crichton. V. 2. 1798.

long-temps comme il le mérite. Qu'il me soit permis néanmoins de faire connoître les caractères de la manie, d'après la description qu'en fait cet écrivain célèbre ; j'oserai, de plus, relever une légère inexactitude dans une dénomination nouvelle, employée pour désigner une espèce de manie, heureusement très-rare.

« La première période de la manie, est facilement distinguée de toute autre espèce d'aliénation, et de tout autre genre de maladie, par diverses lésions de la sensibilité, portée à un degré plus ou moins marqué ; un développement quelquefois excessif de chaleur interne, et une extrême facilité de supporter un froid rigoureux, le défaut de sommeil, des alternatives d'une voracité extrême et de dégoût pour les alimens ; quelquefois un projet inébranlable de s'imposer une abstinence absolue et de se laisser mourir de faim (ce dernier caractère appartient spécialement à la mélancolie), une indifférence ou des désirs très-violens de l'union des sexes. La manie, lors de son invasion ou au retour de ses accès, est marquée par des changemens singuliers dans la couleur ou les traits de la face ; quelquefois par une extrême sensibilité dans les

organes des sens, surtout de la vue ou de l'ouie, par une succession rapide et une grande instabilité d'affection morale et d'idées. D'autres variétés se prennent de la facilité, ou de l'impossibilité de fixer son attention sur un objet déterminé. Une variété très-remarquable de l'état des maniaques consiste dans la continuation de la cohérence des idées, combinée avec des écarts manifestes de la raison. La mémoire peut être simplement suspendue durant les accès de manie ou se conserver dans toute son intégrité. Il en est de même du jugement : mais alors des passions fougueuses et emportées, ainsi que d'autres dérangemens physiques ou moraux, ne laissent aucune incertitude sur l'égarement. Enfin, le plus grand trouble dans les idées, l'oblitération entière du jugement et des émotions bizarres et disparates, sans motif et sans ordre, trahissent le bouleversement le plus complet des facultés morales.

» La manie, à son déclin, et lorsque les syptômes diminuent par degrés d'intensité et commencent à se dissiper, a aussi ses caractères distinctifs, et les signes avant-coureurs d'un développement gradué de la raison continuent à se manifester jusqu'à entière conva-

lescence. » Comme ce passage délicat demande toute l'attention du médecin et du surveillant, afin de prévenir les sorties prématurées et le retour de la manie, c'est dans l'ouvrage même de Pinel qu'il faut en étudier les divers caractères et puiser les préceptes et les règles de surveillance les plus sages et les plus sûrs que le médecin et le directeur des aliénés puissent suivre à cet égard. (Voyez la quatrième section.)

La seconde espèce de manie, désignée par le nom de *manie sans délire*, et que Pinel a fait connoître le premier, est caractérisée par l'absence complète de délire. Aucun trouble, aucun désordre dans les idées, aucun écart extravagant de l'imagination ne se manifeste; les facultés affectives, les penchans et la volonté, seuls, sont altérés. La fureur la plus fougueuse domine les maniaques, un instinct sanguinaire les agite, et sans les obstacles d'une réclusion sévère, ils ne seroient point maîtres de réprimer cette impulsion atroce; mais eux-mêmes en sentent toute l'horreur et ils répondent de la manière la plus juste et la plus précise aux questions qu'on leur propose. Quelle raison aurois-je d'égorger le surveillant de l'hospice qui nous traite avec tant de douceur? disoit l'un des aliénés, dont Pinel

nous a transmis l'histoire ; cependant, dans mes momens de fureur, je n'aspire qu'à me jeter sur lui comme sur les autres et à lui plonger un stilet dans le sein. C'est ce malheureux et irrésistible penchant, ajoutoit-il, qui me réduit au désespoir et qui m'a fait chercher à attenter à ma propre vie. Un jour, en effet, il parvint à saisir le tranchet du cordonnier de l'hospice, et il se fit une profonde blessure au côté droit de la poitrine et au bras. Ses accès de fureur reviennent par intervalles irréguliers ; ils sont marqués par les symptômes suivans ; d'abord, sentiment d'une ardeur brûlante dans les intestins, avec une soif intense, et une forte constipation ; cette chaleur se propage par degrés à la poitrine, au cou, à la face, avec un coloris plus animé ; parvenue aux tempes, elle devient encore plus vive, et produit des battemens très-forts et très-fréquens dans les artères de ces parties, comme si elles alloient se rompre ; enfin, l'affection nerveuse gagne le cerveau et alors l'aliéné est dominé par un penchant sanguinaire, irrésistible, et s'il peut saisir un instrument tranchant, il est porté à sacrifier avec une sorte de rage la première personne qui s'offre à sa vue ; mais il jouit à d'autres égards

du libre exercice de sa raison, même durant ses accès ; il est pénétré de remords comme s'il avoit à se reprocher ce penchant forcené.

Cette horrible disposition au meurtre, n'est pas toujours manifestée par les symptômes précurseurs que nous venons de décrire ; elle est quelquefois innée, et suivant Gall, elle se marque à l'intérieur du crâne par une protubérance située sur les parties latérales et postérieures de la tête ; dans quelques cas, elle se développe inopinément par l'effet de quelque circonstance particulière. On en voit des exemples effrayans dans l'auteur que nous venons de citer. (*Des dispositions innées de l'esprit et de l'ame.*) Un homme d'un tempérament mélancolique assiste au supplice d'un criminel. Ce spectacle lui cause une émotion si violente, qu'il fut saisi tout-à-coup du désir le plus véhément de tuer ; et en même temps il conservoit l'appréhension la plus vive de commettre un tel crime. Il dépeignoit son déplorable état en pleurant amèrement et avec une confusion extrême. Il se frappoit la tête, se tordoit les mains, se faisoit à lui-même des remontrances et crioit à ses amis de se sauver, il les remercioit de la résistance qu'ils lui opposoient.

Au commencement du siècle dernier, plusieurs meurtres furent commis en Hollande, sur la frontière du pays de Clèves. L'auteur de ces crimes fut long-temps inconnu. Enfin, un vieux ménétrier qui avoit coutume d'aller jouer à toutes les noces des environs, fut soupçonné d'après quelques propos que tinrent ses enfans. Traduit devant les tribunaux, il avoua trente-quatre meurtres, et il ajouta qu'il les avoit commis sans aucune cause d'inimitié, sans intention de voler, mais seulement parce qu'il y trouvoit un plaisir extraordinaire.

A Strasbourg, deux concierges de la cathédrale ayant été assassinés, il se passa long-temps sans qu'on eût le moindre indice sur l'auteur de ce crime; mais un postillon ayant été tué d'un coup de pistolet, par un abbé Frick, ce dernier fut arrêté; il avoua qu'il avoit pris la poste exprès pour satisfaire son épouvantable penchant au meurtre, et que c'étoit lui qui étoit l'assassin des deux concierges. Il raconta, sans changer de contenance, qu'étant étudiant, il avoit plusieurs fois engagé des enfans à le suivre dans la forêt, et que là, il les avoit pendus à des arbres, avoit allumé du feu sous eux et enfin les avoit tués. Il fut brûlé vif. Il jouissoit d'une grande aisance et n'avoit jamais volé.

Le comte de Charolois, frère de M. le duc de Bourbon Condé, dans les jeux mêmes de son enfance, trahissoit un instinct de cruauté qui faisoit frémir. Il se plaisoit à torturer les animaux ; ses violences envers ses domestiques étoient féroces.... Il commettoit des meurtres sans intérêt, sans vengeance, sans colère. Il tiroit sur des couvreurs, afin d'avoir le barbare plaisir de les voir précipiter du haut des toits. (Hist. de France, par Lacretelle. T. 2, p. 59.)

Prochaska (opera minora, Tom. 2), rapporte qu'une femme de Milan amenoit chez elle de petits enfans, en les flattant, puis les tuoit, saloit leur chair et en mangeoit tous les jours.

Un soldat éprouva un tel chagrin de la perte de sa femme et une telle irritabilité qu'il finit par avoir tous les mois un accès de convulsions violentes. Il s'apercevoit de leur approche, et comme il ressentoit par degrés un penchant immodéré à tuer, à mesure que l'accès étoit près d'éclater, il supplioit avec instance qu'on le chargeât de chaînes. Au bout de quelques jours, l'accès et le penchant fatal diminuoient et lui-même fixoit l'époque à laquelle on pourroit sans danger le remettre en liberté.

Le maniaque furieux et le mélancolique en

délire, maltraitent et mettent à mort quelquefois les personnes qui leur sont le plus dévouées ou qui leur furent le plus chères : ils sont portés à ces actes de fureur par la nature même de leur délire ; ils n'en ressentent aucun remords, ils n'ont pas la conscience de leur crime. C'est dans l'intention de faire un œuvre agréable à Dieu ou de sauver les ames de la damnation éternelle, que le mélancolique égaré par de fausses idées religieuses se porte à commettre un meurtre. C'est la ferme croyance à une conspiration dirigée contre lui, qui détermine un autre mélancolique à traiter comme ennemis, tous ceux qui l'assistent et qui l'entourent. C'est également le désordre extrême des idées et du jugement, qui porte le maniaque à exercer sa fureur sur tous les êtres qui l'approchent.

Mais dans la manie sans délire, les idées sont saines, et le jugement n'est nullement altéré. Un penchant furieux, plus fort que la raison même domine seul la volonté et entraîne malgré soi à des actions qui font horreur à celui-là même qui vient de les commettre ; c'est là ce qui la distingue particulièrement de la manie furieuse.

J'insiste sur cette dissemblance et sur ce

trait caractéristique de la manie sans délire, parce que cette dernière dénomination adoptée par Pinel, ne me paroît pas tout-à-fait exacte, elle ne donne pas une idée précise de cette horrible affection. En effet, le sens qu'on attache communément au mot *manie* seul, emporte avec lui l'idée de délire et dire *manie sans délire*, c'est presque dire *délire sans délire* et rien de plus.

En disant fureur sans délire, *furor non delirans*, ou tigridomanie, si l'on veut me passer ce mot, n'exprimerons-nous pas mieux cette espèce de désordre, ou plutôt ce renversement de la disposition naturelle, qui porte l'homme à aimer ses semblables et à leur faire du bien? lésion qui détruit ce précieux caractère de l'humanité et lui substitue l'horrible instinct des bêtes féroces.

Il me semble que la dénomination que je propose est plus propre à rendre l'idée que nous nous faisons du caractère essentiel et distinctif de cette triste maladie.

On peut envisager comme une variété ou comme le premier degré de la fureur sans délire, l'emportement et le penchant habituel à la colère, à la pugnacité. La manie furieuse est le plus ordinairement caractérisée par cet

emportement et par le désordre des fonctions intellectuelles; tantôt c'est le délire qui domine, tantôt c'est l'emportement maniaque. J'ai maintenant (1) sous les yeux un malade de cette espèce, enfermé depuis cinq ans dans l'Hospice; il se promène constamment dans sa loge, sans proférer un mot, mais en faisant des exclamations et des gestes qui expriment le sentiment pénible de la contrainte où il se trouve, et le besoin de répandre sur quelqu'un la colère qui l'agite intérieurement : s'approche-t-on de sa porte ou de sa croisée? il s'y élance à l'instant comme un tigre irrité; il éclate en menaces, en imprécations les plus outrageantes. Quelquefois il paroît plus calme, alors ses idées sont plus incohérentes. Dans un de ces momens de tranquillité, le gouverneur entra dans sa loge, et l'engageoit amicalement à sortir pour se promener : mais à son aspect la fureur de l'aliéné fut tellement excitée, que sans le prompt secours des gens de service, il eût étouffé le gouverneur.

Je connois deux jeunes Demoiselles qui se font remarquer par ce caractère emporté, toujours voisin de la manie; elles se livrent à des

---

(1) En Avril 1814.

accès de la plus violente colère pour les sujets les plus légers, et quelquefois sans motif; elles ne supportent jamais sans courroux la moindre contrariété; elles insultent, elles frappent de coups quiconque s'avise de résister à leur volonté ou de faire quelque objection raisonnable à leurs discours. L'une d'elles, âgée de 20 ans environ, a très-souvent maltraité sa mère, infirme et pleine de tendresse pour cette fille dénaturée. Pinel rapporte qu'un fils unique élevé sous les yeux d'une mère foible et indulgente, prit l'habitude de se livrer à tous ses caprices, à tous les mouvemens d'un cœur fougueux et désordonné; l'âge ne fait qu'augmenter l'impétuosité de ses penchans; il vit continuellement dans les querelles et les rixes : un animal quelconque lui donne-t-il du dépit, il le met soudain à mort. Il s'emporte un jour contre une femme qui lui dit des invectives, et il la précipite dans un puits. Ce fait notoire mit un terme à ses actes de violence; il fut condamné à la réclusion dans l'hospice des aliénés de Bicètre.

Chez quelques individus, cet emportement ne s'exerce que sur des choses inanimées; ils mettent en pièces leurs vêtemens, ils déchirent leurs couvertures ou la paille de leur couche,

et cependant ils conservent leur jugement parfaitement sain; ils répondent avec justesse aux questions et aux reproches qu'on leur adresse, ils trouvent toujours quelque raison plausible pour justifier leurs écarts et leur emportement; quelques-uns écrivent, dans le temps même de leur fougue insensée, des lettres pleines de sens. Cette variété de manie est si peu rare dans les hospices, dit Pinel, qu'on lui donne vulgairement le nom de *folie raisonnante*.

Chez les femmes, l'emportement maniaque s'exhale plus ordinairement en propos insultans, indécens, en babil furieux, intarissable; elles écument de rage.

Dans un grand nombre de cas, les aliénés ne manifestent qu'une sorte d'agitation ou d'excitation joyeuse, semblable à celle que produit chez quelques individus un certain degré d'ivresse. Vient-on à les enfermer, ils ne tardent pas à devenir plus calmes; leur effervescence dissipée, ils semblent raisonnables à tous égards; ils se plaignent avec beaucoup de sens de l'injustice de leur réclusion; ils ne font aucun mal, aucun acte de folie, disent-ils. Mais leur accorde-t-on trop tôt la liberté qu'ils sollicitent avec instance, la vue de leurs amis ou de la multitude ranime leur agitation

première et l'exaspèrent ; ils déclament, ils chantent, ils dansent, ils expriment de mille manières leur folle joie : quelques-uns ont des réparties pleines d'esprit ; ils portent des jugemens satyriques très-justes, mais déplacés. C'est l'espèce de manie désignée par le nom de *mitis*, douce, bénigne ; c'est la même dont parle *Celse* et qu'il appelle *mania cum risû*. Le nom d'*extravagance* peut également lui être appliqué, il caractérise très-bien cette sorte d'exaltation mentale et d'actions insolites. *Aretée* parle d'un charpentier qui extravaguoit aussitôt qu'il quittoit ses outils et son atelier, et qui reprenoit son bon sens en rentrant chez lui et en se mettant au travail.

En général, la manie se distingue très-facilement du délire des fièvres malignes ; dans certains cas cependant, on peut s'y tromper : ainsi, la manie qui prélude par un délire sourd ou tranquille et par quelque affection nerveuse, peut être prise d'abord pour une fièvre ataxique ; d'un autre côté, l'invasion subite du typhus contagieux, marquée par un délire violent et continu, peut faire croire d'entrée à une affection maniaque : mais dans l'un et l'autre cas, la marche même de la maladie ou l'apparition des symptômes distinctifs

fait bientôt reconnoître l'erreur qu'on a pu commettre au premier examen. Je vais rapporter deux exemples de la dernière affection, simulant à son début la manie. Durant l'épidémie de 1814, une lingère avoit travaillé sans interruption pendant quelques semaines, à coudre les chemises et les draps requis pour les hôpitaux et les soldats autrichiens. Deux jours après avoir achevé et remis son travail, elle fut prise dans le milieu de la nuit de délire furieux; elle se croyoit attaquée par des voleurs, et par ses cris, elle réveilla tout le voisinage. Le jour suivant, elle fut transférée à l'hôpital dans la maison des aliénés; je la vis à cette époque : elle se tenoit constamment hors de son lit, courant çà et là dans sa chambre, en vociférant sans relâche; les yeux étoient saillans, injectés; elle répandoit une grande quantité de salive écumeuse. Le lendemain, même agitation, même délire; mais la voix étoit affoiblie, la face pâle, les extrémités froides, livides, le pouls petit, fréquent, les yeux plus rouges, ternes, larmoyans. A ces signes, je jugeai la malade atteinte de typhus; elle fut portée à l'infirmerie; on lui administra les remèdes convenables: mais elle succomba le second jour, n'ayant cessé de délirer ou

de marmoter jusqu'au moment même de sa mort.

Dans le même temps un soldat autrichien fut amené à la maison des aliénés, désigné et garotté comme un furieux ; je le vis trois heures après son admission ; alors la prostration des forces étoit extrême, les traits de la face décomposés, et il étoit aisé de voir que le prétendu maniaque étoit atteint d'un typhus des plus graves.

DÉMENCE. *Amentia* (*Morosis Linn.*).

Ce genre d'aliénation mentale est bien distinct de la mélancolie et de la manie. Sauvage, Cullen et Pinel l'ont également fait connoître par les traits caractéristiques suivans. Distraction, succession plus ou moins rapide d'idées ou d'émotions légères qui s'effacent mutuellement, activité continuelle sans but et sans dessein. Affoiblissement des fonctions intellectuelles, perte de mémoire, abolition de la pensée, du jugement et nul sentiment intérieur de son existence.

Le Ménalque de la Bruyère n'est point un être imaginaire : l'auteur célèbre des caractères et des mœurs de son siècle, l'a peint d'après un original, bien connu dans le temps où il

fit son portrait. C'est le même qui a fourni le sujet et le personnage du Distrait de Regnard.

Je connois un sexagénaire qui offre plusieurs traits de ressemblance avec ce personnage. Il a perdu peu-à-peu la mémoire, ce qui donne lieu à des distractions singulières. A table, il oublie qu'il est là pour manger, il s'occupe à toute autre chose, ou bien il quitte brusquement les convives que lui-même a fait inviter. Il doit passer la soirée en ville, il s'y achemine seul; et au milieu de sa route, il oublie le motif qui l'a fait sortir, il ne sait plus où il vouloit aller; il entre au hasard dans une maison qui lui est inconnue, et il se trouve très-étonné de ne pas reconnoître les gens qui lui demandent ce qu'il veut. Les personnes envoyées à sa recherche le trouvent à la fin, il est très-en colère de ce qu'on l'a fait attendre si long-temps, et un instant après, il ne conçoit pas d'où vient qu'on persiste à le faire sortir. Depuis quelques jours il est pris d'une agitation maniaque; il va, vient sans cesse dans son appartement, s'emporte sans motif contre sa femme, ses enfans qu'il méconnoît; les objets qui semblent devoir frapper ses regards ne font aucune impression sur le cerveau; il ne sait point écarter la chaise qui se trouve sur

son passage, quoiqu'il ait l'air de la fixer en se promenant; il la renverse et tombe avec elle. Quelquefois il parle avec chaleur des tribulations continues que lui donne son commerce, quoiqu'il l'ait quitté depuis plusieurs années afin de vivre tranquillement du fruit de ses travaux.

La perte de la mémoire est assez fréquemment la conséquence d'une attaque d'apoplexie légère; elle est presque toujours le prélude de la démence chez les vieillards. On a vu des paralytiques oublier jusqu'à leur nom propre, et forcés d'apprendre de nouveau à parler et à lire: d'autres ont perdu la mémoire des signes ou des mots propres à exprimer leurs idées, les uns, pour demander à boire, disoient *ôtez mon verre*, d'autres répètent sans fin le même mot. Une dame paralytique depuis quelques années, et qui a conservé le sentiment et la connoissance de ses besoins, de ses devoirs, n'a que le terme insignifiant, *tanté, tanté*, pour faire connoître ses pensées; et comme il est fréquemment impossible de la comprendre, elle éprouve alors une impatience et une anxiété extrêmes. Un horloger sujet à la goutte irrégulière, eut une attaque d'apoplexie, suivie de la paralysie du côté droit; il entendoit et

comprenoit parfaitement ce qu'on lui demandoit; mais il répondoit à toutes les questions, et répétoit avec de grands mouvemens d'impatience, *guérum*, *guérum*. Au bout de vingt-quatre heures, il reprit l'usage de la parole; mais alors il avoit la prononciation lente et parloit à la manière d'un anglais qui commence à épeler la langue française.

Le dernier terme de la démence est l'imbécilité ou l'idiotisme; aussi quelques nosologistes ont-ils compris ce dernier genre d'aliénation sous le nom commun d'amentia (Sauvage, Cullen, Crichton). Pinel en fait un genre distinct. Nous allons le faire connoître.

IDIOTISME (*Fatuitas*).

L'oblitération plus ou moins complète des facultés intellectuelles et des affections, forment le caractère distinctif de cette maladie. Le mot *imbécillité* pourroit être employé à désigner spécialement le premier degré de l'idiotisme, et le dernier de la démence.

L'idiotisme est de naissance ou accidentel; ce dernier seul est susceptible de guérison. J'ai vu deux conscrits italiens, imbécilles, à la suite de nostalgie, se rétablir entièrement, l'un au bout de seize mois de réclusion, l'autre au bout de deux ans.

Quelques idiots prononcent certains mots et jouissent de la faculté de mouvoir leurs membres, de marcher et d'exécuter avec leurs mains certains ouvrages faciles. On en voit quelques-uns imiter automatiquement ce qui se fait sous leurs yeux ; ils ont, suivant les observations du D.r Gall, la protubérance cérébrale qui dispose à l'imitation ; les autres organes intellectuels n'existent pas. Le même auteur dit avoir vu quelques idiots chez lesquels l'organe du vol était très-développé ; il parle entr'autres d'un jeune idiot détenu dans les prisons comme voleur.

En général, les idiots sont sujets à des attaques de rire stupide ou de pleurs immodérés, et à des accès d'agitation, de colère. Un assez grand nombre sont atteints d'épilepsie.

Ceux qui sont complétement idiots, mènent une vie purement végétative ; ils ne parlent point, ou marmottent seulement quelques sons inarticulés, restent immobiles, ou n'ont que des mouvements automatiques. M. Pinel a vu une idiote de onze ans, qui par la forme de sa tête, mais surtout par ses goûts, sa manière de vivre, sembloit se rapprocher de l'instinct d'une brebis. Elle avoit coutume d'exercer des mouvements alternatifs d'extension et de flexion de la tête,

en l'appuyant contre le ventre de la fille de service, en témoignage de sa gratitude. Dans ses petites querelles avec d'autres enfants de son âge, elle cherchoit à les frapper avec le sommet de la tête inclinée. Elle ne pouvoit mettre un frein à ses mouvemens de colère, et ses emportemens alloient jusqu'aux convulsions. On n'a jamais pu la faire asseoir sur une chaise pour prendre ses repas, et elle dormoit le corps roulé et étendu sur la terre, à la manière des brebis. Tout son dos, les lombes et les épaules étoient couverts d'une sorte de poil flexible et noirâtre, long de deux pouces environ, et qui se rapprochoit de la laine par sa finesse. Elle ne prononçoit que les mots *bé, ma tante*. Elle est morte de langueur à la Salpêtrière, deux mois après avoir quitté ses parens. M. Pinel a conservé soigneusement sa tête, qui est très-remarquable par ses dimensions et sa forme.

On ne peut rien ajouter à la description que M. *Fodéré* a faite des idiots de naissance (1), communs dans certaines vallées et connus sous le nom de Cretins. On assure que dans le Vallais, les pères de famille regardent comme

---

(1) Traité du goître et du crétinisme.

une faveur du ciel, de pouvoir compter un de ces êtres dégradés, au nombre de leurs enfans.

Tous les idiots ne portent pas sur leur figure l'empreinte de la stupidité. J'ai connu une idiote de naissance, morte à l'âge de 13 ou 14 ans, qui, durant sa vie, se faisoit remarquer par la régularité, la beauté des traits du visage, et par sa physionomie expressive, ses yeux intelligens et vifs. Cependant elle étoit complétement sourde et muette, ne faisoit pas le moindre mouvement, le moindre geste de ses mains, ne pouvoit pas même se soutenir sur ses pieds; on étoit obligé de la porter à la promenade, et on lui mettoit ses alimens dans la bouche.

L'idiotisme accidentel se fait aisément distinguer de l'idiotisme de naissance, par les causes physiques ou morales qui l'ont occasionné. Nous en offrirons quelques exemples dans la troisième partie.

Le vertige a été placé par Cricthon, dans la classe des vésanies; Pinel l'en exclut avec raison. Le vertige est, en effet, un signe de quelque affection de la tête ou du bas-ventre, plutôt qu'une maladie idiopathique; il faut, par conséquent, le considérer comme symp-

tôme, et non comme une espèce distincte.

D'un autre côté, Pinel fait un genre particulier du somnambulisme, qu'il place dans l'ordre des Véranies. Crichton, semble avoir été indécis sur le lieu nosologique à assigner à cette affection. Je partage son indécision; le somnambulisme ne me paroît pas devoir être envisagé comme une maladie proprement dite, au moins dans le plus grand nombre des cas; il n'est que le résultat d'une excitation naturelle du cerveau, pendant le sommeil des sens; excitation plus prononcée, il est vrai, que dans l'état de songes ordinaires, puisque le somnambule conserve la faculté de marcher, d'exécuter divers mouvemens, de parler, etc. Mais comme cette excitation peut devenir fatale dans quelques circonstances, ou suivant les causes qui la déterminent, il convient de la connoître; et comme affection nerveuse elle mérite d'être comprise dans les névroses. Au surplus, les contestations qui peuvent s'élever à cet égard importent fort peu au praticien. Il lui suffit, en effet, de savoir bien distinguer chaque maladie en particulier, chaque cas individuel, de bien connoître sa marche, ses terminaisons et les remèdes convenables. C'est là, sans doute, l'essentiel pour les malades.

Néanmoins, on ne peut se dissimuler qu'une nosologie méthodique est indispensable, si l'on veut mettre de l'ordre dans ses idées et les communiquer facilement aux autres. L'esprit ne se perdroit-il pas dans l'immensité des faits, s'il ne parvenoit à les coordonner, à les réunir ou à les séparer suivant leurs traits communs de ressemblance, de rapports ou de dissemblance; s'il ne parvenoit à les classer, en un mot, et à se faire ainsi des idées générales ou abstraites, nécessaires au développement, au perfectionnement de la pensée, et au soulagement de la mémoire.

M. Pinel croit apercevoir quelques rapports entre le somnambulisme et la manie sans délire; je présume de plus, qu'on peut étendre ces rapports à la manie délirante, et qu'on peut ainsi parvenir à se faire une idée nette de la formation ou de la nature du délire; c'est ce que nous tâcherons de développer dans la seconde partie. Qu'il me soit permis d'ajouter à la suite de la manie sans délire deux espèces d'aliénation de la volonté, peu communes et qui, pour cette raison, peut-être, ont été passées sous silence par les nosologistes; je veux parler de l'antipathie des pères pour leurs

propres enfans, et de la manie de dérober sans nécessité. Il m'a paru convenable d'en faire mention ici, et de former un genre distinct de ces lésions de penchans, sans désordre intellectuel; j'ai voulu par-là compléter l'histoire des vésanies.

ANTIPATHIE POUR SES ENFANTS (*Uiophobie* (1).

L'amour paternel est si conforme aux lois de la nature, si nécessaire à l'entretien de l'espèce humaine, qu'on peut à bon droit regarder comme un état morbide le sentiment contraire, l'aversion pour ses propres enfans, qui porte à les maltraiter ou à fuir leur présence. Charmans objets de la tendresse et des sollicitudes maternelles! par leurs naïves et sincères caresses, ils semblent destinés à adoucir les peines et les chagrins de la vie et à nous consoler des perfidies de la fausse amitié? Douces et pures joies! qu'ils sont à plaindre ceux qui n'ont jamais eu le bonheur de les sentir! et qu'ils sont dignes de compassion ces malheureux enfans, sans cesse rebutés! quelle influence ineffaçable ce traitement odieux n'exerce-t-il pas sur leur caractère!

(1) Ex υιος, filius, et φοβια, odium.

On ne voit que trop communément, dans la société, des pères ou des mères manifester une coupable indifférence sur le bien-être et le sort de leurs enfans, ou bien éprouver pour l'un d'eux une tendresse exclusive ; mais heureusement l'aversion ou l'antipathie dont nous voulons parler, est beaucoup plus rare. Je connois une jeune Dame qui ne peut souffrir ses deux fils, encore en bas âge; bien loin de se plaire comme les autres mères à recevoir leurs caresses, elle les repousse avec humeur; elle n'éprouve à leur vue que du dégoût et le désir de s'en éloigner. Ils sont pourtant d'une figure intéressante, et leur père les aime tendrement.

Dans une dissertation imprimée, et soutenue à Paris en 1811, M. Passement rapporte l'histoire suivante d'après *Libavius*. Un père avoit conçu une si forte antipathie pour un de ses enfans, que son épouse l'ayant un jour prié de l'embrasser, il éprouva aussitôt un sentiment d'horreur : dès-lors il ne pouvoit se trouver seul avec lui sans tomber en défaillance. A l'âge de douze ans, la mère l'habilla de même que ses autres enfans à peu près de même âge, sans en avertir le père. Celui-ci en se mettant à table, l'ayant à peine aperçu, éprouva des

anxiétés suivies de défaillance et de sueurs froides. Dès ce moment il ordonna qu'on éloignât pour jamais son fils de la maison paternelle. Aucune cause raisonnable, évidente ou présumable n'avoit pu donner lieu à cette horrible antipathie.

L'infanticide ne doit pas être envisagé comme un acte déterminé par l'uiophobie. Il n'est que trop souvent l'effet de la honte, la crainte du déshonneur qui survit encore dans un cœur honnête (1), séduit et lâchement trompé. Plus communément encore il est le résultat du libertinage ou de la misère ; mais grâces aux soins paternels des gouvernemens, ces crimes sont devenus très-rares de nos jours.

PENCHANT AU VOL (*Klopémanie*).

M. Pinel, en traçant les changemens qui ont lieu dans le caractère moral des aliénés, parle de leur disposition à dérober. « Combien de malades, dit-il, au retour de leurs accès ne peuvent s'empêcher de voler et de faire des tours de filouterie, tandis que dans leurs

(1) Voyez la Dissertation de John Hunter, sur l'infanticide. Les médecins et les légistes la liront également avec fruit.

momens lucides, on les cite comme des modèles d'une probité austère. » Mais dans les cas dont je veux parler ici, le penchant au vol est permanent et n'est point accompagné d'aliénation mentale ; la raison conserve tout son empire, elle résiste contre cette impulsion secrète ; mais le penchant l'emporte, il subjugue la volonté.

Une jeune Demoiselle, née de parens riches et de noble extraction, douée d'un bon caractère et d'un esprit sain, éprouvoit habituellement le besoin de s'emparer des objets de toute espèce qui frappoient sa vue. Elle tenoit en réserve un grand nombre de mouchoirs, de dés, de fichus, de bas, de gants qu'elle avoit enlevés à ses compagnes. Ses larcins venoient-ils à être découverts? elle ne cherchoit point à les dissimuler ; elle témoignoit par ses larmes le repentir et la honte que sa conduite lui faisoit éprouver ; elle promettoit de résister à l'avenir à cet odieux penchant ; retirée dans sa chambre, elle prioit Dieu avec ferveur de la soutenir dans ses résolutions : mais l'occasion venoit bientôt les détruire ; et le maître de la pension, où elle étoit alors, fut enfin obligé de la renvoyor à ses parens.

Un employé du gouvernement à Vienne,

avoit la singulière habitude de ne voler que des ustensiles de ménage; il loua deux chambres pour les y déposer; il ne les vendoit point, et n'en faisoit aucun usage.

On sait que Victor Amédée, roi de Sardaigne, prenoit partout des objets de peu d'importance. La femme du célèbre Gaubius avoit un si fort penchant à dérober, que lorsqu'elle achetoit, elle cherchoit toujours à prendre quelque chose. Lavater parle d'un médecin qui ne sortoit pas de la chambre de ses malades sans leur dérober quelqu'objet, et qui ensuite n'y pensoit plus. Le soir, sa femme visitoit ses poches et y trouvoit des clefs, des ciseaux, des dés à coudre, des couteaux, des cuillers, des boucles, des étuis, et les rendoit aux propriétaires.

Un Alsacien commettoit partout des vols, quoiqu'il eût tout en abondance et ne fût point avare. Il avoit été élevé avec soin, et ce penchant vicieux lui avoit attiré plusieurs fois des punitions. Son père le fit enrôler comme soldat. Ce moyen même ne servit pas à le corriger; il fit des vols considérables et fut condamné à être pendu. (Des dispositions innées de l'ame.)

D'autres penchans vicieux peuvent exister sans désordre, sans altération dans les facultés

intellectuelles : combien de vices du cœur restent cachés dans la société sous le masque séduisant et trompeur de la politesse et de l'esprit ! l'homme aimable n'est pas toujours celui qu'on doit estimer le plus, ce mot est bien souvent prodigué de nos jours... Mais nous ne devons signaler ici que les dispositions vicieuses, involontaires, qui sont entièrement du domaine des vésanies, et qui devroient être envisagées comme telles par les personnes appelées à prononcer sur la culpabilité des actes qu'elles déterminent. J'ai cru nécessaire, en conséquence, de les faire connoître par des noms particuliers, et j'ai réuni sous le titre générique de Pathomanie (1), ces diverses espèces de lésions, bien distinctes de celles que certains nosologistes ont compris sous le nom de *Pathètici*. On trouvera ce genre nouveau à la fin de l'exposé des tables nosologiques de Crichton et de Pinel.

En étudiant la marche des diverses espèces d'aliénation mentale, on observe assez fréquemment que l'une d'elles se change ou se

---

(1) Ex παθος, affectûs, et μανια, insania. Désordre des sentiments affectueux, ou des penchants naturels.

termine en une autre ; ainsi la mélancolie délirante passe à l'état de manie ; le délire partiel devient général, et vice versâ, la manie se convertit en mélancolie (1). Quelquefois la manie se termine par la démence : cela se remarque ordinairement dans les cas où les malades sont affoiblis, soit par l'effet des progrès de l'âge, soit par l'effet d'un traitement débilitant. L'emportement maniaque se trouve assez communément joint à l'état de démence. Dans certains cas rares, l'idiotisme accidentel s'est terminé par un accès de manie; ce changement a toujours été le prélude de la guérison.

Dans la manie, en général, on remarque, chez le même individu, une grande versatilité dans le désordre des diverses facultés intellectuelles; tantôt c'est la mémoire qui est lésée; tantôt l'imagination, le jugement, l'attention, la pensée ; le caractère moral se conserve intact, dans quelques cas; d'autres fois il est complétement changé; la lésion des penchans l'emporte quelquefois sur le délire, ou bien c'est le délire qui domine.

La durée des différentes espèces d'aliéna-

(1) M. Dubuisson en cite deux cas remarquables. Voyez sa Dissertation sur la Manie, p. 50.

tion, et leurs terminaisons critiques sont très-variables. La manie légère se termine au bout de quelques jours, de quelques semaines; souvent sans crise apparente, sans hémorragie, sans éruption cutanée, sans sueurs, sans diarrhée. La manie continue dure quelquefois, au même degré de violence, pendant plusieurs années consécutives, et se guérit spontanément à la fin. On comprend que ces cas invétérés sont les plus rebelles au traitement médical, surtout si la maladie est héréditaire.

Les idiots de naissance parviennent rarement à un âge avancé. Le plus grand nombre n'atteint pas l'âge de puberté; il faut en excepter les cretins.

Les personnes atteintes de démence peuvent rester dans le même état durant plusieurs années.

Les mélancoliques et les maniaques peuvent vivre assez long-temps. Greding parle d'un maniaque mort à l'hôpital à l'âge de 85 ans. Quand l'épilepsie complique la manie, elle abrège la vie de l'aliéné. Le plus grand nombre tombe dans un état d'affoiblissement ou d'atrophie (1) vers la fin de leurs jours; sur cent

(1) Cette remarque et les suivantes ont été faites

maniaques, soixante-huit sont morts de cette manière ; treize épileptiques maniaques, sur vingt-six. De seize épileptiques idiots, seulement quatre. De vingt épileptiques, onze ; de trente-quatre mélancoliques, vingt ; et enfin de trente idiots vingt-un sont morts de ce genre de consomption.

Les convulsions ou l'apoplexie viennent assez fréquemment terminer tout-à-coup la vie des aliénés. La diarrhée (1), l'hydropisie de poitrine, la phthysie pulmonaire sont des maladies assez communes chez les aliénés à une époque avancée.

On a remarqué, en général, que les aliénés sont rarement atteints de rhumatisme et de maladies épidémiques.

Nous aurons soin de faire connoître par des histoires particulières les crises manifestes qui terminent assez souvent l'aliénation.

---

dans les grands hôpitaux. J'ai vu mourir de consomption une fille Dev...., maniaque, enfermée depuis 30 ans environ, dans l'hospice.

(1) Il est bien important de distinguer cette diarrhée symptomatique et mortelle, de la diarrhée critique et salutaire. Le plus communément les maniaques et les mélancoliques sont sujets à la constipation.

TABLEAU

DES GENRES ET ESPÈCES D'ALIÉNATION,

PAR CRICHTON, D. M.

CLASSE. — Névroses.

ORDRE. — Vésanies.

GENRE I. *DELIRIUM.* Délire. Désordre général des facultés mentales, dans lequel les perceptions malades (*diseased perceptions*) sont prises pour des réalités; propos incohérens; conduite irrégulière.

Espèces.

1. *Mania furibunda.* Manie furieuse. Délire avec agitation continue, audace et fureur.

2. *Mania mitis.* Manie bénigne. Délire avec agitation (raving) et apparence de gaieté et de plaisir.

* (Mania cum risu. Celse.)

C'est à cette seconde espèce qu'on peut rapporter la variété que j'ai désignée par le nom d'*extravagance.*

3. *Melancolia.* Délire avec abattement, tristesse et désespoir.

GENRE II. *Hallucinatio. Illusion ;* erreur de l'esprit, dans laquelle les objets imaginaires sont pris pour des réalités ; ou bien, les objets réels sont faussement représentés, sans dérangement général des facultés intellectuelles.

Espèces.

1. *Hypocondriasis. Hypocondrie.* Erreur relative à la santé ou à la conformation propre à l'individu ; accompagnée d'anxiété, de crainte, d'effroi ; flatulence, dyspepsie ; palpitations, tremblement et sentiment de douleur.

2. *Dœmonomania. Démonomanie.* Ferme croyance à l'immédiate communication avec les esprits, ou persuasion intime du pouvoir des faiseurs de miracles (des sorciers), sans autre symptôme de désordre intellectuel.

3. *Vertigo. Vertige.* Mouvement apparent de tournoiement des objets extérieurs, et sentiment de tremblement de terre, sans privation du jugement ni de l'attention.

4. *Somnambulismus ?* Somnambulisme.

GENRE III. *Amentia. Démence.* Diminution du pouvoir des facultés mentales.

Espèces.

1. *Fatuitas. Idiotisme.* Imbécillité ou affoiblissement de toutes les facultés de l'esprit ; particulièrement de la faculté d'asseoir et de

GENRE III. (*Suite du*)

comparer ses idées ; avec privation de la faculté de parler ; regard stupide et foiblesse générale du corps.

Espèces.

2. *Memoria imminuta.* Affoiblissement de la mémoire. Difficultés de rappeler ses pensées, et confusion dans le souvenir des objets dernièrement perçus.

3. *Perceptio imminuta.* Foiblesse de perception. Difficulté de se représenter distinctement les objets.

4. *Vis ideas associandi imminuta.* Difficulté ou impossibilité d'arranger ses propres pensées. Confusion dans l'entendement.

5. *Vis fingendi imminuta.* Diminution ou privation absolue de génie.

6. *Vis judicandi imminuta.* Défaut de jugement et de sens commun.

GENRES ET ESPECES,

PAR PINEL.

CLASSE IV. Névroses.

ORDRE II. Névroses des fonctions cérébrales.

DEUXIÈME SOUS-ORDRE. Vésanies.

GENRE XIII. *Hypocondrie.* Tension spasmodique dans diverses parties, flatuosités incommodes; maux imaginaires.

Espèce simple.

Espèces compliquées. Complication avec une lésion organique abdominale.

GENRE XIV. *Mélancolie.* Passion dominante portée à l'excès; délire exclusif sur un objet; propension à la défiance pour les motifs les plus frivoles.

Espèce simple. Variété. *Mélancolie* avec penchant au suicide.

Espèces compliquées.

GENRE XV. *Manie.* Lésion d'une ou de plusieurs fonctions de l'entendement, avec des émotions gaies ou tristes, extravagantes ou furieuses,

GENRE XV. (*Suite du*)

et dans certains cas, nulle perversion de l'entendement, mais impulsion aveugle à des actes de fureur.

Espèces simples. 1. *Manie avec délire.* Lésion d'une ou de plusieurs fonctions intellectuelles.

2. Manie sans délire. Perversion de la volonté, sans lésion apparente dans les fonctions intellectuelles.

Espèces compliquées.

GENRE XVI. *Démence.* Succession rapide, ou plutôt alternative non interrompue d'idées et d'actions isolées, et d'émotions légères et désordonnées, avec oubli de tout état antérieur.

Espèce simple.

Espèces compliquées. Complication avec l'épilepsie.

GENRE XVII. *Idiotisme.* Oblitération plus ou moins absolue des fonctions de l'entendement et des affections morales.

Espèce simple.

Espèces compliquées. Complication avec l'épilepsie.

GENRE XVIII. *Somnambulisme.*

GENRE XIX. *Hydrophobie.*

GENRE NOUVEAU,

PAR A.. M.

G . . . *Pathomanie*. Perversion de la volonté et des penchans naturels, sans lésion apparente des fonctions intellectuelles.

Espèces.

1. *Fureur sans délire*. Impulsion intérieure qui porte à commettre des actes de férocité ou d'emportement, sans délire et sans participation de la volonté.

Variété 1. *Tigridomanie*. Penchant insurmontable qui porte à répandre le sang de ses semblables, sans nul motif raisonné et sans trouble de l'esprit. (Manie sans délire. Pinel.)

La disposition habituelle à l'emportement, à la colère, est le premier degré de la fureur. (Ira furor brevis est.)

Variété 2. Fureur qui s'exerce seulement sur des êtres inanimés. (Folie raisonnante. Vulg.)

2. *Uiophobie*. Aversion ou antipathie insurmontable pour ses propres enfans.

3. *Klopémanie* (1). Penchant à dérober sans nécessité, sans y être porté par le besoin pressant de la misère, suite d'événemens fâcheux ou d'une vie déréglée.

---

(1) Ex κλοπη, Furtum.

Espèces. (*Suite d'*)

4. *Mélancolie suicide.* Disposition au suicide, sans délire.

Variétés. 1. Mélancolie suicide, par ennui de la vie, sans altération manifeste des fonctions de la vie organique, sans cause morale. (Melancolia anglica. Sauv.)

— 2. Mélancolie suicide, aiguë. Détermination soudaine au suicide, par l'effet d'une émotion forte et subite de l'ame.

— 3. Mélancolie suicide compliquée d'hypocondrie ; soit d'affection viscérale évidente ; sans délire partiel.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LES MALADIES DE L'ESPRIT.

SECONDE PARTIE.

DE LA NATURE ET DU SIÉGE DES DIVERSES ESPÈCES D'ALIÉNATION MENTALE.

Mens sana in corpore sano.

APRÈS avoir observé les changemens morbides qui ont lieu dans les fonctions intellectuelles et les facultés affectives de l'homme social, on est porté naturellement à se demander quelle est la nature de ces désordres? quelles en sont les causes prochaines? Mais il faut l'avouer, l'esprit n'a que des conjectures pour le guider dans ces recherches difficiles, et elles se présentent en foule.

Est-ce l'ame elle-même qui est atteinte dans l'aliénation mentale? Et d'abord, qu'est-ce que l'ame? n'est-elle, comme on l'a dit, qu'une pure qualité, le simple résultat de l'organisation, une secrétion du cerveau, de la matière

pensante, différente chez l'homme et chez la brute, à raison de la différence dans leur organisation? ou bien, la faculté de penser, l'ame est-elle chez l'homme un principe distinct du corps matériel, un être de nature impérissable et particulier à l'espèce humaine?

Quel homme assez présomptueux peut oser croire de bonne foi qu'il est parvenu à dissiper par les lumières de sa foible raison, les ténèbres épaisses qui, sans la révélation, envelopperoient encore cet objet de notre ardente curiosité et de nos plus constantes recherches? L'aveugle-né peut-il avoir une idée nette de la lumière céleste? Philosophes de tous les âges, qui prétendez avoir découver la vérité, vous êtes dans l'erreur; vos systèmes ne présentent que les trompeuses lueurs d'un spécieux savoir! Désolantes doctrines qui nous ôtent nos espérances, nos vertus et nos joies, et ne mettent rien à la place que le néant, le crime et le désespoir! Triste matérialisme! Non, jamais il ne prévaudra contre le dogme consolant et sublime de l'immatérialité de l'ame, et de son immortalité.

Mais, cet être spirituel, incompréhensible, peut-il être sujet à des maladies? ou les maladies de l'ame ne sont-elles, dans le fait, que des affections corporelles?

Il nous sera facile de démontrer que cette dernière opinion est la seule admissible : voyons d'abord par quel moyen l'ame se manifeste.

ARTICLE PREMIER.

DU MÉCANISME DE L'ORGANE DE LA PENSÉE.

§ I.

Durant cette vie mortelle, l'ame est intimement unie au corps qu'elle vivifie ; elle en suit les progrès, les développemens et les modifications ; elle n'est que trop souvent sous son entière dépendance. « Je vois dans mes membres, disoit saint Paul, une loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui m'assujétit à la loi du péché qui est dans mes membres. »

L'homme est un être mixte : ses facultés intellectuelles ne se peuvent manifester que par le moyen de la matière : le cerveau paroît être l'organe nécessaire à leur manifestation. Est-il bien conformé, et d'une énergie convenable ? elles seront plus développées, plus actives ; tandis que sa mauvaise organisation ou sa foiblesse originelle donneront lieu à un défaut plus ou moins absolu des facultés mentales.

Observons chez l'enfance le développement de ces facultés, nous le verrons en effet suivre graduellement celui des organes et du cerveau en particulier, précoce (1) chez les uns, retardé chez les autres. Les enfans rachitiques, en général plus intelligens que ceux du même âge qui sont exempts de cette affection, ont, comme on sait, la tête plus volumineuse, et le cerveau paroît jouir d'un plus grand degré d'excitabilité : mais cette dernière condition peut manquer; quoique le cerveau soit d'un volume considérable, s'il est d'un tissu trop mou, trop lymphatique, alors les facultés de l'esprit se manifesteront plus tard, et seront moins actives.

On peut imaginer que chaque partie ou chaque protubérance sert à manifester une faculté ou une disposition particulière de l'esprit ou de l'ame; telle est l'hypothèse qui a

---

(1) Les enfans dont le cerveau se développe et acquiert une grande activité de bonne heure, parviennent rarement à un âge avancé; la plupart meurent d'hydrocéphale avant la septième année : j'en ai fait plusieurs fois la remarque. (Voyez mes Mémoires sur l'hydrocéphale aiguë et chronique, Journal de médecine de Paris, et Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier.)

servi de base à la doctrine du docteur Gall.

Cet écrivain célèbre cite un grand nombre de faits à l'appui de sa théorie : il est parvenu à reconnoître, à l'inspection du crâne, et en le palpant dans tous les sens, les différentes qualités ou les vices d'esprit qui étoient propres aux individus dont il examinoit la tête. Quoiqu'il en soit de la validité de ce système que je ne prétends ni approuver ni rejeter, nous devons observer avec son auteur que, si les différentes parties, ou la totalité du cerveau n'acquièrent que très-tard leur perfectionnement, leur solidité, l'état de l'enfance se prolonge jusqu'à l'âge de dix à douze ans ; alors la nature semble travailler avec une énergie nouvelle au développement des parties, et l'on voit des enfans, réputés sans capacité, devenir des hommes à talens. Caton, enfant, passoit pour stupide, opiniâtre ; il falloit que César parût, pour exciter son génie et manifester sa grande ame.

Si le développement et le perfectionnement du cerveau est nul, il y aura idiotisme complet ; et il sera incomplet, si le développement de certaines parties cérébrales peut s'effectuer ; alors certaines facultés correspondantes à ces parties se développeront.

Les belles qualités de l'ame et de l'esprit se

manifestent, suivant Gall, à la partie antérieure et supérieure de la tête, et les inférieures, ou les qualités vicieuses à la partie postérieure.

Certainement la tête des idiots, des hommes médiocres, et celle des hommes éminens par leur génie, offrent aux yeux de l'observateur une différence remarquable. En général, les grandes têtes, et surtout les grands fronts annoncent un grand développement de l'organe de la pensée; de-là ces dénominations devenues populaires, *de grandes, de vastes têtes,* comme synonymes de grands génies. Voyez, en effet, les têtes de Bacon, de Leibnitz, de Boërhaave, de Haller, de Pascal, de Voltaire, de Locke, etc., etc.; comparez la tête de Jupiter du capitole à celle de Bacchus, vous verrez quelle différence. A ses grandes et belles dimensions, à la hauteur et à l'étendue du front et à sa saillie en avant, on reconnoît le Dieu de la foudre et le maître des Dieux. Dans toutes leurs productions, les anciens nous ont laissé des preuves éternelles de leur génie observateur. L'Apollon pythien ou du Belvédère servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter, sous des formes humaines, le génie des beaux-arts.

A mesure qu'on s'éloigne de ces types de

l'intelligence suprême, on voit le front s'incliner en arrière et s'effacer par degrés. En descendant l'échelle des êtres, on arrive ainsi à la dernière classe des animaux qui conservent encore, avec l'homme, quelques rapports d'organisation : les reptiles ont le crâne applati, le front absolument nul ; la ligne faciale se confond avec la parallèle qui, de la base du nez, s'étend au-dessus du trou occipital. Dans ses recherches sur la différence des traits de la face, Camper a établi les traits caractéristiques et constans des facultés intellectuelles des divers peuples sur la différence qui existe dans la situation respective de cette ligne qu'il nomme faciale. Ses remarques peuvent s'appliquer aux animaux de tous les genres.

Sans doute, les règles générales qu'ont voulu statuer les divers physiognomonistes d'après leurs observations particulières, sont sujettes à des exceptions et à quelques objections également bien fondées ; mais il est d'une vérité incontestable, que l'étendue et la force des facultés intellectuelles sont en raison composée du volume et de l'énergie du cerveau ; que son développement et son activité se marquent à l'extérieur, et se peuvent reconnoître jusqu'à un certain point aux formes de la tête, aux traits de la face, et aux attitudes du corps.

Quelques physiologistes ont conjecturé que le défaut de jugement, l'indécision, l'irrésolution, dépendent de l'inégalité dans le volume, dans la consistance ou dans l'énergie des deux hémisphères du cerveau. Cela peut être ; cette hypothèse est fondée, au moins par l'analogie, sur l'observation relative à l'effet de l'inégalité de perfection ou de force des organes des sens, des yeux plus particulièrement; le résultat constant, dans ce dernier cas, est la vue louche ou le strabisme.

§ II.

Ajoutons aux conditions nécessaires à la manifestation des facultés mentales, l'existence des organes des sens, et leur bonne conformation. Quelque parfaite que nous supposions l'organisation du cerveau, l'ame, en effet, restera pour toujours inactive, s'il n'existe aucun sens, et elle ne manifestera qu'imparfaitement sa puissance ou sa virtualité, si les deux principaux sens, la vue et l'ouïe, manquent entièrement. *Nihil est in intellectu, quod priùs non fuerit in sensu.* Cet axiome n'a pas encore cessé d'en être un en métaphysique.

L'instinct même seroit sans détermination, si le tact général, la vue ou l'odorat ne le dirigeoient pas vers le but qu'il importe à l'animal

d'atteindre pour sa propre conservation ; si, dès son entrée à la vie, il n'existoit pas de rapports ou de communication entre l'action nerveuse des organes digestifs (d'où naît le besoin de se nourrir, le sentiment de la faim), et le sens extérieur destiné à le mettre en contact avec l'aliment qui lui est le plus convenable. Ainsi l'enfant ne se porteroit pas vers le sein de sa mère, s'il n'étoit averti de sa présence par un sentiment particulier éprouvé vraisemblablement à la surface du corps. Le petit poulet, au sortir de la coque, ne s'élanceroit pas sur les graines qui sont à sa portée, si la vue ne le dirigeoit pas. Le jeune chevreau, en sortant du ventre de sa mère, ne choisiroit pas de préférence le cytise, parmi les autres herbes qu'on lui présente, s'il n'avoit pas l'odorat pour guide.

Ce que je dis ici doit se dire à plus forte raison des dispositions innées de l'esprit et de l'ame. Elles ne se manifesteront point si les sens n'existent pas, ou s'ils ne sont pas frappés par l'objet ou par le concours d'objets propres à développer les bons ou les mauvais penchans : les plus beaux génies pourront ainsi rester à jamais ignorés, et périront sans avoir été jamais connus. Molière n'eût point fait de chefs-d'œuvre dramatiques, s'il n'eût jamais vu de théâtres. Rousseau seroit resté

toute sa vie un médiocre graveur, si la simple circonstance de la fermeture des portes de la ville de Genève, ne l'eût pas déterminé à s'expatrier, et s'il n'eût pas été lancé dans le grand monde et parmi les gens de lettres. Il est certain que les circonstances ou les événemens fortuits, le hasard seul, si l'on veut, fait naître souvent de grands talens, de grands hommes ou de grands scélérats.

J'insiste là-dessus, non point que j'adopte l'opinion d'Helvétius, qui admet le pouvoir exclusif de l'éducation des sens relativement à l'activité de l'esprit, et qui nie l'influence de l'organisation; il suppose qu'elle est la même chez tous les individus, qu'ils ont tous également la même aptitude aux sciences et aux arts, aux vertus et aux vices; ce qui est démontré faux par l'expérience. Mais il me semble, d'un autre côté, que Cabanis et Gall ont aussi trop exclusivement étendu leur théorie, le premier, sur l'influence des extrémités nerveuses internes; le second, sur la conformation particulière du cerveau. Je crois qu'à la naissance de l'enfant, et quelques mois encore après, malgré ses cris, malgré ses mouvemens automatiques, le cerveau est, comme l'ont dit Locke et Condillac, table rase relativement aux idées. Je dis plus:

j'affirme que l'instinct ou l'impulsion intérieure sera sans effet, sans détermination, sans manifestation de penchans, s'il n'y a pas concurrence d'actions d'un ou de plusieurs organes extérieurs. Un enfant qui naîtroit absolument privé des cinq sens, dont le tact surtout seroit tout-à-fait nul, ne donneroit aucun signe d'instinct ni d'intelligence, quoiqu'il eût le cerveau bien organisé; il auroit tout au plus le sentiment vague du malaise et du bien-être, qui naît des impressions variées faites sur le système nerveux intérieur : il n'exprimeroit, durant toute sa vie, que le besoin à satisfaire, ou satisfait, la faim et la satiété, la douleur et le calme; l'agitation, les cris, les mouvemens ou le repos, seroient toutes ses expressions : son état habituel seroit celui de l'idiotisme absolu.

Ceux donc qui ont assimilé le cerveau aux autres viscères, et qui l'ont nommé *secréteur de la pensée*, peuvent-ils raisonnablement supposer que les seuls ébranlemens des nerfs intérieurs, communiqués au centre cérébral, suffisent pour faire naître ou secréter, si l'on veut, des idées semblables à celles dont les élémens ou les principes composans sont hors de nous, et n'ont d'autre voie que les sens pour arriver au cerveau? Supposent-ils que l'esto-

mac puisse former du chyle sans alimens ? Je ne le pense pas. Ils admettent effectivement que les sens du goût et de l'odorat qui appartiennent plus particulièrement à l'instinct, et qui servent de guides à l'organe digestif, font des impressions qui *laissent peu de traces dans le cerveau* (1), *et sont très-difficiles à se rappeler.* Vérité bien connue : elle sert à confirmer mon assertion.

J'admets que l'impression des extrémités nerveuses internes, se communique au cerveau (ou peut-être au cervelet (2), ou à la moëlle allongée seule chez le fœtus et le nouveau-né), et que celui-ci réagit en conséquence sur certains muscles ou certaines fibres musculaires, cela est incontestable : mais tout ce que nous pouvons conclure de-là, c'est que ces impressions internes agissent sur le cerveau à la ma-

---

(1) Ces expressions de *traces faites dans le cerveau*, *de fibres mises en mouvement*, et autres semblables, sont purement hypothétiques, il faut en convenir : mais elles servent à rendre sensibles nos conjectures sur le mécanisme des fonctions intellectuelles : on ne peut en substituer d'autres qu'en changeant d'hypothèses.

(2) Les acéphales pourroient servir à étayer cette conjecture.

nière du sang artériel ; elles l'excitent en général comme centre nerveux ; elles le disposent peut-être à recevoir les impressions ou les idées que les organes des sens doivent lui transmettre plus tard. C'est ainsi qu'on peut concevoir que, dans le premier âge, les douleurs de la colique et de la dentition préparent, par degrés, le cerveau à percevoir les sensations proprement dites. A cette époque, et seulement lorsque les idées seront formées et existeront en assez grand nombre, les modifications nerveuses des viscères auront une influence marquée sur ces idées, les troubleront, les dénatureront quelquefois, et c'est là, sans contredit, c'est dans ces modifications internes, qu'il faudra souvent aller chercher la cause première de l'aliénation mentale : mais cette influence n'a lieu qu'à des époques déterminées de la vie, et dans aucun temps, dans aucun cas, il n'y aura d'idées innées, c'est-à-dire, nées avant l'entier développement des sens du cerveau. Il faut, en conséquence, restreindre le sens qu'attachent quelques idéologistes modernes aux mots *idées instinctives*.

Je le répète : les sens donnent seuls à l'ame le pouvoir de manifester son énergie ; eux seuls lui donnent des idées simples et composées, ou abstraites ; ils la mettent d'abord en com-

munication avec le monde extérieur, et, suivant les impressions agréables ou pénibles qu'elle reçoit, le corps s'approche ou s'éloigne; les mains saisissent ou repoussent, la voix gémit, gronde ou commande, les yeux supplient ou menacent; ils expriment le désir, la joie, la colère, la douleur, l'amour, la jalousie; et c'est alors seulement, c'est par les actes répétés des organes des sens que le cerveau devient capable de retenir ou de conserver, de reproduire, de combiner les idées ou les impressions que les objets extérieurs et les sensations intérieures ont faites dans son sein; ce ne peut être que par la comparaison de ces diverses sensations, de ces différentes idées que nous pouvons acquérir la faculté de juger, de réfléchir, de penser, en un mot; alors se développent la raison, la conscience et la volonté, l'esprit, les talens, le génie, et toutes les diverses qualités de l'ame.

Les penchans bons ou mauvais, déterminés toujours, selon le docteur Gall, par l'arrangement ou par l'organisation primitive des fibres cérébrales, et par leur degré d'activité, dépendent aussi, ce me semble, des rapports sympathiques qui lient le centre cérébral au système nerveux extérieur et intérieur. Ces trois systèmes forment ainsi un tout unique dont les modifica-

tions et les dérangemens dans une partie, se font presque constamment sentir et remarquer dans une autre : j'aurai soin, dans le cours de ce mémoire, d'appuyer mon opinion de quelques faits qui me paroissent bien concluans.

Assurément l'organisation la meilleure, la constitution la plus heureuse et la plus rare, est celle où ces différentes branches nerveuses, où ces vies distinctes sont dans un juste équilibre. Celui-là mérite le nom de sage, chez qui le tout est bien coordonné, où l'action régulière du cerveau contrebalance celle des nerfs intérieurs, où l'action de ce dernier est modérée sans être anéantie ; chez qui les passions qu'enfante la vie organique n'envahissent point le domaine de l'intelligence, mais soutiennent, raniment, exaltent son énergie qui s'éteindroit sans elles. Heureux celui, qui trouve constamment en lui-même la force nécessaire pour résister à leur impétueuse et désolante influence ! Heureux aussi ceux qui n'ont pas même senti le besoin de leur opposer la raison pour les vaincre ! Vertueux sans effort, ils le sont aussi sans mérite.

Je ne dirai rien ici des passions (1) et de

(1) Crichton a traité à fond ce sujet, sous le rapport physiologique et pathologique. (Ouvrage déjà cité.)

leurs effets sur l'organisme en général, ou sur quelques organes en particulier : je me contenterai de faire voir (3.e partie), par quelques exemples choisis, leur puissante influence sur la production des diverses espèces d'aliénation mentale.

Nous allons dire un mot de l'action particulière du cerveau, s'isolant, pour ainsi dire, de la vie intérieure et extérieure, ou bien ne recevant d'impression que de cette dernière. Les phénomènes que nous allons considérer dans l'article suivant, sont très-propres à éclairer nos recherches, et à nous donner quelque notion plus exacte sur la nature des désordres de l'esprit. En ne tirant que les conséquences les plus immédiates des faits généralement observés, nous sommes en droit de croire que nos conjectures ne sont pas erronnées, ni par conséquent dangereuses.

ARTICLE SECOND.

ACTION SPÉCIALE DU CERVEAU DANS L'ÉTAT SAIN, PENDANT LA VEILLE ET PENDANT LE SOMMEIL.

Pour ne point sortir de notre sujet, nous devons nous borner à parler de l'action du cer-

veau envisagé comme agent de la pensée, simplement. Observons-le d'abord dans l'état de veille.

§ I.

Le cerveau, après avoir reçu des sensations, les examine, les compare, les choisit ; l'esprit rentre à lui-même, il se réfléchit sur les perceptions ou les idées qui l'ont fortement et profondément excité : il se fixe sur celles-là, et devient alors insensible aux impressions nouvelles qui lui viennent des sens. Le penseur, enseveli dans ses méditations profondes, ne voit plus que l'idée qui le domine ; il n'entend point les sons qui frappent son oreille ; le besoin même de se nourrir, la faim, le sollicitent vainement ; il est sourd à cette voix intérieure ordinairement si puissante. Archimède est égorgé par les soldats romains qui se sont emparés de Syracuse sans qu'il s'en soit aperçu : il étoit alors entièrement occupé de la solution d'un problème. On l'avoit vu dans un autre temps s'échapper tout nu du bain, et courir les rues, en criant comme un fou, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé :* on sait qu'il s'agissoit de l'alliage mis à la couronne de Denys le tyran, dont il venoit de faire la découverte en se plongeant dans l'eau.

Les martyrs de la foi chrétienne, pleins de l'idée consolante des béatitudes célestes qui les attendoient après leur mort, s'apercevoient à peine des apprêts d'un supplice cruel, qui ne leur présentoit rien d'effrayant; ils suivoient leurs bourreaux avec joie, ne voyant devant eux que la vie éternelle. La méditation, ce pouvoir de l'ame, qui fait taire les sensations et résister à la violence des besoins ou de la douleur, agrandit la pensée, élève le génie au-dessus des opinions vulgaires. Elle peut aussi égarer la raison, lorsqu'elle est trop forte, trop continue, et si elle fait naître les vastes et sublimes conceptions du cerveau bien organisé, elle occasionne aussi les rêveries des esprits foibles, les visions des mélancoliques; et leur vive et intime persuasion parvient quelquefois à les faire passer pour des réalités aux yeux des hommes simples, ignorans et crédules. Tant il est vrai que la ligne de démarcation entre la sagesse et la folie n'est pas toujours facile à tracer: elle varie suivant les lieux et suivant les temps. Au jugement des sages de l'inquisition, Galilée fut un impie et et un fou qu'il falloit condamner au feu, et qui n'y échappa qu'en se rétractant, qu'en renonçant, malgré lui, à émettre une vérité

aujourd'hui généralement admise. Démocrite, cherchant dans les replis du cerveau les organes de la pensée, passa pour un insensé aux yeux des habitans d'Abdère ; Hippocrate fut appelé, et la conversation qu'il eut avec ce philosophe, lui fit connoître que les Abdéritains seuls avoient besoin d'ellébore. Nous traitons de folie ce qui fait l'admiration des Hindous et des Musulmans ; pour eux la marque de la plus grande sagesse dans leurs Derviches ou leurs Fakirs, est de tourner en rond pendant des heures entières, de se faire accrocher au-dessous de l'omoplate, par des crocs de fer, et suspendre ainsi à trente pieds d'élévation, et de tourner rapidement en l'air pendant un quart d'heure.

Sans doute, il n'est pas d'homme, pour peu qu'il ait médité en sa vie, qui n'ait eu l'occasion de vérifier par lui-même l'effet ou l'influence rétroactive que produit sur les sens la préoccupation de l'esprit. Qui ne s'est pas surpris quelquefois parlant haut et tout seul, ou bien, dans un cercle, ne répondant point à l'ami qui le questionne à plusieurs reprises, et qui parvient enfin à le réveiller ? Ces distractions sont involontaires ; bien différentes de celles d'un sot et d'un fat qui a la prétention de

passer pour un esprit occupé ou supérieur à tout ce qui l'entoure, elles naissent effectivement d'une forte préoccupation, d'une pensée fixe sur un objet particulier, et par-là cette activité indépendante et instantanée du cerveau se rapproche beaucoup de l'état où se trouve habituellement l'esprit de quelques aliénés; c'est ce que nous développerons ailleurs. (Art. 3.)

L'orgueil humain aura peine à le croire; il est vrai cependant qu'une imagination trop active, une méditation continue et profonde ou l'habitude de la légèreté, de la distraction, sont bien près de se convertir en délire mélancolique ou en démence; c'est une triste vérité, mais elle est constatée par les nombreuses observations des médecins.

§ II.

Action du cerveau pendant le sommeil.

Si la formation de nos idées, leur conservation et leur reproduction ou la mémoire, qui est la base de toutes nos facultés intellectuelles, sont des phénomènes propres à exciter l'admiration de tout observateur attentif, curieux de se connoître lui-même;

comment n'être pas également frappé de cette continuité d'action du cerveau pendant le sommeil des sens et de la volonté ? Comment concevoir, que les yeux fermés et les autres organes des sens complètement inactifs, nous voyons, nous entendions, nous ayons, sans le vouloir, toutes les sensations ou les perceptions que nous avons coutume d'avoir étant éveillés, et non-seulement celles-là, mais beaucoup d'autres, souvent plus nettes, plus distinctes que dans l'état de veille ? idées lumineuses quelquefois et qui ont pu faire croire aisément à l'existence d'un être surnaturel qui venoit nous avertir en songe de l'événement des choses futures : mais le plus ordinairement, idées confuses, bizarres, incohérentes. Non-seulement les idées qui nous ont occupés la veille se retracent à notre esprit ; mais encore les idées qui en étoient, pour ainsi dire, effacées depuis long-temps : nous voyons des personnes mortes depuis un grand nombre d'années et dont nous avions perdu le souvenir. Bien plus, les songes nous font voir des objets qui ne nous avoient jamais frappés étant éveillés ; ils nous transportent dans des pays, dans des villes où nous n'avons jamais été ; ils nous font entendre, ils nous font

parler des langues qui nous sont inconnues ; ils nous apprennent des choses que nous ignorions complètement. Mais ce qui est bizarre, et ce dont nous ne nous apercevons point, c'est que nous faisons nous-mêmes les demandes et les réponses, nous recevons de nous-mêmes l'instruction que nous croyons tenir des objets extérieurs, des personnages qui nous apparoissent ; notre imagination est dans un état de délire, elle nous fait porter des jugemens absurdes ; c'est ce que nous reconnoissons à notre réveil.

Observons, en outre, que nos goûts, nos penchans, notre caractère habituel, se trouvent également changés dans nos songes. L'homme de cœur fuit le danger, il manque de courage, et le matin il en est indigné : le poltron fait des actes de bravoure qui l'étonnent; l'homme doux et paisible a des accès de fureur. Le pieux et continent cénobite voit de la volupté l'image séduisante et il pèche malgré lui.

Ces changemens ont de grands rapports avec ceux qui s'opèrent dans l'état de manie.

Dans le sommeil, les extrémités nerveuses intérieures sont les seules qui agissent encore sur le cerveau, et leur action est alors beaucoup plus forte, beaucoup mieux sentie que dans

la veille ; organe de la pensée, n'étant point distrait par les sens, la vivacité des idées qui l'assiègent dans son sein, est rendue par-là bien plus grande. La sympathie des organes génitaux est particulièrement très-puissante ; les images voluptueuses et lascives qui se forment alors, exercent une réaction remarquable sur les organes même qui les ont fait naître. C'est aussi, le plus souvent, une activité augmentée de l'estomac, qui fait rêver que l'on mange. Trenck enfermé dans un noir cachot et mourant de faim, rapporte que souvent il assistait en songe aux brillans soupers des meilleures maisons de Berlin, qu'il fréquentoit avant son incarcération. Mais quelquefois aussi l'estomac est trop plein, et le même songe a lieu ; alors la digestion est pénible ; souvent les angoisses qu'elle occasionne, avec la gêne de la circulation dans les vaisseaux abdominaux, font naître des images extraordinaires, des fantômes, des monstres, tels que ceux qu'enfante le délire : les efforts que l'on fait pour les combattre, pour crier au secours, déterminent le réveil, et à l'instant cessent le cochemare, l'incube ; nous apprécions aussitôt la valeur imaginaire de ces singulières sensations. Chez les enfans l'illusion fantastique est plus opiniâtre, elle

persiste après le réveil, parce que leur jugement n'est pas encore bien formé et que les impressions sont très-vives à cet âge.

S'il arrive que, dans les songes, les muscles soumis à l'empire de la volonté exécutent des mouvemens comme dans le temps de veille, cet état se nomme *somnambulisme.* Quelques somnambules, en effet, se promènent en dormant, font les mêmes actions qu'ils ont coutume de faire étant éveillés, ou d'autres plus périlleuses; ils se jettent à la nage, traversent les rivières, etc; ils écrivent, ils parlent, les yeux ouverts, mais le plus ordinairement sans voir. On connoît l'histoire de ce jeune ecclésiastique somnambule, qui se levoit dans le milieu de la nuit, prenoit du papier, composoit et écrivoit des sermons; lorsqu'il avoit fini une page, il la relisoit tout haut d'un bout à l'autre (si l'on peut appeler *lire*, cette action faite sans le secours des yeux); si quelque chose alors lui déplaisoit, il le retranchoit et écrivoit par dessus les corrections avec beaucoup de justesse. Le témoin oculaire de ce fait, voulant s'assurer si le somnambule ne faisoit alors aucun usage de ses yeux, mit une feuille de carton sous son menton, de manière à lui dérober la vue du papier qui étoit

sur sa table, mais il continua à écrire sans s'en apercevoir. (Voyez l'ancienne encyclopédie.) On assure que La Fontaine étoit sujet au somnambulisme, et que sa fable des deux Pigeons, l'une de ses meilleures, avoit été composée et écrite durant son sommeil. J'ai connu une domestique qui, étant profondément endormie, répondoit aux questions qu'on lui faisoit sur ce qu'elle avoit dit, fait ou pensé dans la journée; elle divulguoit alors ce qu'elle avoit eu intention de tenir secret. Le lendemain, elle n'avoit aucun souvenir des interrogations qu'on lui avoit fait subir, ni de ses réponses.

Ce défaut de souvenir des choses dites ou faites pendant le sommeil est commun au plus grand nombre des somnambules; il est remarquable : il sert à établir une différence caractéristique entre le sommeil naturel, agité par les songes ordinaires et le somnambulisme. Observons aussi qu'il existe également dans le somnambulisme magnétique, suivant le rapport des magnétiseurs. Il est inutile à notre sujet de chercher l'explication de ces différences; mais je ne dois pas taire un phénomène bien plus rare et bien plus surprenant que le somnambulisme; aussi a-t-il été réputé faux par les personnes qui n'ont pas eu l'occasion de l'observer : celles-là

En effet, ils renversent tellement toutes les notions acquises, toutes les opinions reçues par la physiologie des sens et de l'entendement humain; ils s'écartent si fort de la règle commune; ils sont si extraordinaires, si rares, qu'on est porté à les nier absolument, plutôt que d'admettre qu'il est encore, dans la nature, des mystères impénétrables à notre sagacité. L'amour-propre prend aisément ce parti. Il seroit peut-être plus convenable et plus sage de croire que nos connoissances sont encore très-bornées, et qu'elles seront probablement toujours imparfaites relativement à la nature de l'ame, à son siége, et à son mode de communication avec le corps. Au reste n'oublions pas que les physiciens ont nié long-temps l'existence de la chute des pierres tombées du ciel, et qu'ils sont aujourd'hui pleinement convaincus de la réalité de ce phénomène, quoiqu'ils ne soient pas assurés de pouvoir en donner actuellement une explication satisfaisante : mais ils pensent qu'il faut, avant tout, avoir la volonté d'observer sans prévention, sans préjugés, et que pour être en droit de rejeter un fait comme n'existant pas, il il ne suffit pas d'en nier la possibilité, en refusant de voir et d'entendre.

On peut raisonnablement supposer que tout

n'a pas été illusion dans le magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'aux expériences faites de nos jours à Buzancy : il s'agit de discerner la vérité, et de séparer ce qui est réel et vrai, de ce qui est illusoire, imaginaire et faux.

Le plus grand nombre des médecins qui ont dédaigné de s'assurer de la réalité du magnétisme et de ses effets étonnans, se contentent de dire qu'ils ne sont que le produit de l'imagination exaltée chez les magnétisés ; c'est avouer déjà que ces faits peuvent exister : or, qu'ils soient la conséquence de l'exaltation de l'imagination ou de toute autre faculté, le résultat, tel qu'on nous l'annonce, n'en est pas moins inexplicable, ni moins curieux, ni moins intéressant pour l'observateur impartial ; il vaut bien la peine d'être constaté. Aussi, quelques médecins allemands d'un mérite reconnu ont daigné s'en occuper dans ces derniers temps. M. Kluge a essayé même d'expliquer ces phénomènes par l'explication surnaturelle des ganglions ou de la vie végétative (vie organique de Bichat); il pense que le cerveau se trouve être sous la subordination de ce système : de-là, dit-il, des rapports tout-à-fait nouveaux entre les organes intérieurs et les forces intellectuelles; des facultés jusques-là latentes se développent et donnent lieu à une

infinité de phénomènes inconnus antérieurement (gazette médico-chirurgicale de Salzbourg).

Le docteur Gall ne regarde le magnétisme que comme un moyen d'activer à un très-haut degré les organes de la pensée. Cette opinion est conséquente à la théorie des organes cérébraux, mais elle laisse le problème irrésolu ; celle de Kluge satisfait davantage l'esprit, elle lève peut-être une partie des difficultés ; mais on ne peut s'empêcher de demander encore, quel mécanisme inconcevable peut, chez le somnambule magnétique, remplacer l'organe merveilleux de la vue, et non pas seulement y suppléer, mais en augmenter considérablement le pouvoir ? comment le cataleptique naturel et le magnétisé peuvent-ils voir des objets que l'œil ne sauroit atteindre ? l'intérieur du corps vivant et ce qui s'y passe ; les lésions variées du tissu des viscères ; des animaux dans les intestins ; des collections purulentes, etc. ? et non seulement découvrir l'existence cachée de ces désordres organiques ; mais en apercevoir l'issue et les changemens, les symptômes qui doivent les précéder ; les prévoir, les annoncer plusieurs jours, plusieurs semaines à l'avance ; et prédire juste ? voilà ce que je ne puis concevoir ; ce

qui est inexpliqué et me semble inexplicable.

Mais en voilà peut-être beaucoup trop sur ce sujet obscur; continuons nos recherches sur la nature du délire, et faisons voir plus en détail l'analogie qui existe entre cet état morbide du cerveau, et son action dans certains états de veille et de sommeil.

ARTICLE TROISIÈME.

ACTION DU CERVEAU DANS LE DÉLIRE, EN GÉNÉRAL, ET DANS LES DIVERSES ESPÈCES D'ALIÉNATION MENTALE.

La digestion des alimens, lente, difficile, et l'indigestion simple, sont les types ou les premiers degrés de l'embarras de l'estomac, du chólera-morbus, et de la fièvre gastrique; l'intensité, la durée et le danger des symptômes font seuls la différence. Ainsi, en comparant les divers délires avec les phénomènes intellectuels que nous venons d'examiner, nous verrons qu'il y a des rapprochemens naturels à faire entre les songes, la méditation profonde ou la forte préoccupation de l'esprit et le délire fébrile, la manie et la mélancolie; et que, malgré les différences remarquables qui se tirent de l'intensité,

de la durée du délire et des dangers qui l'accompagnent, la nature de ces divers désordres ou de ces divers états de l'action cérébrale est identique ; ils ont tous une seule et même origine, les modifications de la puissance nerveuse.

§ I.

Dans le délire excité par la fièvre, le malade voit des objets qui n'existent pas ; il a des perceptions fausses qu'il croit être réelles ; il est dans l'état où se trouve l'homme en santé qui fait un songe ; mais le réveil vient bientôt dissipper, chez ce dernier, les prestiges du sommeil, tandis que les idées ou les illusions du délire persistent pendant l'état de veille, et durent aussi long-temps que la fièvre qui les détermine et qui les entretient. Cependant lorsqu'elle vient à cesser, et que le malade reprend sa connoissance, il semble se réveiller, il croit sortir d'un rêve long et pénible, il entre dans un autre monde. Tous les convalescens de fièvre ataxique ou maligne s'aperçoivent alors du changement qui s'est opéré dans leur esprit, quoique tous ne se rappellent pas également bien les idées délirantes qui les ont agités durant le fort de leur maladie.

Les lésions de la sensibilité organique et les

symptômes fébriles forment les traits caractéristiques et distinctifs de cet ordre d'affections nerveuses.

Le mélancolique en délire semble étranger à tout ce qui l'environne : pendant un espace de temps plus ou moins long, il reste concentré dans lui-même et dans les idées fausses qui l'obsèdent ; il se livre à toutes les émotions qu'elles font naître. Si elles sont tristes, sa contenance est abattue, morne, silencieuse ; de profonds soupirs s'échappent de sa poitrine, et annoncent les angoisses extrêmes qu'il éprouve : il fuit les hommes ; il recherche avec passion la solitude, et, ne voyant dans l'avenir qu'un surcroît des chagrins et des peines qu'il endure, il médite sa mort, et il parvient souvent à se la donner. Ses visions le portent quelquefois à observer une abstinence invincible et mortelle.

Dans ces cas, l'impression née dans le sein même du cerveau est plus forte, plus durable, que celle qui seroit excitée sur l'organe de la vue. Une femme atteinte de mélancolie religieuse, croit voir, pendant la nuit, la sainte Vierge descendre dans sa loge sous la forme de langue de feu. Une autre femme, d'un esprit cultivé, et que des événemens de la révolution ont jetée dans des chagrins profonds et un délire mélan-

colique, va constamment se promener dans les jardins de l'hospice, s'avance gravement, les yeux fixés vers le ciel, croit voir Jésus-Christ, avec toute sa cour céleste, marcher en ordre de procession au haut des airs, et entonner des cantiques accompagnés de chants mélodieux : elle s'avance elle-même d'un pas grave, pour suivre le cortége; elle le montre, pleinement convaincue de la réalité, comme si l'objet frappoit ses sens, et elle se livre à des emportemens violens contre ceux qui veulent lui persuader le contraire (1). Le Tasse, à la suite des persécutions que son amour pour Éléonore, sœur du Duc de Ferrare, lui suscita, tomba dans la plus profonde mélancolie ; il se voyoit sans cesse environné de poisons et de supplices, et poursuivi par un lutin avec lequel il prétendoit avoir des entretiens très-suivis. Le mélancolique Gilbert, poëte, se croyoit sans cesse persécuté par les philosophes qui vouloient lui enlever ses papiers ; dans un de ses accès de terreur chimérique, il avala la clef de la cassette où il tenoit ses manuscrits enfermés : cet accident termina sa vie. Un jeune homme allant à pied à Lyon, durant les fortes chaleurs de l'été, fut pris en route

(1) Pinel.

de délire phrénétique ; il s'enfuit sur la montagne : depuis son rétablissement, il m'a souvent répété qu'il avoit la conviction intime d'avoir vu un vieillard à barbe blanche et vêtu de blanc qui l'appeloit à lui, et qu'il suivit long-temps à travers les rochers et les bois, s'imaginant que c'étoit le Père éternel.

Le plus souvent, c'est en vain qu'on cherche à détromper l'aliéné, et à le convaincre de ses illusions ; il s'y tient opiniâtrément fixé. Toutes ses sensations, toutes ses perceptions viennent se confondre avec l'idée dominante qui le subjugue. Aux yeux du héros de Cervantes, les moulins à vent sont des géants formidables. Une aliénée qui se croyoit reine de France, enfermée à la Salpêtrière, ne voyoit autour d'elle que duchesses, marquises, dames d'honneur. Un jeune homme tombé dans la mélancolie érotique, par suite d'un amour contrarié, prend pour sa maîtresse toutes les femmes qui viennent visiter l'hospice ; il les appelle du nom chéri d'*Adeleine*, avec l'air passionné, et l'accent de la plus vive tendresse. Un autre aliéné qui se croit le prophète Mahomet, entend un jour le bruit du canon ; il se persuade qu'on rend hommage à l'envoyé du Très-Haut ; il commande le silence autour de lui, et laisse éclater tout l'excès de sa joie.

En réfléchissant un peu sur ce qu'on observe tous les jours dans la société, on est frappé des traits de ressemblance qui rapprochent les hommes préoccupés ou fortement passionnés, des mélancoliques en délire; l'erreur, l'illusion leur sont bien souvent communes. L'avare idolâtre de son argent, qui met toute sa gloire et son souverain bien à grossir un trésor qui ne lui sert de rien, n'est sûrement pas plus sage que l'insensé dans la misère, qui s'imagine que tous les biens sont à lui. Un pédant *tout bouffi d'arrogance*, follement épris du grec ou d'un système absurde qu'il se vante d'avoir créé, n'est il pas digne d'être mis à côté de ce mélancolique tenant gravement une paille à la main, et s'imaginant porter le sceptre du monde. Mais sans énumérer tous les vices et tous les travers d'esprit qui circulent dans le commerce de la vie civile, et dont la peinture a été faite de main de maître, par Théophraste, Montaigne, Erasme, Swift, Labruyère, Adisson; combien ne voyons-nous pas de raisonneurs qui se croient très-raisonnables, et que la politique ou l'esprit de parti font délirer! avec quelle avidité ne les voit-on pas saisir tout ce qui peut donner de la consistance à leur opinion, tout ce qui peut flatter leurs espérances!

avec quel empressement, quelle rage ne repoussent-ils pas tout ce qui leur paroît défavorable ou contraire à leur idée favorite! Leur jugement s'altère, la prévention les aveugle, les égare; ils ne discernent plus, ils confondent dans leur haine envenimée tous les objets, toutes les personnes dont le langage n'est pas le leur, dont la couleur n'est pas celle qu'ils ont embrassée. A quels excès ne se sont-ils pas portés? quels abus, quels excès ne se commettront pas encore, si le passé n'éclaire pas l'avenir; si la raison ne vient pas dissiper les erreurs de la sotte prévention et prévenir les écarts et les crimes de la fougue insensée?

On a vu, pendant un temps, le peuple le plus gai, le plus généreux, le plus imprévoyant de la terre, suivant la remarque de l'un de ses écrivains, devenir le plus sombre, le plus vindicatif et le plus soupçonneux, se livrer au meurtre et au suicide avec une épouvantable facilité. L'influence de l'esprit et du caractère, de celui qui le gouverne est puissant chez ce peuple léger; il cède aisément aux émotions qui l'agitent, aux impulsions variées qui l'entraînent; on l'a entendu dans la même journée crier avec un égal enthousiasme :

Vive le Roi! Vive la Ligue!

Tout nous fait espérer aujourd'hui qu'un chef instruit par le malheur, ennemi du vice, de la superstition et des prétentions ridicules de quelques hommes inutiles; aimant le bien et voulant le faire, va rendre désormais son peuple semblable à lui, aimable par sa bonté, ses vertus, sa sagesse, conséquemment heureux; il parviendra bientôt à lui faire sentir par les bienfaits de son gouvernement paternel, que le règne de l'anarchie et des conquêtes ne fut jamais celui du bonheur des nations, et qu'on *peut être Héros sans ravager la terre.*

Revenons au délire partiel. Dans la mélancolie hypocondriaque, le cerveau du mélancolique est uniquement frappé des impressions intérieures; il semble insensible aux sensations qui n'ont aucun rapport avec son mal, imaginaire ou réel; il est entièrement occupé à écouter, à étudier les plus légers mouvemens de son organisme; les moindres changemens qu'il aperçoit ou qu'il suppose apercevoir dans ses fonctions, dans sa manière d'être habituelle, le jettent dans des angoisses extrêmes, dans le désespoir, et déterminent souvent les idées les plus bizarres, les plus étranges ou le penchant au suicide.

Dans la mélancolie religieuse ou le délire

mystique, au contraire, le cerveau ne perçoit plus que les impressions nées dans son sein même; les sentimens les plus habituels des extrémités nerveuses internes, et les sensations extérieures semblent ne plus frapper le mélancolique : il ne sent plus le besoin impérieux de la faim, ou du moins il acquiert le pouvoir d'y résister par la force seule de sa volonté, que l'idée dominante rend souvent invincible. Je crois devoir en offrir un exemple dans l'histoire suivante; elle m'a paru propre à intéresser le lecteur.

Pierre Landart (1), agé de trente ans, natif de Raucourt, soldat de la neuvième demi-brigade légère, fut conduit à l'hôpital militaire de Paris, le 27 ventose an X. Son billet d'entrée portoit un avis du capitaine de sa compagnie, qui invitoit le médecin à vouloir bien examiner attentivement le malade, qui s'annonçoit pour ne prendre aucune nourriture. Il fut en conséquence placé sous la surveillance la plus scrupuleuse. Il ne se plaignoit

(1) Cette observation a été recueillie par les ordres et sous les yeux de M. le professeur Desgenette. Elle est extraite de la Décade philosophique, littéraire et politique, an X, 3.e trimestre.

d'aucun mal-aise : le seul motif, disoit-il, qui l'avoit fait conduire à l'hôpital, étoit son refus obstiné de toute espèce d'alimens, dont il se passoit depuis deux ans.

M. Alexandre Ballin, chirurgien, fut chargé de suivre ce malade. Il chercha d'abord à connoître la cause de la tristesse habituelle de cet homme, qui restoit la plus grande partie de la journée couché, la tête appuyée sur la main et l'avant-bras du côté droit; mais comme il répondoit vaguement aux questions qui lui furent adressées, et M. B. s'apercevant que la présence de ses camarades le gênoit, il lui proposa de lui parler en particulier, ce qu'il accepta : voici le résumé de l'histoire de sa maladie, faite dans cette conférence, par le malade lui-même.

Son métier étoit celui de maçon; il avoit reçu un peu d'éducation et vivoit comme tous les autres hommes. Il y a environ trois ans, sans qu'aucune indisposition primitive y eût donné lieu, il commença à prendre de la tristesse; il s'ennuyoit dans la société de ses compagnons, désiroit la solitude et se retiroit dans sa chambre, où il s'appliquoit à une lecture suivie et très-assidue des livres de piété, tels que la Bible, la vie des Saints, etc. Ce

goût ne fit que s'accroître tous les jours, et il prenoit même sur les heures de son travail et de son repos, pour lire et méditer davantage. Cependant il ne fréquentoit point les églises et ne voyoit aucun prêtre; les églises lui offroient des réunions trop nombreuses, et les prêtres ne lui avoient jamais inspiré de confiance. Cet état dura environ un an; à cette époque, le jour de la Saint Jean, après avoir lu et médité plus long-temps encore que de coutume, il se coucha. A peine fut-il endormi qu'un Ange lui apparut, et lui annonça que, Dieu, satisfait de ses prières et de ses lectures, l'avoit choisi pour donner aux hommes un exemple de sa puissance, et lui ordonna en même temps de jeûner pendant quarante jours et quarante nuits. Plein de reconnoissance et fier du choix de la Divinité, il commença dès-lors à s'imposer de grandes privations, il ne mangeoit et ne buvoit qu'après de très-longs intervalles, et lorsque le besoin le commandoit trop impérieusement. Pendant ce jeûne de quarante jours, il maigrit beaucoup et perdit ses forces, de manière à ne pouvoir plus se livrer à ses travaux accoutumés. Sa mère et son frère, chez lesquels il étoit logé, ne purent le décider à prendre une plus grande

quantité de nourriture et s'attendoient tous les jours à le voir mourir de faim. Lorsque le temps qui lui étoit prescrit fut expiré, il revit dans un second songe le même Ange qui lui étoit apparu. Le ministre du Créateur le félicita sur l'exactitude avec laquelle il avoit obéi aux ordres qu'on lui avoit donnés, et lui annonça que dès-lors il étoit mort à la chair et au sang (ce sont ses propres expressions), et qu'il n'auroit besoin désormais pour vivre de prendre aucune nourriture; en même temps il lui présenta un vase qu'il tenoit à la main, et lui dit que la liqueur qu'il contenoit lui suffiroit pour soutenir son existence, et qu'elle ne s'épuiseroit jamais; il l'approcha de ses lèvres, et remplit sa bouche d'une liqueur rouge, d'un goût délicieux et d'un odeur extrêmement suave. L'Ange disparut : à son réveil Landart sentit encore sur ses lèvres et dans sa bouche le breuvage précieux qu'on venoit de lui donner: il s'aperçut, en même temps, que les mouvemens de succion lui en procuroient une plus grande quantité. Dès-lors il refusa toute espèce de nourriture; et si, fatigué par les instances de ses parens, il consentoit quelquefois à en prendre, il la rejetoit presque sur le champ par le vomissement. Persuadé qu'il avoit reçu

une vie toute nouvelle; et plein de confiance en Dieu, dont il avoit fixé le choix, cet homme s'estima fort heureux; et, content de son sort, il reprit un peu d'embonpoint.

Resté jusqu'alors ignoré dans son pays, il attira sur lui l'attention; on pensa qu'il jouoit peut-être un rôle aussi extraordinaire pour se faire exempter de la réquisition; en conséquence on le fit venir à Paris; on le plaça dans un bataillon, où il est resté plusieurs mois, refusant tous les alimens qu'on lui présentoit. Enfin on se décida à l'envoyer à l'hôpital.

On lui offrit d'abord les quantités d'alimens et de boissons convenables à son état. Il continua à refuser tout, et on trouvoit chaque matin au chevet de son lit, les alimens qui lui avoient été distribués la veille. Les sollicitations, les prières réitérées qu'on lui adressoit, ne purent vaincre sa résolution, il resta jusqu'au six germinal sans prendre la plus légère nourriture, soit solide, soit liquide; cependant il rendoit chaque nuit une once et demie ou deux onces d'urine, qui ne présentoit à l'analyse d'autre différence, d'avec celle de l'homme en santé, qu'une quantité un peu plus grande d'*urée*.

Son haleine étoit très-fétide, sa langue blanche, sa bouche habituellement pâteuse; il exerçoit continuellement un mouvement de succion, et avaloit à chaque instant la salive qu'il se procuroit en grande quantité par ce moyen : le pouls étoit petit, foible, lent. Le malade dormoit très-peu la nuit, jamais le jour ; sa bouche se desséchoit promptement pendant son sommeil, ou lorsqu'il parloit un peu long-temps. Il avoit le regard fixe.

Le 6 germinal, il consentit à prendre quelque boisson, et choisit l'eau et le vin, dans la proportion d'un tiers de vin sur deux tiers d'eau. On lui en donna une pinte, mais à peine en eut-il avalé un demi-verre, qu'il le vomit.

Il prit jusqu'au 13 tantôt un peu de lait pur, ou mêlé avec du sucre, tantôt du sucre pur qu'il laissoit fondre pendant la nuit et qui lui procuroit, disoit-il, une plus grande quantité de la liqueur dont il se nourrissoit. Le 13, un peu de riz, il vomit constamment une partie de ces alimens.

Le 14, il déclara qu'il ne vouloit rien prendre ; se trouvant très-fatigué des vomissemens répétés depuis plusieurs jours. M. Ballin lui interdit alors toute espèce d'alimens ; il

étoit triste, il se plaignit de beaucoup d'ennui, demanda son billet de sortie. Le 15, il eut une selle peu abondante, c'était pour la première fois depuis son entrée à l'Hôpital. Jusqu'au 18, diète absolue; sollicitations vives et réitérées pour obtenir sa sortie et la permission de retourner dans sa famille. Elle lui est accordée. Le 19, le malade se met en route; quoique très-foible, il prétend aller à pied jusques chez ses parens.

Le 3 floréal, il est rapporté sur un brancard à l'hôpital; il n'avoit pu aller que jusqu'à la caserne, rue de l'Oursine.

Il avait entièrement perdu la tête; on ne put savoir ce qu'il avoit fait depuis sa sortie de l'hôpital, s'il avoit mangé; il étoit dans un état de dépérissement et de foiblesse extrême. Il sentoit, disoit-il, la main de Dieu s'appesantir sur lui; il voyoit le Diable à ses côtés, qui le tourmentoit; il refusoit toute espèce de secours et imploroit la mort.

Ses derniers momens furent horribles; les muscles du pharynx étoient paralysés, et les douleurs qu'éprouvoit le malade dans les efforts qu'il faisoit pour exécuter les mouvemens de déglutition, lui faisoient repousser tout ce qui approchoit de ses lèvres, et serrer fortement

les dents pour empêcher l'introduction des alimens dans sa bouche. Si malgré tous ces obstacles on parvenoit à introduire quelque liquide dans l'estomac, tout étoit bientôt rejeté par le vomissement.

On prit le parti de le nourrir avec des lavemens de bouillon; il garda les quatre premiers, mais il rendit tous ceux qu'on lui donna par la suite.

Enfin, le 7 floréal, à midi, il succomba.

A l'ouverture du cadavre, on ne trouva rien d'extraordinaire dans le cerveau ni le cervelet.

La bouche et la langue étoient entièrement desséchées; cette dernière partie dure et desséchée.

Les parois du ventre très-affaissées et touchant la colonne vertébrale.

L'estomac réduit au quart de son volume ordinaire, contenant une assez grande quantité de mucosités jaunâtre; l'œsophage et les orifices cardiaque et pylorique, sains; les tuniques de l'estomac extrêmement épaisses, dures et presque cartilagineuses.

Le duodenum et tous les intestins grêles remplis de bile d'un vert foncé, les tuniques de ces intestins singulièrement épaissies, moins cependant que celles de l'estomac.

La vessie très-petite, et présentant dans ses membranes un épaississement encore plus considérable que celui de l'estomac et du tube intestinal.

Les autres viscères ne présentoient rien de particulier.

L'horrible fait dont le professeur César Ruggieri nous a transmis les détails, montre jusqu'à quel degré de courage féroce et d'insensibilité peut porter la mélancolie religieuse. Mathieu Lovat, cordonnier à Venise, quelque temps après s'être mutilé, se persuade que Dieu lui ordonne de mourir sur la croix; il prépare en silence les instrumens de son martyr : le jour fatal arrive, Lovat se couronne d'épines, dont quelques-unes pénètrent dans la peau du front; un mouchoir blanc, lié sur les flancs et les cuisses, couvre les parties mutilées; le reste du corps est nu. Il s'assied sur le milieu de la croix, ajuste ses pieds sur le tasseau d'en bas, le droit sur le gauche, et les traverse l'un et l'autre avec un long clou qu'il fait pénétrer à coups de marteau jusqu'à une assez grande profondeur dans le bois; il se lie fortement sur la croix par le milieu du corps; muni de deux autres clous longs et bien acérés, il en traverse successi-

vement ses deux mains, en plaçant la pointe dans le milieu de la paume et frappant contre le sol avec la tête du clou. Il élève ensuite les mains jusqu'à l'endroit où elles devoient être fixées, et fait pénétrer les extrémités des clous dans des trous qu'il avoit pratiqués d'avance sur la portion transversale de la croix. Mais avant de clouer la main droite, il s'en sert pour se faire, avec un tranchet, une large plaie au côté gauche..... A huit heures du matin on trouva ce malheureux crucifié, suspendu à la façade de sa maison. Transporté à l'hôpital, aucune de ses plaies ne parut dangereuse; elles se cicatrisèrent, en effet, très-promptement; on eut lieu d'observer pendant le traitement, que, pendant les intervalles lucides que lui laissoit son délire mélancolique, il souffroit cruellement de ses plaies, tandis que dans les autres momens, il ne paroissoit éprouver aucune douleur.

§ III.

Dans la manie, on observe un développement extrême, une surcharge d'énergie vitale qui se manifeste dans toutes les branches du système nerveux; dans les organes des sens, dans le cerveau, et dans les organes intérieurs qui sympa-

tisent le plus fortement avec lui : excès de sensibilité des sens, de la vue, de l'ouïe; excès d'irritabilité musculaire, force prodigieuse, pouvoir de résister aux efforts combinés de plusieurs hommes réunis, d'arracher, de rompre les fers les plus épais et les plus solidement fixés; développement de chaleur interne, facilité de supporter le froid le plus vif; irritation, excitement des organes génitaux, de l'estomac.

Que de changemens naissent au moral de ces modifications nerveuses! propos obscènes, lasciveté extrême chez les personnes les plus chastes, les plus pudiques; voracité; agitation continuelle, cris furibonds, babil intarissable; veilles opiniâtres; éloignement, horreur de la lumière; recherches de la fraîcheur, du froid; actes de violence, de fureur; penchant au meurtre, au vol, etc.

Au plus haut degré de la manie, le trouble des fonctions nerveuses est général; toutes les perceptions de l'aliéné sont fausses, ou, pour mieux dire, l'impression des objets extérieurs sur les sens semble ne pas se communiquer au cerveau; l'organe de la pensée ne conçoit plus que dans son sein même des idées confuses, tumultueuses et sans suite : l'attention, le jugement, le sentiment même de sa propre existence,

paroissent anéantis ; alors la manie se confond avec la démence. Le maniaque fait un rêve absurde, tout son corps est agité; le calme renaît peu-à-peu, mais le réveil complet tarde longtemps à se faire ; dans quelques cas il ne se fait point.

Assez fréquemment, l'aliéné plus tranquille conserve, ainsi que certain somnambule, la faculté de voir nettement les objets qui l'environnent, de répondre assez raisonnablement aux questions qu'on lui adresse, et de dissimuler le sujet de son délire (ceci est plus applicable aux mélancoliques), il est susceptible de crainte, de ruse, ou d'une froide réserve.

Dans l'exaltation ou l'extravagance, soit dans la manie gaie, on observe, durant la force de l'accès comme dans le somnambulisme, une augmentation prodigieuse des facultés intellectuelles, de la mémoire et de l'imagination particulièrement. C'est ce qui a fait dire aux anciens que la manie étoit accompagnée de l'esprit prophétique ; aussi *Démétrius* l'avoit-il définie par le mot εκτασιν, *mentis extensionem*, étendue de l'esprit pendant une certaine durée.

Aretée avoit observé que, dans certaines circonstances, les malades acquièrent une finesse singulière de vue ou de tact; ils peuvent voir ou

sentir par le toucher des objets qui se dérobent aux sens dans un état plus naturel (1). On en voit, dit-il, qui sont ingénieux et doués d'une aptitude singulière à concevoir ; ils savent *l'astronomie sans avoir eu de maître* ; ils connoissent la philosophie sans l'avoir apprise, et il semble que les Muses leur aient inspiré tout-à-coup le génie poétique : *poeticam quoque veluti a Musis infusam norunt.*

Les observations des modernes viennent à l'appui de celles du medecin de Cappadoce.

Van-Swieten parle d'une femme qui, durant son accès de manie, montrait une facilité rare pour la versification, quoiqu'elle eût été antérieurement occupée d'un travail manuel, et que son entendement n'eût été jamais cultivé.

Perfect atteste qu'une jeune personne, d'une constitution très-délicate, et sujette à des affections nerveuses, étoit devenue aliénée, et que, pendant son délire, elle s'exprimoit avec facilité en vers anglois très-harmonieux, quoiqu'elle

---

(1) Cette remarque a quelque trait, si je ne me trompe, à l'étrange faculté qui se développe dans la catalepsie ou dans le somnambulisme magnétique : il paroîtroit de là que cet état surnaturel n'étoit pas inconnu à Aretée.

n'eût montré antérieurement aucune sorte de disposition pour la poésie.

J'attendois, dit un aliéné guéri par le docteur Willis, toujours avec impatience, l'excès d'agitation qui duroit dix ou douze heures; parce que, pendant sa durée, je jouissois d'une sorte de béatitude. Tout me sembloit facile; aucun obstacle ne m'arrêtoit en théorie, ni même en réalité; je me rappelois de longs passages des auteurs latins; j'ai peine pour l'ordinaire à trouver des rimes dans l'occasion, et j'écrivois alors en vers aussi rapidement qu'en prose (Bibliothèque Britannique).

Un jeune homme, devenu maniaque par des excès d'études, sembloit conserver toute sa sagacité, et en faire l'usage le plus heureux pour approfondir la source de ses illusions. Les idées anciennes se renouveloient alors avec une extrême vivacité, au point de rendre très-obscures les impressions des objets présens; il sembloit habiter un monde différent de celui des autres hommes, et il disoit qu'il lui seroit impossible de se faire entendre d'eux, tant qu'il resteroit soumis, par une suite de sa maladie, à ce nouvel ordre de choses (Pinel).

Lorsque la maladie est encore dans toute sa force, dit l'auteur que nous venons de citer, et

que l'aliéné conserve le sentiment de son existence, les pensées les plus saillantes, les rapprochemens les plus ingénieux et les plus piquans distinguent ses propos ; il se plaît à disputer et à contredire les autres, et il relève avec finesse tout ce qu'on lui dit d'inexact ou d'irrégulier : raconte-t-il quelqu'événement ? il s'exprime avec feu, et il prend l'air surnaturel de l'inspiration et de l'enthousiasme. A mesure que l'effervescence s'appaise, l'aliéné prend un ton plus rassis, et ses idées se renouvellent avec plus de calme, mais avec moins de vivacité et d'énergie. Ses gestes sont moins expressifs, mais plus naturels et plus vrais ; il souffre plus patiemment les contradictions ; il n'est plus aussi sujet à s'emporter, et l'on voit peu-à-peu la raison reprendre son empire.

Alors, une mère de famille redemande ses enfans, qu'elle avoit complétement oubliés durant la violence de son aliénation. L'époux redemande à voir une femme adorée ; le musicien son instrument favori. Ce passage gradué du délire au bon sens, demande toute l'attention du médecin et du surveillant ; il faut le faciliter, en évitant avec soin un refus ou l'acquiescement inconsidérés aux désirs du convalescent ; car, une contrariété ou une émotion de l'ame, quoi-

que agréable et légère, peut le faire aisément rechuter, sa raison n'étant pas encore suffisamment affermie.

§ IV.

Ce n'est pas sans raison que l'on dit des vieillards en démence, qu'ils sont tombés dans l'enfance; ils se rapprochent effectivement du premier âge de la vie, par la manière dont s'exécutent alors les fonctions intellectuelles, et non-seulement les vieillards, mais aussi les jeunes-gens atteints de ce genre d'aliénation par une cause quelconque. Nous en avons fait suffisamment connoître les caractères distinctifs dans la première partie; la distraction, le défaut d'attention aux impressions de tout genre, externes et internes, et conséquemment le manque de jugement et l'abolition de la pensée, constituent la nature de la démence : les idées se forment encore, mais elles naissent et s'effacent avec la même rapidité et sans laisser aucune trace. Il en est de même des sentimens affectueux et des petites passions qui les agitent quelquefois; les mouvemens de colère, de crainte, d'effroi, les pleurs et les ris, se succèdent promptement les uns aux autres. Cet état d'oscillation pour ainsi dire, et de débilité des facultés mentales

a, pour dernier terme, l'imbécillité ou l'idiotisme : l'individu ne mène plus alors qu'une vie purement végétative ou organique; le cerveau n'est plus l'organe de la pensée; il agit uniquement comme centre nerveux, et il peut agir ainsi pendant un assez grand *nombre d'années.*

Nous venons de faire voir que les maladies de l'ame ne sont, dans le fait, que des affections du système des nerfs, dont le cerveau est le centre. Il en reçoit tous les ébranlemens, toutes les commotions qui développent, manifestent, excitent la pensée dans l'état sain, ou qui, par leurs excès ou par leur défaut d'harmonie, leur nullité, la troublent, l'affoiblissent ou l'anéantissent tout-à-fait.

Recherchons maintenant si ces désordres sont toujours le résultat d'une altération sensible dans l'organe même de la pensée, et quelles sont les modifications des nerfs intérieurs ou extérieurs qui exercent le plus d'influence sur la production de la manie et de la mélancolie.

Ces recherches feront le sujet de l'article suivant.

ARTICLE QUATRIÈME.

DU SIÉGE DES DIVERSES ESPÈCES D'ALIÉNATION MENTALE.

Devons-nous attribuer la cause prochaine du délire partiel ou général à une humeur particulière, à l'*atrabile*, ou à une certaine *vapeur fuligineuse* qui, du bas-ventre, s'élève dans le cerveau, obscurcit, obstrue l'entendement, ou, par sa nature âcre, acide, irritante, picote, irrite, enflamme les esprits? ou bien vaut-il mieux admettre, avec Cullen, que le délire n'est que le résultat immédiat de l'impulsion trop forte du sang à la tête et dans le cerveau? ou faut-il reconnoître, avec Crichton, qu'il est produit uniquement par l'affection des vaisseaux qui secrètent le fluide nerveux, et par l'altération de ce fluide, soit en quantité, soit en qualité? Devons-nous enfin, admettre qu'il existe, dans tous les cas d'aliénation, un vice d'organisation du cerveau, toujours manifeste après la mort?

Jetons un coup-d'œil rapide sur la solidité et sur la valeur de ces diverses opinions.

Il est inutile de nous arrêter sur la première: on sent aujourd'hui qu'il faut abandonner aux

Diafoirus et aux *Sganarelles* l'atrabile et toutes les *hûmeurs peccantes, imaginaires ;* les *intempéries du cerveau,* ses *indispositions ignées et malignes*, et tout cet étalage pompeux de mots vides de sens. Ces explications pédantesques et stériles sont très-propres à égayer la scène, et ne demandent plus une réfutation sérieuse.

L'opinion de Cullen est plus plausible et, par-là, plus dangereuse. Elle repose en apparence sur un fait constaté ; mais l'application qu'on en fait à la théorie du délire, est fautive. L'impulsion augmentée du sang à la tête n'explique point seule la cause du délire ; elle ne le détermine pas ; pour s'en convaincre, il suffit d'examiner ce qui se passe dans l'accélération du mouvement progressif. On sait qu'une course rapide accélère sensiblement la circulation, et fait affluer, dans un tems donné, une bien plus grande quantité de sang à la tête et avec plus de force, que dans l'état de repos ou de marche ordinaire : cependant on ne remarque pas le moindre changement dans les fonctions intellectuelles ; le cerveau n'en est point altéré ; il ne l'est pas même chez les bateleurs, exercés à se tenir pendant quelques minutes sur le sommet de la tête appuyée sur

le sol, les pieds en l'air, et exécutant ainsi, à l'aide des mains, des mouvemens variés. La pléthore est considérablement accrue dans le cerveau, par cette posture; néanmoins on ne voit pas qu'elle détermine ni le délire, ni l'apoplexie : dans ce cas, l'énergie vitale s'oppose puissamment à l'influence purement mécanique du sang sur le cerveau.

En outre, observons que le délire survient quelquefois à la suite d'hémorragie excessive; circonstance remarquable; l'affoiblissement du *sensorium commune*, est suivi d'une réaction, d'un nouveau mode d'être de l'organe du sentiment et de la pensée, d'où naît dans quelques cas le désordre de l'esprit.

Il faut donc admettre dans la formation du délire, une modification de la sensibilité, préexistente à l'état de congestion ou de pléthore du cerveau; modification qui peut, il est vrai, y déterminer l'afflux du sang, comme cela se remarque dans les fièvres inflammatoires, nerveuses, dans la phrénésie, dans l'ivresse et chez les personnes dont l'activité de l'esprit se trouve momentanément fort augmentée, chez les poëtes en verve, par exemple. Peut-être, alors, le sang acquiert-il réellement un pouvoir stimulant plus énergique et contribue-t-il

ainsi à accroître l'excitation cérébrale. Mais, je le répète, dans tous ces cas et dans la manie, en particulier, l'impulsion, la congestion sanguine n'est que secondaire; elle est le résultat de cette excitation nerveuse.

Quant à l'hypothèse de Crichton, ceux qui ne se paient que de mots peuvent l'admettre sans inconvénient; elle ne sauroit, au moins avoir aucune influence fâcheuse sur le traitement des aliénés; en effet, elle se peut réduire à cette proposition plus simple et, j'ose le dire, plus solide : *le cerveau agit autrement dans le délire que dans l'état de santé.* C'est là, nous devons l'avouer, l'explication la plus raisonnable, le dernier et le plus sûr résultat de nos recherches théoriques sur la cause prochaine des maladies de l'ame : en affirmant que les affections des organes sont toujours le produit d'un changement opéré dans la sensibilité, ou, si l'on veut, dans la secrétion nerveuse de telle ou telle partie, on est certain de ne pas se tromper, et de ne pas enfanter l'erreur, source des fautes les plus graves dans la pratique; on ne fait qu'énoncer un fait évident par les symptômes et les signes particuliers qui servent à le faire connoître et à le caractériser.

Mais les modifications de la puissance nerveuse peuvent-elles déterminer des altérations apercevables du tissu cérébral? et, vice versâ, des affections organiques du système lymphatique ou sanguin du cerveau, peuvent-ils occasionner le désordre des facultés mentales? Nous allons fixer particulièrement notre attention sur ces questions importantes.

§ I.

L'aliénation est-elle le résultat constant d'un vice organique du cerveau manifeste après la mort?

Dans la plupart des cas de manie, de mélancolie, et dans quelques cas de démence, on ne découvre, le plus souvent, après la mort de l'aliéné, aucun vestige morbide du désordre de l'esprit qui l'affectoit durant sa vie : le cerveau paroît sain à tous égards. Or, si les modifications de cet organe malade, sont inaperçues à l'examen attentif du cadavre, chez les sujets qui ont succombé dans le temps même de la violence de l'aliénation, ne peut-on pas dire avec certitude, que chez les aliénés guéris, il n'existoit pendant leur délire

et conséquemment il ne subsiste après leur convalescence, aucune altération organique du cerveau ?

Il faut convenir que nous ignorons complètement quelle est la texture intime des vaisseaux destinés à la sécrétion du fluide nerveux ; ce fluide et son mode de secrétion nous sont également inconnus; en conséquence et à plus forte raison, les changemens qu'ils peuvent subir, et auxquels nous sommes disposés à attribuer la cause des désordres de l'esprit.

Mais ces modifications insensibles, ne peuvent-elles pas déterminer à la longue des altérations dans le tissu du cerveau, qui, se développant et prenant de l'accroissement par la durée de la maladie, deviennent manifestes à l'œil, à l'ouverture des cadavres ?

L'anatomie pathologique a démontré, en effet, l'existence réelle de ces vices d'organisation. Mais sont-ils effectivement la cause excitante ou le siége primitif de l'aliénation mentale ? Si cela étoit ainsi, ne retrouveroit-on pas constamment les mêmes apparences dans tous les cadavres d'aliénés, dont les symptômes et la mort ont été semblables ? C'est pourtant ce qui n'existe pas. Faisons-le voir en exposant

le résultat des nombreuses ouvertures cadavériques faites par Greding (1).

Sur deux cent et soixante maniaques, il s'en est trouvé cent quatre-vingts, chez lesquels le cerveau étoit plus mou qu'il n'est ordinairement.

Sur vingt-six épileptiques maniaques il s'en est trouvé dix-huit chez lesquels le cerveau étoit extraordinairement mou, aqueux et pulpeux.

La même apparence s'est rencontrée chez six épileptiques idiots.

Sur vingt-quatre mélancoliques, il s'en est trouvé dix-neuf où le cerveau étoit remarquablement mou et pulpeux.

Sur huit maniaques et cinq idiots, on trouva dans le cerveau une apparence d'inflammation.

Chez trois maniaques, une partie de l'hémisphère gauche du cerveau étoit déprimée d'un demi-pouce, au moins, par une hydatide qui reposoit sur la pie-mère.

Chez un mélancolique, l'hémisphère droit étoit tellement déprimé à la partie antérieure par un fluide gélatineux et jaunâtre, qu'il pouvoit aisément contenir dans sa cavité la moitié d'une pomme de moyenne grosseur.

---

(1) J'ai extrait et traduit le tableau suivant de l'ouvrage de Crichton.

L'état des ventricules a présenté plusieurs différences, soit dans leur capacité, soit dans la quantité ou dans la qualité du liquide qu'ils renfermoient.

Sur cent maniaques, on en a trouvé vingt et un, chez lesquels les ventricules étoient singulièrement profonds et élargis.

Huit mélancoliques et sept idiots ont offert la même particularité.

L'état inverse a eu lieu dans bien des cas. Sur cent maniaques, il y en a eu vingt-quatre chez lesquels les ventricules étoient fort étroits.

Sur vingt-six épileptiques maniaques, neuf chez lesquels ils étoient fort petits, courts, contractés et ne contenant pas une goutte de liquide.

Sur vingt épileptiques, quatre avoient les ventricules fort petits.

Sur vingt-quatre mélancoliques, douze; et sur trente idiots, dix ont offert les mêmes apparences.

Indépendamment de ces divers états des ventricules, en général, on a observé une grande disproportion dans la capacité relative du ventricule gauche et du ventricule droit.

Quant au liquide contenu dans leurs cavités, l'ouverture cadavérique a fait connoître les faits suivans.

Chez six maniaques, les ventricules étoient extraordinairement pleins. Chez dix autres, il s'en est trouvé cinq où le ventricule droit étoit entièrement plein et le gauche entièrement vide.

De semblables apparences se sont présentées chez vingt-six épileptiques maniaques, chez ving-six épileptiques idiots, vingt épileptiques, quatorze mélancoliques, et trente idiots.

Diverses altérations du plexus choroïde, du troisième et quatrième ventricule, des éminences *nates et testes* de la glande pinéale, etc. ont été notées et se sont trouvées les mêmes, chez un grand nombre d'aliénés de différentes espèces.

Il est bon d'observer, en outre, que ces mêmes altérations organiques se rencontrent dans d'autres maladies, telles que les fièvres ataxiques, l'apoplexie, l'hydrocéphale. J'ai vu, entr'autres cas de ce genre, à l'ouverture du cadavre d'un enfant de trois ans, mort à la suite d'hydrocéphale chronique, le centre ovale entier réduit à l'état de putrilage, semblable à de la pommade de goulard rancie ; les ventricules tellement distendus par la sérosité, qu'ils se rompirent spontanément, lorsqu'on eut détaché la dure-mère. Malgré ces désordres,

l'enfant très-avancé pour son âge, conserva sa connoissance jusqu'à son dernier moment; il avoit seulement perdu la vue. (Cette observation se trouve détaillée dans mon mémoire sur l'hydrocéphale chronique, inséré dans les annales de Montpellier, n.º...)

Opposons encore aux apparences pathologiques du cerveau, observées par Greding, les observations de Bonnet, de Richard Mead, de Morgani, Tulpius, Reing, Scheid, Haslam; ces divers anatomistes prétendent avoir trouvé dans bien des cas le cerveau des maniaques dur, sec et friable, et quelquefois aussi, mou et pulpeux.

Haslam a fait une remarque particulière sur le péricrâne des aliénés, que je ne dois pas passer sous silence. Il a observé dans un grand nombre de cas un relâchement remarquable de cette partie, un manque d'adhérence au crâne. Il donne même comme un signe constant de la manie, ce relâchement des tégumens du crâne, tel qu'ils se rident très-facilement, et qu'on peut les ramasser en un paquet dans la main, principalement à la partie postérieure de la tête.

Il se remarque surtout après un violent accès de fureur; alors il est accompagné d'une contraction considérable de la pupille.

Cependant, le même auteur ajoute que quelquefois le péricrâne s'est trouvé, au contraire, adhérer plus fortement au crâne que dans l'état naturel (1).

Il a observé de plus, que la consistance du cerveau étoit souvent plus ferme, quelquefois plus molle, mais le plus ordinairement naturelle; la dure-mère tantôt plus adhérente, tantôt fort peu.

Quant aux dimensions de la tête, à la densité ou au défaut d'épaisseur des os du crâne, présumés propres à développer l'aliénation, l'on comprend aisément que ces sortes de vices organiques doivent être bien rarement la cause première de la manie, puisqu'il est reconnu que cette maladie n'atteint guère que les adultes, c'est-à-dire les individus qui ont passé l'âge où l'ossification est achevée et complète; il est difficile d'admettre que les affections morales puissent l'altérer; il n'y a donc qu'une conformation vicieuse de naissance, ou les désordres de la boîte osseuse déterminés par des causes externes, ou par le vice vénérien, qui soient capables d'effectuer le trouble des idées, en

---

(1) Voyez p. 59 de l'extrait fait par le professeur Odier.

s'opposant au développement de l'action du cerveau, ou en l'excitant mécaniquement; tels sont les épanchemens sanguins ou purulens à la suite de chute et de fracture, les esquilles osseuses, les tumeurs, les concrétions, les exostoses, etc. L'idiotisme et la démence sont le résultat le plus ordinaire de ces lésions.

Au surplus, voici le résumé des recherches de Greding à ce sujet; elles peuvent servir à étayer mon assertion.

Sur cent aliénés, il s'en est trouvé seulement quatre, dont la tête étoit très-alongée, et deux fort petite.

Sur vingt-six épileptiques maniaques, il y en avoit quatre, et sur seize épileptiques idiots, deux, dont les têtes paroissoient trop petites. Sur trente idiots, dix seulement l'avoient très-élargie. Les têtes de tous les autres avoient des dimensions ordinaires.

L'observation semble avoir appris que le plus grand nombre des aliénés ont le crâne fort épais; cela souffre cependant plusieurs exceptions. Ainsi, sur deux cent soixante aliénés, dont les corps ont été examinés après la mort, il s'en est trouvé cent soixante-sept dont le crâne étoit extraordinairement épais, et trente-

huit dont le crâne étoit très-mince ; et parmi ces derniers, il s'en trouva un qui étoit beaucoup plus épais du côté droit que du côté gauche. Il fut observé particulièrement que sur cent maniaques furieux, soixante-dix-huit avoient le crâne fort épais, et *vingt*, *très-mince.*

Parmi ces crânes, il s'en trouva un tout-à-fait tendre (quite soft). Sur vingt-six épileptiques maniaques, on en trouva dix-neuf ayant le crâne fort épais, et quatre, fort mince. Sur seize épileptiques idiots, quatorze, et sur vingt épileptiques, seize, dont le crâne étoit fort épais. On en trouva un, dans le nombre, dont l'un des côtés était épais et l'autre mince. Sur vingt-quatre mélancoliques, *dix-huit avoient le crâne fort mince.* Enfin, sur trente idiots, vingt-deux crânes très-épais et six fort minces.

Haslam a observé cette même variété dans la densité ou dans l'épaisseur des os du crâne ; il les a vus quelquefois plus épais, d'autres fois plus minces qu'à l'ordinaire ; une fois très-poreux, et une autre fois tachés, comme s'il y avoit eu du sang extravasé dans les cellules des os pariétaux, ou comme s'ils eussent été enflammés par place.

Le professeur Pinel a fait des recherches fort exactes relativement aux dimensions du

crâne des aliénés. Pour éviter tout jugement erronné, il a pris, sans distinction, un grand nombre de têtes, soit dans les collections du Muséum d'histoire naturelle, soit dans les cabinets de l'école de médecine ou ailleurs; il les a examinées et mesurées à l'aide d'un compas courbe; il s'est servi de ce même moyen, pour connoître les dimensions des têtes de diverses personnes de l'un et de l'autre sexe qui ont été ou qui étoient encore dans un état d'aliénation, et il a remarqué qu'en général, les deux variétés les plus frappantes, soit du crâne alongé, soit du crâne court ou approchant du sphéroïde, se trouvent indistinctement, et sans aucune connexion, avec l'exercice plus ou moins libre des fonctions de l'entendement. Il n'a point trouvé dans les têtes de maniaques, de conformation particulière dont on ne puisse trouver des exemples sur des crânes pris au hasard, et sur des sujets d'un esprit sain. Il a reconnu pourtant certains vices de conformation du crâne liés avec un état d'aliénation, surtout avec la démence ou l'idiotisme originel.

Une remarque importante, et bien propre à nous faire apporter une grande réserve, dans les jugemens que nous sommes appelés à former sur la nature de l'affection cérébrale, c'est

qu'il est arrivé plusieurs fois que là où les symptômes paroissoient indiquer, par leur intensité et leur continuité, un vice organique du cerveau, on n'a rien découvert de semblable à l'ouverture du cadavre ; tandis que l'inverse a eu lieu, dans les cas où les symptômes avoient fait présumer qu'il n'existoit qu'une affection nerveuse simple. M. le professeur Odier rapporte l'histoire d'un épileptique qui restoit plusieurs semaines sans éprouver d'accès, et qui finit par succomber ; à l'examen du cadavre, on trouva une tumeur sanguine, qui, du pariétal droit, s'étendoit jusqu'à la base du crâne, en s'enfonçant dans le cerveau. Le même auteur cite un autre cas d'épilepsie où les signes d'affection organique paroissoient évidens; le malade avoit de fréquens accès accompagnés de délire; ses facultés intellectuelles s'affoiblirent graduellement ; enfin il mourut dans une attaque plus violente que les autres. A l'ouverture du crâne, on trouva le cerveau parfaitement sain dans toutes ses parties. (Manuel de médecine pratique, 2.ᵉ édit. (1).)

Concluons, 1.° que les affections organiques

---

(1) Cet ouvrage se trouve chez J. J. Paschoud, imp.-Libr. à Genève et à Paris.

du cerveau découvertes après la mort des aliénés, sont l'effet, plutôt que la cause de l'aliénation, et que les seuls cas où l'on puisse, avec quelque certitude, pronostiquer l'existence d'un vice organique du système lymphatique ou sanguin, et l'envisager comme cause excitante du désordre intellectuel, sont ceux où quelque signe de lésion de la vie organique a précédé l'aliénation mentale, ou s'est manifesté dans le même temps; telles sont les attaques de paralysie, d'apoplexie ou d'épilepsie. (Voyez les observations suivantes.) On comprend que la manie, la mélancolie et la démence peuvent également se terminer par l'une de ces affections, et que le désordre intérieur, manifeste à l'ouverture, doit être considéré comme la cause de la mort et non de la maladie primitive. 2.° Que l'idiotisme de naissance, seul, peut être déterminé par une configuration particulière ou une conformation vicieuse des os de la tête, qui s'oppose à l'entier développement du cerveau; ajoutons à cette cause, les autres vices originels du tissu même de cet organe, propres à empêcher la manifestation des facultés mentales.

Les observations suivantes m'ont paru dignes d'être placées à la fin de ce paragraphe; je

laisse au lecteur le soin de décider quelle part ont eue, dans la production du délire ou de l'imbécillité, les désordres organiques qu'on a découverts après la mort; il pensera peut-être avec moi, que si nous sommes encore loin de pouvoir dire, durant la vie des malades, aussi exactement que Corvisart l'a fait pour les maladies organiques du cœur, ce que nous trouverons à l'ouverture du cadavre des sujets morts aliénés; en multipliant nos recherches, nous pourrons y parvenir un jour.

OBSERVATION PREMIÈRE.

DÉMENCE, COMPLIQUÉE DE VICES ORGANIQUES.

M. P..., âgé de 58 ans, avoit, depuis bien des années, de grands chagrins qu'il renfermoit au-dedans de lui. Il fut atteint d'une fièvre carotique, il y a 4 ans; dès-lors, il a toujours eu la tête foible; perte de mémoire, incohérence dans les idées. Le 19 Février 1810, il eut une légère attaque de paralysie du côté droit, qui parut augmenter la foiblesse des fonctions intellectuelles. Dans le courant de l'été, il devint sujet à des illusions, et il se livroit alors à de grandes violences. Le 4 No-

vembre, il fit une longue marche à pied, à la suite de laquelle il fut très-agité; le soir, il fut pris tout-à-coup d'hémiplégie complète : il ne pouvoit ni parler, ni avaler; quoiqu'il eût l'air de reconnoître les personnes qui l'abordoient, il ne paroissoit pas comprendre ce qu'on lui disoit. Les vésicatoires, les frictions stimulantes, le tartre stibié, porté graduellement à de très-hautes doses (1), ne produisirent aucun effet. Au contraire, son état d'imbécillité ne faisoit qu'empirer chaque jour; il survint à la jambe gauche, une grande escare gangréneuse; la foiblesse alla en augmentant : le malade fut pris d'accès épileptiques, de fièvre, et deux jours après, il mourut.

Il est essentiel de remarquer, qu'à l'exception de ces deux derniers jours de fièvre, le pouls avoit toujours été trouvé naturel; que le malade ne s'étoit jamais plaint ni de palpitations, ni d'oppression, et avoit toujours paru jouir du sens de la vue.

Ouverture du cadavre faite 32 heures après la mort. A la surface interne du crâne, deux

(1) Le malade vint à en supporter deux grains toutes les deux heures, ce qui ne faisoit que lui tenir le ventre libre, sans lui faire mal au cœur.

petites exostoses pointues, l'une au sommet de l'os pariétal gauche, l'autre à l'os ethmoïde. La première adhéroit si fortement à la dure-mère, que, lorsqu'on sépara le crâne après l'avoir scié, cette membrane se dédoubla entre la pie-mère et l'arachnoïde; il y avoit un épanchement de sérosité gélatineuse. Dans les ventricules, 3 onces environ de sérosité, limpide et non coagulable par le calorique. A l'entrée de l'infundibulum, légère ossification de la substance même du cerveau. Toutes les artères encéphaliques présentoient dans leur tissu plusieurs points d'ossification, particulièrement sensibles et nombreux dans tout le trajet des artères ophtalmiques, lesquelles étoient très-dilatées et fort désorganisées d'ailleurs. La même altération se remarquoit, du plus au moins, dans les diverses branches des artères carotides, basilaires et vertébrales.

Le côté droit du cœur étoit sain; mais la surface interne du côté gauche étoit livide, phlogosée; la valvule mitrale, ossifiée; l'aorte fort dilatée et présentant plusieurs points d'ossification dans son tissu; sa surface interne paroissant enflammée; les valvules sigmoïdes en partie ossifiées. Les artères coronaires étoient saines. (Odier, professeur.)

2.° *OBSERVATION.*

MÉLANCOLIE COMPLIQUÉE DE VICES ORGANIQUES.

M. V..., négociant à Paris, avoit une haleine singulièrement fétide ; d'ailleurs, il paroissoit jouir d'une bonne santé, lorsque, vivement frappé d'inquiétude, à l'occasion des désastres qui menaçoient le commerce (en 1811), il fut pris de fièvre ardente et de délire. La fièvre se dissipa au bout de quelques jours, mais le délire persista. Le malade se croyoit condamné à périr sur l'échafaud ; telle étoit son idée dominante. Il fut amené dans son pays natal, trois mois après l'invasion de sa maladie, réduit au dernier degré de marasme, et délirant toujours sur le même sujet. Il répétoit souvent qu'on ne connoissoit point son mal, qu'il avoit le poumon plein d'une effroyable pourriture : ses crachats, en effet, répandoient une odeur de corruption insupportable. Il mourut quelque tems après son arrivée à Genève.

A l'ouverture du cadavre, 24 heures après la mort (faite en ma présence), on trouva deux exostoses de la grosseur d'une petite aveline à la face externe du pariétal droit ; la dure-mère

adhérente au crâne dans tous les points de sa surface ; l'arachnoïde singulièrement engorgée de sang, épaissie dans toute son étendue, rouge, comme phlogosée, et n'ayant conservé de transparence nulle part ; la pie-mère étoit également épaissie dans toute son étendue, rouge, elle s'enlevoit aisément, laissant à nu toutes les circonvolutions du cerveau, et de grands intervalles entre ces circonvolutions ; de sorte qu'on voyoit distinctement la substance cendrée, dépouillée de tous les petits vaisseaux qu'elle reçoit de la piem-ère. Epanchement de lymphe coagulée, dans un petit espace de la partie antérieure de l'hémisphère droit ; fausse membrane, s'étendant du milieu de la faulx au côté droit du coronal, reposant sur l'arachnoïde sans lui adhérer nulle part, large d'un pouce et longue de trois environ, engorgée d'un sang noir dans plusieurs portions de son étendue. Dans les ventricules latéraux une cuillerée à café de sérosité rougeâtre ; le gauche présentoit, en outre, dans sa partie supérieure un petit corps glanduleux de la grosseur d'un pois chiche, dont on fit sortir, en le pressant, une matière jaunâtre, stéatomateuse, et une autre matière dure et crétacée. La substance médullaire de tout le cerveau étoit parsemée

de points rouges qui laissoient échapper une gouttelette de sang.

Dans la cavité thorachique, épanchement abondant de sérosité sanguinolente ; nombreuses adhérences des poumons avec la plèvre costale et diaphragmatique. *Le péricarde* contenoit une assez grande quantité de liquide ; le cœur étoit flasque et réduit à la moitié de son volume ordinaire. Le *poumon* gauche ulcéré à sa base, et réduit en grande partie en une sorte de pulpe ou de putrilage noirâtre, d'une odeur infecte, semblable en tout aux matières que le malade crachoit de temps en temps, et qu'il avoit rejetées plus abondamment la veille de sa mort. Point de tubercules dans le reste de l'organe pulmonaire.

Le foie adhérent au diaphragme, phlogosé dans la partie convexe ; la vésicule fort distendue par une bile d'un jaune clair.

La rate et les *reins* très-petits, *ratatinés* et pleins d'un sang noir.

Le peu de substance musculaire qui restoit de ce cadavre avoit la teinte livide et bleuâtre, d'une chair abandonnée depuis plusieurs jours à la putréfaction. (Aubert, D. M.)

3.° OBSERVATION.

MANIE LÉGÈRE COMPLIQUÉE DE VICES ORGANIQUES.

Il y a sept ans passés que Miss E. T., âgée de 52 ans, d'une foible constitution, d'une extrême sensibilité, fut prise tout-à-coup, et sans cause connue, de resserrement à la gorge; dès-lors, elle devint triste, superstitieuse, redoutant l'avenir; sujette à la constipation, aux flatulences, aux angoisses; ses idées étoient incohérentes; elle déliroit; rarement elle se plaignoit de chaleur fébrile, mais constamment d'une douleur intense, se portant alternativement du front à l'occiput, et quelquefois à l'épine du dos et à la région épigastrique. Perte d'appétit, cardialgie, distension de l'estomac; espèce de syncope épileptique, revenant de temps en temps, et durant quelques minutes pendant lesquelles elle perdoit complètement le sentiment et le mouvement. Toux sèche, fréquente; urines rares, difficiles, sédimenteuses, sablonneuses; ses yeux étoient brillans, gonflés, saillans, farouches; le visage bouffi et vermeil. La malade faisoit des actions indécentes, absurdes, extravagantes.

La respiration devint courte et précipitée ; le pouls foible, vîte ; la voix foible, à peine articulée ; œdème des extrémités. A cette époque le mal fut jugé incurable. En effet, la malade mourut subitement, sous l'usage de la poudre de scille et de l'oxymel scillitique, et l'enflure des extrémités étant dissipée.

Ouverture du cadavre. Le crâne fort épais, particulièrement du côté droit. La dure-mère y adhéroit, principalement aux os pariétaux et occipital ; ses vaisseaux paroissoient variqueux. Les sinus, distendus par le sang épanché. La pie-mère du côté droit étoit épaissie et d'une couleur livide.

Le cerveau extrêmement turgide, tellement qu'il ne put être replacé dans le crâne ; sa substance étoit partiellement endurcie, mais, en général, plus mou que de coutume. Les ventricules latéraux contenoient une certaine quantité de liquide jaunâtre ; le plexus choroïde étoit dans l'état naturel ; la glande pinéale plus volumineuse qu'à l'ordinaire, d'une consistance remarquablement molle, entourée de sérosité. Les artères carotides et les veines jugulaires extrêmement dilatées.

Rien de particulier dans la poitrine, excepté l'adhérence des vaisseaux au péricarde, et un peu d'épanchement dans ce dernier.

Dans l'abdomen. Pylore squirreux ; hydatides à la surface du foie ; rate volumineuse ; omentum décoloré, adhérent au péritoine en plusieurs endroits. Les vaisseaux, en général, paroissoient distendus et comme variqueux. (Perfect. Annals of insanity).

4.e *OBSERVATION.*

IMBÉCILLITÉ A LA SUITE D'ATTAQUES RÉPÉTÉES D'APOPLEXIE ÉPILEPTIQUE.

M. *Cabantoux*, âgé de 60 ans, environ, d'une forte constitution, sujet au flux hémorroïdal, fut pris dans le mois d'avril 1812, de vertiges, de perte de connoissance et de mouvemens convulsifs. Au bout d'une heure il revint à lui ; il avoit l'air hébété ; ses mouvemens étoient difficiles ; le pouls régulier, lent ; les hémorroïdes fluoient comme à l'ordinaire ; la face étoit très-colorée. (Application de sangsues à l'anus ; vésicatoire à la nuque ; mixture éthérée avec addition de tartre stibié.)

Le lendemain, il étoit bien à tous égards, si ce n'est qu'il se sentoit foible et la tête étonnée. Le *troisième jour*, il sortit ; toutes ses fonctions vitales ou organiques, s'exécutoient librement ; ses facultés intellectuelles

seules, restoient engourdies, particulièrement la mémoire; il tardoit à répondre, il répétoit plusieurs fois de suite la même chose, prenoit un mot pour un autre; il agissoit à contre-sens de ce qu'il avoit intention de faire; à table, il plongeoit le manche de sa cuiller dans sa soupe; il empoignoit la lame de son couteau.

Dans l'espace de quinze mois environ, il a eu successivement, et à des distances plus ou moins rapprochées, neuf attaques, semblables à celle que nous venons de décrire. L'avant-dernière en diffère pourtant à quelques égards. Le malade avoit été goûter hors de la ville avec un de ses amis; de retour chez lui, il étoit occupé à voir jouer aux cartes, quand, tout-à-coup, il se laisse tomber sur sa chaise du côté gauche; sa langue s'embarrasse, ses idées deviennent confuses; le côté gauche entièrement privé de mouvement; il n'eut point de convulsions. Je vis le malade peu de temps après l'attaque; il répondoit avec peine aux questions que je lui faisois; il étoit assoupi. Le côté gauche qui avoit perdu sa mobilité étoit sensible à la piqûre de l'épingle; le malade portoit sa main droite à l'endroit piqué; celle-ci, au contraire, étoit insensible aux piqûres.

Le lendemain, le malade étoit dans un état apoplectique complet; il prit douze grains de musc dans l'espace de vingt-quatre heures; au bout de ce temps, il recouvra l'usage de ses sens; mais la paralysie subsista, et les facultés intellectuelles étoient considérablement affoiblies; il avoit par intervalles des accès d'impatience, d'angoisses extrêmes. Cet état se maintint jusqu'au 7 août 1813; il eut ce jour-là une dernière attaque d'apoplexie qui devint mortelle au bout de vingt-quatre heures. Les pupilles restèrent constamment contractées.

Ouverture du cadavre. Crâne plus épais qu'il ne l'est communément. Légère couche semi-gélatineuse sur toute la surface du cerveau, ossification de l'étendue et de la forme d'un petit sou, dans l'arachnoïde et au milieu de l'hémisphère droit; il y avoit une demi-tasse à peu près de liquide dans le ventricule gauche, et un caillot de sang volumineux dans le ventricule droit; il paroissoit avoir été formé par couches successives, le centre étoit très-consistant, la circonférence, au contraire, à demi-fluidifiée; on apercevoit sur les parois du dernier ventricule une sorte d'ecchymoses, rouges et jaunâtres; elles étoient moins pro-

noncées dans le gauche. Les artères ophtalmiques et basilaires, en partie ossifiées. Le thorax et l'abdomen ne furent pas ouverts. (Matthey D. M.)

5.e *OBSERVATION.*

IMBÉCILLITÉ PAR VICE ORGANIQUE.

M. G., âgé de 52 ans, avoit joui d'une bonne santé jusqu'au commencement de janvier 1812; à cette époque, il parut changer de caractère; il devint triste, chagrin, silencieux; il perdit l'appétit et toute son aptitude ordinaire au travail; son pouls étoit lent, foible. Il articuloit mal ses paroles; ses idées étoient incohérentes; il sembloit d'abord énoncer clairement sa pensée, puis au milieu de sa phrase, il s'arrêtoit, et ne pouvoit l'achever. Ces symptômes sembloient avoir pris le type intermittent, ils étoient plus intenses tous les trois jours. (Vomitifs et purgatifs donnés sans succès.)

Le 15 février, le pouls étoit très-foible, très-lent, quarante-quatre pulsations dans la minute.

Le 19, coma profond; pupille droite moins sensible à l'impression de la lumière que la

gauche (vésicatoires aux jambes , un grain de feuilles de rhus toxicodendron en poudre, toutes les deux heures).

Le lendemain , mieux frappant ; le malade parlait ; il s'exprimoit avec aisance et justesse sur son état ; il demanda à manger et parut s'intéresser à ce qui se passoit autour de lui.

Le 22 , il témoigna le désir de sortir du lit, le pouls étoit naturel.

Le 24, il se leva seul, et se promena dans sa chambre, sans appui.

Les 25 , 26 et 27. Les forces s'accrurent sensiblement (quelques symptômes de gastricité et l'irritation des glandes muqueuses de la bouche, survenue, à la suite de l'emploi de trente-six grains de calomel, furent combattus par les purgatifs).

Le 28 , retour des premiers symptômes ; ilence obstiné ; il ne répond que par signes; il ne se leve pas; hémiplégie du côté droit, qui conserve sa sensibilité.

La foiblesse alla graduellement en augmentant , il survint le hoquet , le vomissement de matières épaisses et verdâtres ; le malade mourut le 6 mars.

Ouverture du cadavre. La partie antérieure

de l'hémisphère gauche du cerveau contenoit dans son intérieur une tumeur sphéroïdale, de deux pouces et demi de diamètre, d'un jaune foncé, de consistance molle et à demi-putréfiée; elle se terminoit insensiblement dans les parties saines environnantes. En général, le cerveau étoit plus consistant qu'il n'est à l'ordinaire; ses vaisseaux étoient pleins de sang.

Les autres viscères étoient dans l'état naturel (Peschier D. M.).

§ II.

L'aliénation n'a-t-elle pas quelquefois son siége primitif dans les modifications des extrémités nerveuses internes; soit dans les lésions de la sensibilité, ou du tissu des viscères?

Il est généralement reconnu que, dans les corps organisés vivans, toutes les parties concourent au développement et au maintien de la vie et du sentiment: toutes, chez les animaux, consentent ou sympathisent entre elles, par le moyen des nerfs qui, de toutes parts, vont aboutir au cerveau; centre commun de tous les ébranlemens nerveux, de toutes les sensations, il réagit après avoir été frappé, et renvoie, en

rayonnant, le fluide nerveux dans tous les sens, et quelquefois plus vivement, plus fortement, dans certains organes. Le fétus, dans le sein de sa mère, fait mouvoir avec vivacité ses petits membres; les sentimens qu'il éprouve à l'intérieur de son corps, et qu'on peut supposer pénibles ou douleureux, se communiquent au cerveau qui réagit à l'instant sur les muscles des extrémités, et les met en mouvement. Les cris de l'enfant qui vient à la lumière, annoncent la nouveauté des impressions que lui fait éprouver le nouveau fluide dans lequel il est plongé, et qui pénètre son poumon. Bientôt, les douleurs de la colique et de la dentition viendront lui faire pousser d'autres cris, et agiter tout son être. Ces divers mouvemens sont involontaires.

Vivit et est vitæ nescius ipse suæ.

Sans doute, à cette époque de la vie, le cerveau est purement passif; nous l'avons déjà remarqué ailleurs; il n'est point encore l'instrument ou l'organe de la pensée, le siége de la volonté; il le deviendra plus tard, après l'entier développement des autres organes, et l'action répétée des sens.

Arrêtons-nous à cet âge, où les facultés intellectuelles sont en pleine activité. Observons

l'adolescent. Quels changemens, et dans la forme du corps, et dans les idées; dans les penchans, dans les passions, viennent se manifester avec la vie nouvelle, et l'énergie des organes destinés à la propagation de l'espèce! Quels sentimens inconnus jusqu'alors font frémir tout son être! Une inquiétude vague l'agite et l'attendrit; il soupire sans savoir pourquoi; il ne sait point encore démêler la nature des impressions nouvelles qu'il éprouve; il ne sauroit définir ce besoin qui l'inquiète, ce désir sans objet arrêté. Époque orageuse de la vie! que de maux, que de fautes, que de remords n'entraîne-t-elle pas à sa suite, quand l'impétuosité de la passion n'est pas contenue par les soins attentifs et vigilans de la sagesse, sous les traits de Mentor! C'est à cette époque que la manie, la mélancolie, se déclarent, et éclatent avec le plus de violence.

D'un autre côté, voyez quelle différence se marque à l'extérieur, et dans le caractère des idées, et dans les habitudes, lorsque les signes de la puberté ne se manifestent pas. On voit au printems de la vie, les traits charmans de la beauté se faner, au lieu de s'épanouir; le vif et brillant coloris de la jeunesse faire place au teint pâle de la triste langueur; l'imagination perdre toute sa vivacité, et les goûts les plus bizarres tenir lieu

des plus délicieux penchans. On reconnoît aisément, au timbre de la voix, à l'embonpoint, et au défaut d'apparences et de formes viriles, les malheureux, mutilés dans l'enfance par les peuples barbares.

Ainsi, de la différence dans le développement et dans l'activité des principaux organes, nous verrons naître des différences remarquables dans les idées et dans les penchans. Une bonne conformation des poumons et du cœur dans une vaste poitrine, détermine nécessairement l'énergie de leurs fonctions, une plus grande chaleur vitale, un sang plus abondant et plus vif; de-là, naîtront des idées de bonheur, aimables et douces, une imagination vive, une conception facile, et un caractère léger : tel est, en effet, le tempérament que les anciens ont désigné par le mot de *sanguin*.

Si, à cette vaste capacité de la poitrine, à ce grand volume du poumon et du cœur, vous ajoutez encore un foie volumineux, actif, une grande énergie des organes génitaux, des fibres sèches et tendues, vous aurez le tempérament bilieux, caractérisé au moral par le penchant à la violence, à la colère, et par un sentiment habituel d'inquiétude et de mal-aise.

Le tempérament mélancolique se prononce

au moral, par son caractère ombrageux, triste, chagrin ; ses idées fixes, opiniâtres ; ses extases, ses visions, ses tourmens. Ces dispositions de l'esprit et de l'ame resultent, suivant Cabanis, de l'étroitesse de la poitrine, du peu de développement des organes de la circulation, de la constriction des organes digestifs, de la gêne, de l'embarras de la circulation dans les viscères du bas-ventre ; et de l'activité des organes génitaux, de l'influence prédominante de la liqueur séminale sur le cerveau.

La couleur pâle de la peau, la mollesse des chairs, la lenteur et la foiblesse des mouvemens, le peu d'activité du foie et des organes génitaux ; en général, la prédominence du système lymphatique sur les autres systèmes, constitue le tempérament phelgmatique des anciens, pituiteux ou lymphatique des modernes ; remarquable au moral par le peu d'énergie des fonctions intellectuelles, et la douceur du caratère.

A ces quatre tempéramens, Cabanis en a ajouté deux autres ; 1.° le tempérament musculaire ou athlétique, caractérisé par le développement excessif des organes moteurs, par la force du corps, et le défaut de sensibilité et de capacité intellectuelle. Hercule, le prototype des athlètes et des forts de la Halle, est plus

fameux par son courage et la vigueur de son bras, que par son esprit.

2.° Le tempérament nerveux, caractérisé par la prédominence du système nerveux, et de l'énergie cérébrale ; développement peu marqué de l'action musculaire ; foiblesse du corps, mais aptitude aux travaux de l'esprit, aux sciences et aux arts.

On comprend que les tempéramens, tels que nous venons de les décrire, se rencontrent rarement dans la société, aussi purs, aussi tranchés ; mais le type fondamental, et les caractères prédominans, s'y retrouvent toujours, au milieu des variétés et des mélanges qu'y apportent les combinaisons de ces divers tempéramens, l'éducation, les mœurs ou les habitudes, et les maladies.

Au reste, il nous suffit, pour notre objet, de noter cette influence remarquable de l'action prédominante de tel ou tel système, sur le caractère des idées et des penchans : il nous importe d'observer que les chimères ou les idées fixes, qui préoccupent l'esprit des individus doués d'un tempérament mélancolique, sont bien près du délire partiel, et l'occasionnent fréquemment. La prédominence du système sensitif, et l'excessive énergie du cerveau, chez les person-

nes douées d'un tempérament nerveux, les dispose imminemment aux désordres intellectuels; il n'y a qu'un pas de l'extrême sensibilité à l'extravagance, à la manie.

Ainsi, en étendant ces dispositions originelles dont nous venons de parler, ou en augmentant, en modifiant la sensibilité ou l'action secrétoire des nerfs et des organes, dont la sympathie avec le cerveau est fortement prononcée, nous verrons naître des altérations également remarquables dans les facultés mentales et affectives.

Rien n'est mieux démontré que l'influence qu'exercent sur les idées et sur les penchans, les affections morbides des viscères, renfermés dans les régions phrénique ou épigastrique, hypocondriaque et génitale. Qui ne connoît pas le pouvoir de la digestion difficile ou aisée sur notre esprit? celle-ci engendre l'hilarité, la générosité; l'autre, la mauvaise humeur et la tristesse.

Les anciens avoient bien connu cette influence sympathique des viscères. Les médecins grecs plaçoient le siége de la manie dans les intestins; et de-là l'usage ordinaire de l'ellébore, qu'ils regardoient comme le spécifique de cette affection. On voit encore assez fréquemment de

nos jours, au début d'un accès de manie, les aliénés se plaindre de chaleurs incommodes qui, de l'abdomen, s'élèvent à la tête, et finissent par déterminer le délire.

Van-Helmont parle en termes obscurs de l'influence de l'estomac sur les idées; son imagination active ajoute trop à la simple observation. Son archée est un être purement imaginaire, mais les phénomènes qui l'ont porté à le supposer raisonnable sont réels et constans. Les symptômes particuliers qu'il éprouva lui-même, après avoir goûté du suc de napel, le portèrent à croire que l'ame occupe ordinairement l'orifice de l'estomac (os stomachi), tant qu'elle est unie au corps; et la folie, selon lui, est un vice intellectuel, suscité de l'hypocondre.

L'action des poisons narcotiques sur l'estomac, et les effets nerveux qui en sont la suite, sont bien connus : on en trouve des exemples curieux dans l'ouvrage de *Wepfer* (De cicutâ aquaticâ). L'opium égaie les Orientaux, les rend intrépides dans les combats, et les jette quelquefois dans le délire et la fureur. L'aconit, la jusquiame, la belladone, produisent des effets analogues, suivant la dose qu'on en a prise. Le stramonium, ou la pomme épineuse (*datura stramonium*), particulièrement excite des rêves

agréables, une sorte de délire et de volupté qui tient de l'enchantement ; il fait partie de ces compositions ennivrantes dont l'apathique Indien fait ses délices.

L'embarras gastrique simple donne lieu quelquefois au délire ; j'ai eu lieu de l'observer moi-même, et dans ces cas, la guérison a suivi de près l'effet de l'émétique. D'autres lésions de l'organe digestif peuvent également déterminer l'aliénation. J'ai vu une femme atteinte de squirre au pylore, à la suite de chagrins profonds, devenir maniaque, et périr dans le marasme. A l'ouverture du cadavre, nous ne trouvâmes rien de particulier dans le cerveau. L'estomac étoit fort élargi ; le pylore complétement squirreux.

L'embarras de la circulation dans le système hépatique, et les dérangemens des fonctions du foie ou de la secrétion de la bile, sont très-certainement le siége le plus ordinaire de la mélancolie, quelquefois aussi de la manie. *Vena porta, porta malorum.* J'ai vu, à la maison des aliénés de Genève, une femme devenue maniaque, à la suite d'une fièvre bilieuse, accompagnée d'obstruction au foie : j'indiquerai ailleurs le traitement particulier qui fut employé dans ce cas.

Les lésions de la rate m'ont semblé imprimer

un caractère de lenteur dans les idées, et une grande apathie morale ; mais je n'ai pas eu lieu d'observer qu'elles fussent le siége primitif de l'idiotisme ou de la démence. J'en dis autant des affections chroniques du mésentère.

Observons en passant que, dans les inflammations intestinales qui se terminent par la gangrène, à la suite de hernie étranglée particulièrement, les malades conservent jusqu'à leur dernier soupir, toute leur connoissance, toute leur présence d'esprit; quelques-uns même ont annoncé le moment précis de leur mort. Il semble qu'aux approches de cet instant fatal, les forces intellectuelles se concentrent, et développent, en quelque sorte, la faculté de la prévision. Le même phénomène s'observe également dans l'inflammation aiguë d'autres organes, terminée par la suppuration, toujours mortelle; dans la phthisie pulmonaire surtout, dont la marche est très-rapide : et s'il étoit permis de mêler à des recherches de faits, les fictions romanesques fondées sur la réalité, nous citerions comme preuve de cette exhaltation de pensée dans les derniers momens de la vie, le discours éloquent de Julie à son lit de mort (Nouvelle Héloïse).

Dans les phthisies pulmonaires lentes, on voit quelquefois le délire survenir à la fin de la ma-

ladie, et, dans quelques cas rares de vomique peu étendue, le délire a été le signe d'une crise favorable. Celse a parlé de ces terminaisons. Le docteur Vieusseux nous a communiqué, dans le temps, l'histoire d'une malade atteinte de vomique, qui fut prise tout-à-coup et sans cause connue de délire maniaque; il dura quelques jours, au bout desquels, les signes de l'existence de la vomique avoient disparus: dès-lors, la malade a joui d'une bonne santé. J'ai soigné une Dame de quarante ans, environ, parvenue au dernier degré de phthisie pulmonaire, qui finit par se persuader que son mari, absent depuis quelques années, étoit arrivé, qu'elle l'avoit vu et entendu; cependant il commandoit dans les troupes françaises qui étoient alors en Russie (1812). Elle ne s'occuppa plus dès ce moment que des moyens de le bien traiter; elle entroit à ce sujet dans des détails pleins de sens; elle s'informoit d'un air joyeux si les personnes qui venoient lui rendre visite n'avoient pas aperçu son mari en entrant chez elle. Ce délire exclusif fit son bonheur pendant près d'un mois; il ne cessa qu'avec la vie de la malade.

L'action des organes génitaux, et les diverses modifications qu'elle éprouve, exercent une in-

fluence sur les idées et les penchans suffisamment démontrée par les faits ; nous ne nous y arrêterons pas. Nous remarquerons seulement, que si l'excitation de ces parties détermine quelquefois le délire érotique et la nymphomanie, on voit aussi, dans certains cas de manie ordinaire, l'excitation des fibres cérébrales que nous supposons correspondre et sympathiser plus particulièrement avec les organes sexuels, déterminer une irritation remarquable dans ces derniers. On conçoit de-là l'influence dangereuse d'une imagination trop tôt développée, ou fortement excitée par les objets extérieurs, par des peintures lascives, par la lecture d'ouvrages obscènes.

Les dérangemens du flux hémorroïdal peuvent être le siége primitif de l'aliénation ; nous en rapporterons quelques exemples dans la troisième partie.

On connoît l'influence que certaines affections de la peau exercent sur les idées et sur les penchans ; le satyriasis et le délire érotique étoient un des caractères assez communs de la lèpre : les dartreux sont très-enclins aux plaisirs de Vénus ; mais la pellagre particulièrement donne lieu à une veritable aliénation d'esprit. On peut voir à la suite de l'extrait de l'ouvrage de Mason-Cox sur la *Démence*, par M. Odier, l'excellente

dissertation que le traducteur a faite de cette maladie cutanée.

Ne peut-on pas raisonnablement conjecturer que, dans certain cas de mélancolie hypocondriaque, l'idée fausse et dominante naît d'un sentiment particulier, éprouvé par le malade, dans une partie dont les sympathies, dans l'état ordinaire, sont moins prononcées que celles des organes dont nous avons parlé plus haut? Ainsi, par exemple, le mélancolique qui a le sentiment vague de la foiblesse musculaire dans les membres abdominaux, ou qui y éprouve une douleur obtuse, finira par imaginer, et par être persuadé, que ses jambes sont de cire, de beurre, de verre, ou brisées. Celui qui se retient d'uriner, afin de ne pas inonder toute la terre, ressent peut-être quelque spasme, quelqu'embarras, ou une irritation légère dans les voies urinaires, au col de la vessie. Les douleurs externes dont se plaignent certains mélancoliques, et qui leur font pousser les hauts-cris lorsqu'on les approche ou qu'on veut les toucher, ne sont peut-être pas toujours imaginaires, comme on est disposé à le croire (1).

(1) Quelquefois au début de l'accès, les maniaques ont le sentiment d'une foiblesse générale qui les porte

La fureur sans délire, ou le penchant à répandre le sang de ses semblables, n'auroit-il point son siége dans l'excitation ou l'inflammation des gros vaisseaux, comme cela se remarque dans la rage confirmée? Les symptômes précurseurs de cette affection chez le pathomane furieux dont Pinel nous a donné l'histoire, pourroient servir à étayer ma conjecture. Elle me paroît aussi bien fondée que l'opinion du docteur Gall, qui place le siége des penchans au meurtre et au vol, dans certaines protubérances du cerveau : si cela étoit toujours ainsi, ces dispositions vicieuses ne se manifesteroient-elles pas aussitôt que le cerveau a pris tout son accroissement, et que les objets propres à les exciter auroient frappé les yeux? Auroient-elles des intermittences longues, et cesseroient-elles avant la vie? C'est là pourtant ce qui arrive et ce que l'observation a démontré (1). On a vu des hommes doués d'un excellent caractère,

---

à faire un usage immodéré de substances stimulantes, telles que les liqueurs spiritueuses, le café, le tabac, etc. : circonstance qui tend à accélérer l'explosion de la manie.

(1) La jeune Klopemane, dont j'ai parlé dans la première partie de ce Mémoire, s'est complétement guérie de son penchant au vol.

bons, aimans, devenir subitement furieux et enclins à répandre le sang, à la suite de quelque chagrin, de quelque affection nerveuse; nous en avons rapporté des exemples dans la première partie. La suppression des règles, l'état de grossesse, donnent lieu quelquefois à des penchans bizarres. Le docteur Gall fait mention lui-même, d'une Dame enceinte qui étoit prise du plus violent désir de mordre; elle engagea, à prix d'argent, un boulanger à se laisser mordre le bras nu. Au retour des menstrues, et après l'accouchement, ces dispositions cessent tout-à-fait. Or, en admettant même qu'il existe des organes particuliers dans le cerveau, propres à manifester tel ou tel penchant, on voit qu'il faut néanmoins admettre aussi que, pour les développer ou exciter leur action, il faut le concours des modifications nerveuses de certains organes éloignés du centre nerveux, sans quoi l'on ne sauroit expliquer la naissance et la cessation soudaine, instantanée ou durable de ces dispositions; à moins qu'on ne suppose que les protubérances cérébrales puissent rester inactives, malgré leur développement apparent à l'extérieur de la tête, ou cesser d'agir, s'effacer, après une durée plus ou moins longue de leur action; mais la sympathie entre le cerveau et

les branches nerveuses internes, subsistera néanmoins; elle sert même à appuyer la théorie des organes cérébraux.

La mélancolie suicide est le résultat de la civilisation, le produit de l'activité augmentée du cerveau, et de la langueur ou de l'inertie relative du nerf grand sympathique (Trisplanchnique de Chaussier). Régulateur des deux vies, par ses mouvemens réguliers, je dirai isochrones avec ceux du centre nerveux, le système des ganglions établit l'harmonie et le calme de l'esprit et du corps, une douce et délicieuse sensation, le bonheur d'être et de le sentir uniquement (1) : c'est l'état habituel des gens qui se portent bien, qui pensent peu et ne se passionnent guère; tels sont les bêtes, quelques montagnards et certaines hordes sauvages; aussi le suicide leur est-il inconnu. Par ses mouvemens violens, désordonnés, excessifs, l'équilibre est rompu, et l'ame agitée par les passions, se trouble; l'aliénation survient, elle est accompagnée quelquefois d'une mort volon-

(1) Rousseau a décrit cet état, en parlant de la jouissance ineffable et pure, qu'il éprouva quelquefois, assis dans son bateau sur le lac de Bienne, se laissant aller au gré de l'onde, sans penser ni réfléchir aucunement.

taire et prompte. Dans les cas où le penchant au suicide est chronique et sans cause morale, les ébranlemens ordinaires et naturels du grand sympathique ne se font plus sentir; le mélancolique pathomane n'éprouve plus ces émotions, ces irradiations agréables du centre phrénique qui raniment la pensée, et qui sont les compagnes et les signes constans d'une santé parfaite. Il paroît cependant jouir d'un sort heureux; il a tout à souhait, fortune, amis, maîtresse, et il se plaint, il soupire, il gémit, sans savoir pourquoi; il éprouve un sentiment de peine continue, dont il ne sauroit assigner la cause; une teinte sombre et lugubre couvre à ses yeux toute la nature; sa vie est un fardeau pesant, incommode, insupportable, au milieu des plaisirs les plus vifs de la société, comme dans la retraite, au sein de sa famille, entouré des objets les plus chers au cœur de l'homme sensible, et qui, naguère, faisoient toutes ses délices; le souvenir de cet état si doux, toujours subsistant, mais qui n'est plus pour lui, retient encore sa main prête à frapper le coup mortel.

La manière dont s'est opérée quelquefois la guérison de ce triste penchant, peut servir à étayer mes conjectures sur sa cause prochaine

ou sur son siége ; pour rétablir l'équilibre, il a suffi d'une forte secousse de tout le système nerveux, d'une vive douleur corporelle, ou d'une émotion violente et soudaine de l'ame, la tentative même du suicide, par exemple, qui n'a pas eu son entier succès : c'est ainsi que j'ai vu se guérir un ouvrier horloger atteint de mélancolie suicide. Pour exécuter son projet de destruction, il charge un fusil de deux balles ; ajustant ensuite le bout du canon dans sa bouche, au moyen d'une ficelle fixée par ses extrémités à la détente et à son pied, le coup part ; mais, étant mal dirigé, la balle fracasse seulement la mâchoire supérieure et la joue. On accourut au bruit, et les soins d'un chirurgien habile rappelèrent le blessé à la vie ; ses plaies furent assez promptement cicatrisées, et dès-lors le penchant au suicide s'est complétement effacé. L'individu a vécu plusieurs années depuis cet événement, et est mort de maladie, dans un âge avancé. Le professeur Pinel rapporte l'histoire d'un homme de lettres fortement disposé au suicide, lequel, étant à Londres, sentit développer avec un nouveau degré d'énergie sa mélancolie profonde, et la résolution inébranlable d'abréger le terme de sa vie. Il choisit une heure avancée de la nuit, et se

rend sur un des ponts de cette capitale pour se précipiter dans la Tamise; mais, au moment de son arrivée, des voleurs l'attaquent; il fait des efforts extrêmes pour s'arracher de leurs mains, non sans éprouver la frayeur la plus vive et le plus grand trouble. Le combat cesse, et il se produit à l'instant une sorte de révolution dans l'esprit du mélancolique; il oublie le but primitif de sa course, revient chez lui entièrement exempt de ses projets sinistres de suicide. Sa guérison a été si complète, que, résidant à Paris depuis dix ans, et souvent réduit à des moyens précaires d'existence, il n'a plus éprouvé le moindre dégoût de la vie (1). Le même auteur cite un cas de mélancolie suicide dont la guérison radicale s'est effectuée d'une manière analogue à celle que j'ai mentionnée dans le cas précédent.

La distinction des deux vies (organique et animale) avoit été faite avant Bichat, mais d'une manière incomplète, obscure. St. Paul, St. Augustin, Platon, Marc-Aurèle, Van-Helmont, etc., avoient admis en nous l'exis-

(1) Ces exemples servent à réfuter l'assertion du docteur Gall, qui prétend que la disposition au suicide ne s'efface jamais pour toujours.

tence de deux principes différens, l'un qui nous fait maîtriser nos actions, et donne à la volonté le pouvoir d'agir ou de résister; l'autre dominant la volonté même, et nous poussant à agir malgré nous.

Les physiologistes modernes n'ont pas essayé de lever le voile, qui nous dérobera toujours la nature ou l'essence de ces deux principes; ils ont fait mieux; ils se sont occupés à en rechercher le siége. Ils ont placé le domaine de l'ame dans le cerveau, et celui de la vie organique ou végétative, dans les ganglions et les nerfs situés à l'intérieur et le long de la colonne épinière. Nous avons indiqué les principaux foyers de cette vie, et ses rapports sympathiques, naturels et morbides, avec le centre nerveux, organe de la pensée.

Ainsi, les faits ont répondu eux-mêmes à la question proposée à la tête de ce paragraphe. Dans les affections organiques, l'action des extrémités nerveuses internes se fait sentir plus ou moins fortement sur le cerveau, en raison des modifications particulières qu'elles éprouvent et de la résistance que leur oppose ce dernier organe; ou la raison est la plus forte, ou bien elle est subjuguée; alors les facultés intellectuelles sont troublées, le caractère moral, les penchans, dénaturés, pervertis.

Voyons maintenant si les modifications des organes des sens ou des extrémités nerveuses extérieures, exercent sur le cerveau une influence égale à celle des extrémités internes du système nerveux.

§. III.

Le siége primitif de l'aliénation est-il quelquefois dans les modifications morbides des organes des sens ?

Les impressions faites sur les organes des sens peuvent devenir le siége du désordre de l'ame, soit par leur intensité, soit par leur *inaccoutumance*. Ainsi, le fracas du tonnerre ou de l'artillerie, l'apparition subite de la foudre, en ébranlant fortement les nerfs et le cerveau, peuvent troubler la raison ou éteindre la vie. Les ténèbres peuvent aussi fasciner les yeux et aliéner l'esprit ; la nuit, des fantômes gigantesques, des spectres hideux, frappent les regards (1) de l'homme qui n'est point habitué à se trouver dans l'obscurité ; son imagination est

---

(1) Ces objets de terreur sont le plus souvent un arbre dépouillé, un linge suspendu et flottant, le bruit des feuilles, etc.

troublée ; il veut fuir, la peur le saisit ; il ne peut remuer ses membres tremblans ; la voix lui manque, une sueur froide couvre son corps, le cœur cesse de battre ; la syncope, la mort arrivent ; ou bien l'idiotisme ou l'épilepsie sont les tristes effets de sa frayeur : nous en citerons ailleurs quelques exemples.

Cette influence fâcheuse des sensations, se fait sentir particulièrement chez les sujets qui n'ont pas l'habitude de réfléchir : tels sont les enfans et les hommes d'un esprit borné ; semblables à des chevaux ombrageux ou rétifs, ils s'emportent au loin, ou restent immobiles, également insensibles au frein et à la voix de la raison. Nous voyons effectivement que dans les maisons consacrées aux aliénés, le plus grand nombre de ceux-ci se compose précisément de gens dont l'imagination a été exclusivement développée et excitée, au détriment de la réflexion ; des enthousiastes, des superstitieux, des poètes, des peintres, des musiciens, des sculpteurs, des prêtres, et des campagnards ignorans, égarés par l'image effrayante de la vie à venir. Le professeur Pinel a eu l'occasion de faire cette remarque en France ; Mason-Cox, Haslam, Perfect, en Angleterre.

Lorsque l'esprit conserve la faculté d'appré-

cier les rapports infidèles des sens, l'aliénation ne sauroit avoir lieu. Ce sont les erreurs de l'imagination, seules, qui troublent le jugement. Ce n'est que dans ce sens qu'on peut dire que les maladies des organes extérieurs, donnant lieu à de fausses perceptions, sont l'origine et le siége de l'aliénation mentale. Nous allons démontrer par les faits, la vérité de cette assertion.

M. Dufour (1) dit avoir connu un paysan dont l'esprit se troubla par l'effet d'une cataracte commençante; ne pouvant se persuader que les objets particuliers qu'il voyoit, étoient le résultat de cette affection, croyant réelle l'existence des corpuscules noirâtres qui flottoient constamment devant ses yeux, et s'apercevant qu'il ne pouvoit venir à bout de les éloigner, il éut de tels accès d'impatience, qu'il devint complétement insensé. Mais aussitôt que la cataracte fût entièrement formée, il devint plus traitable, et subit l'opération en homme de bon sens.

---

(1) Je ne connois point l'ouvrage de cet écrivain français dont Crichton parle avec éloge. La citation que je rapporte ici est traduite littéralement de l'anglais.

De tels résultats sont bien rares, soit dans les cas de cataracte commençante, soit dans ceux de toute autre affection visuelle, et les exemples que je vais rapporter en opposition à celui de M. Dufour, prouveront également que les illusions, ou les fausses perceptions des sens, ne troublent l'esprit qu'en tant qu'il n'a pas le pouvoir de juger de leur valeur, et qu'il les prend pour des réalités, comme cela s'observe chez les visionnaires proprement dits.

Crichton parle de la femme d'un chirurgien distingué, chez qui l'emploi d'un sel antimoniel donné à trop forte dose, occasionna un tel affoiblissement des muscles des yeux, que, pendant plusieurs mois, il fut impossible à la malade d'en diriger les mouvemens vers l'objet qu'elle vouloit regarder, suivant l'axe du parallélisme; il résultoit de là un grand nombre d'illusions étranges. Tous les objets étoient vus doubles; mais non pas toujours dans le même rapport de situation; quelquefois ils lui paroissoient près l'un de l'autre, d'autres fois éloignés...; cependant sa raison n'en souffrit aucune atteinte.

Dans son Essai analytique sur les facultés de l'ame, Ch. Bonnet rapporte un cas de vision bien remarquable. Je connois, dit-il, un homme

respectable, plein de santé, de candeur, de jugement et de mémoire, qui, en pleine veille et indépendamment de toute impression du dehors, aperçoit de temps en temps, devant lui, des figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de voitures, de bâtimens, etc. Il voit ces figures se donner divers mouvemens, s'approcher, s'éloigner, fuir; diminuer et augmenter de grandeur; paroître, disparoître, reparoître : il voit les bâtimens s'élever sous ses yeux, et lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction intérieure. Les tapisseries de ses appartemens lui paroissent se changer tout-à-coup en tapisseries d'un autre goût et plus riches; d'autres fois, il les voit se couvrir de tableaux qui représentent différens paysages. Toutes ces peintures lui paroissent d'une netteté parfaite, et l'affectent avec autant de vivacité, que si les objets eux-mêmes étoient présens. La personne dont je parle a subi, en différens temps et dans un âge très-avancé, l'opération de la cataracte aux deux yeux... Mais ce qu'il est très-important de remarquer, c'est que ce vieillard ne prend pas, comme les visionnaires, ses visions pour des réalités; il sait juger sainement de toutes ces apparitions; elles ne sont pour lui que ce qu'elles sont en effet, et sa raison s'en amuse.

J'ai donné mes soins à une Dame de 60 ans environ, d'une grande susceptibilité nerveuse, qui, de temps en temps, est affectée de visions singulières. Tout-à-coup, elle voit un voleur entrer dans sa chambre et se cacher sous le lit; aussitôt elle est prise de violentes palpitations de cœur, elle tremble de tous ses membres. Cependant elle connoît parfaitement la fausseté de ses perceptions actuelles, et sa raison fait de grands efforts pour dissiper les craintes qu'elles font naître dans son esprit. Persuadée que personne n'a pu s'introduire chez elle, elle résiste à l'impulsion intérieure qui la porte à ouvrir la fenêtre et à crier au secours : après un combat de quelques minutes, sa raison l'emporte à la fin, le calme succède; alors elle s'approche du lit, triomphante; elle l'examine sans crainte et avec une satisfaction intime. J'ai été plus d'une fois témoin de ses courageux efforts, pour écarter les idées fantastiques de tous genres, qui venoient l'obséder. Ainsi que le visionnaire de Ch. Bonnet, elle conservoit le pouvoir de les discerner et d'en apprécier la valeur; elle en parloit de sang froid avec son médecin, et n'en parloit qu'à lui seul; sans cette force d'ame, elle eût été l'hypocondriaque la plus insupportable et la plus difficile à traiter.

Les sensations de l'ouïe sont quelquefois confuses : on entend des sons, des bruits, qui n'existent que dans l'organe même. L'odorat est quelquefois troublé par des odeurs particulières qui poursuivent le malade. Ces fausses perceptions sont le plus ordinairement sympathiques, lorsqu'il n'y a pas de lésion apparente de l'organe ; elles tiennent à quelque désordre des viscères abdominaux. Mais elles n'influent point sur le caractère des idées, à moins, comme nous l'avons dit, que le jugement ne soit naturellement très-foible ; ou bien que le siége de la perception fausse ou morbide ne soit directement dans le cerveau : ce dernier cas rentre alors dans ceux de mélancolie visionnaire, ou de vice organique, tel qu'un abcès dans le cerveau, etc.

En résumant tout ce que nous avons dit sur la nature et le siége des diverses espèces d'aliénation mentale, il sera facile, et nous sommes en droit, je pense, d'établir trois grandes divisions de ces désordres, en suivant les déductions les plus immédiates des faits observés. Ainsi, la première division comprendra les aliénations dont le siége primitif ou la cause prochaine est une modification inconnue, opérée dans le sein même du centre nerveux ; modi-

fication analogue à celle qui a lieu dans les songes et le somnambulisme ; susceptible de guérison, soit par les seuls efforts de la puissance vitale ou les nouveaux changemens qui s'opèrent spontanément dans l'organisme, soit par le secours des moyens thérapeutiques, méthodiquement employés. L'exaltation ou l'extravagance, la manie gaie, continue ou périodique, la mélancolie extatique ou visionnaire, appartiennent à cette division ; nous désignerons ces cas par le nom d'*aliénations idiopathiques*.

Dans la seconde, nous placerons les cas d'aliénation mentale, dont le siége primitif est dans les extrémités nerveuses internes, dans les modifications organiques de quelque viscère abdominal ou thoracique ; soit dans une lésion inapercevable aux sens ou purement nerveuse (1), un dérangement simple dans les fonctions des

---

(1) Que de maux dont la cause prochaine ou le *quomodo* nous sont absolument inconnus ! Que d'altérations cachées des viscères ou des nerfs, désignées vaguement par le nom d'affections nerveuses ! Mais ces expressions sont commodes ; en indiquant notre ignorance, elles la couvrent d'un vernis léger de savoir véritable.

parties, comme dans l'embarras gastrique ou intestinal ; soit dans une lésion manifeste du tissu même de l'organe. Nous placerons dans cette classe les cas de manie triste, la fureur, la mélancolie hypocondriaque, le suicide; nous les nommerons *aliénations sympathiques.*

La troisième division comprendra les cas d'aliénation d'esprit dont le siége est essentiellement dans un vice organique de la tête ou du cerveau, manifeste dans l'idiotisme de naissance, ou fortement soupçonné dans les autres cas, par les signes de lésion de la sensibilité générale ou organique qui précèdent et qui accompagnent le désordre des fonctions intellectuelles ; tels sont les cas de démence, d'imbécillité, d'idiotisme, compliqués d'épilepsie, d'apoplexie, de paralysie ; les *aliénations par vice organique de naissance ou accidentel. Incurables.*

On pourroit faire une sous-division des cas rendus incurables par la nature même du délire ou du caractère individuel, soit par l'état de démoralisation complète de l'aliéné, soit par l'impossibilité absolue d'agir convenablement sur son esprit.

Mais, nous le répétons, les cas de cette dernière classe demandent encore à être mieux

étudiés ; on a vu quelquefois se rétablir, au bout d'un long espace de temps, des aliénés abandonnés à eux-mêmes et réputés absolument incurables. Pinel parle d'une Dame qui, après 27 ans de manie continue et de réclusion, s'est parfaitement rétablie. Au moment de la cessation de son délire, elle a paru sortir comme *d'un rêve profond*, et a demandé des nouvelles de deux enfans en bas âge qu'elle avoit avant son aliénation ; elle ne pouvoit concevoir qu'ils fussent mariés depuis plusieurs années. *Perfect* cite plusieurs cas semblables ; nous en rapporterons quelques-uns dans la 4.e partie.

Une réflexion consolante à faire, c'est que, suivant la nature du délire, ou le degré d'apathie ou d'imbécillité morale, l'aliénation mentale n'est pas une maladie si pénible qu'elle le paroît ordinairement aux yeux des spectateurs, qui jugent de l'état et des sentimens des aliénés d'après leurs propres sensations ; s'imaginant que ce qu'ils sentent, jouissant de tout leur bon sens, ils l'éprouveroient de même après l'avoir perdu ; ils ne songent pas que la folie et la raison s'excluent mutuellement et sont incompatibles. Dans bien des cas, l'excitation du cerveau est une source de jouissances intellec-

tuelles, inconnues dans l'état sain : il en est de même de certaines affections léthargiques, qui se peuvent aisément confondre avec la mort; on a vu les malades rappelés à la vie, regretter le temps où ils sembloient l'avoir perdue. Montaigne étant resté plus de deux heures dans un état de mort apparente, après une chute violente de cheval, dit avoir éprouvé alors un sentiment de bonheur très-propre à le réconcilier avec la mort, dont l'idée étoit auparavant pour lui un sujet d'épouvante. Il pense que *c'est ce mesme estat où se trouvent ceux qu'on void défaillans de foiblesse, en l'agonie de la mort : et je tiens que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soyent agitez de griesves douleurs, ou avoir l'ame pressée de cogitations pénibles.* (Essais. Liv. 2. Ch. VI.) J'ai vu quelques vieillards atteints d'apoplexie incomplète, conserver encore le sentiment de leur existence, et témoigner, par leur opiniâtreté à refuser tout remède intérieur, qu'ils désiroient qu'on les laissât tranquillement jouir de ce dernier moment de la vie mortelle. L'un d'eux ayant repris momentanément l'usage de la parole, se mit à entonner un cantique, et mourut peu d'heures après.

Ces faits ne sont pas tout-à-fait étrangers au

sujet qui nous occupe ; c'est ce qui m'a déterminé à les consigner ici ; ils peuvent fournir une ample matière à nos méditations, sur l'état de l'ame dégagée de ses liens corporels.



NOUVELLES RECHERCHES
SUR
LES MALADIES DE L'ESPRIT.

TROISIÈME PARTIE.

DES CAUSES PRÉDISPOSANTES ET OCCASIONNELLES DES DIVERSES ESPÈCES D'ALIÉNATION MENTALE.

Γνωθι σεαυτον.

Nosce te ipsum.

L'EXTRÊME sensibilité de l'homme social est la source des maux sans nombre qui l'affligent. La vie est toute dans les sensations : on les excite, on les exprime de mille manières. Le besoin de sentir vivement est devenu général aujourd'hui : les violentes secousses des événemens politiques et les ébranlemens continus du système nerveux, ont rendu presque indifférent aux émotions douces et légères ; les cerveaux exaltés ne peuvent pas encore s'abaisser aux idées calmes de la paix ; ils s'irritent contre ses douceurs ; ils se soulèvent comme les flots de la mer agitée, quand l'ouragan furieux ne règne plus.

Que de causes toujours subsistantes, propres à développer l'aliénation ! Prenons-y garde ? il faut un aliment aux esprits actifs, comme aux estomacs affamés : il s'agit de le bien choisir. S'il importe de ne pas irriter les fibres sensibles, il faut aussi ne les pas laisser engourdir, car la démence et l'imbécillité succéderont à la fureur, à la mélancolie.

Le cerveau, le cœur (1) et l'estomac, sont, comme l'a dit Bordeu, le triumvirat de la vie, les trois principaux centres d'où partent le sentiment et le mouvement, et où ils reviennent après avoir circulé. La santé se soutient par cette circulation constante et régulière, et elle s'altère en raison des dérangemens que cette circulation éprouve. Or, les dispositions de l'esprit sont aussi mobiles, aussi variables, que les modifications des nerfs, et le système nerveux est sous l'influence de tous les corps environnans. Ainsi, les variations dans les qualités physiques et chimiques de l'air, sont une source également abondante de maladies : les changemens brusques de sa température, les ex-

(1) Le cœur et le poumon conjointement. Ajoutons encore à ces trois centres principaux, les organes de la génération dont l'influence est si puissante.

trêmes de sécheresse, d'humidité ; les miasmes, les gaz délétères, développent les contagions, les épidémies, les fièvres d'accès, les catarres, les fièvres putrides, malignes, les asphixies, les morts subites, le rhumatisme, le croup, l'esquinancie, la péripneumonie, etc.

Les mauvaises qualités, l'abus, l'excès ou le défaut des substances alimentaires et des boissons, occasionnant le désordre des fonctions nutritives, donnent lieu à un trouble général. La circulation du sang, la transpiration insensible, sont dérangées, activées ou diminuées; les excrétions dénaturées, augmentées ou suspendues : de-là, les embarras gastriques, les fièvres bilieuses, les diarrhées, les inflammations, les névroses, les obstructions des organes digestifs; et les désordres intellectuels qui découlent de ces maux.

D'un autre côté, l'on connoît toute l'étendue de l'influence qu'exerce sur la détermination des habitudes ou des mœurs, et du caractère des peuples, la nature du climat, du régime et des impressions répétées des objets extérieurs qui agissent sur les sens.

L'éducation peut diminuer ou accroître le pouvoir de ces causes permanentes, et sans cesse agissant sur les constitutions ; retarder ou

accélérer le développement et l'explosion de la puberté, et des passions qu'elle enfante ; augmenter ou affoiblir l'énergie prédominante du système nerveux ou du système musculaire ; exalter l'imagination ou rendre la raison dominante.

Mais ne nous arrêtons point à développer ces grandes vérités ; bornons-nous à les indiquer : nous offrirons plus bas des preuves manifestes de l'influence de ces divers agens, sur la production de la manie et de la mélancolie. Faisons seulement une remarque ; c'est que les climats chauds, en général, si propres à stimuler les nerfs, et à exalter l'imagination par l'effet immédiat d'une chaleur excessive, ne sont pas les seuls où se manifestent les maladies nerveuses et l'aliénation mentale. Ces maladies ne sont pas moins multipliées en Angleterre qu'en Espagne ou en France. Dans les Isles-Britanniques, la vie sédentaire et inactive, la nourriture animale succulente ; la liberté, l'énergie de la pensée et les affections morales vives, mais profondes, concentrées, toutes ces circonstances réunies, modifient singulièrement l'influence du climat froid et humide, et donnent à la nation anglaise, une physionomie et un ca-

ractère particuliers qui les distinguent des autres peuples du Nord (1).

En général, on observe que les personnes douées d'un tempérament nerveux et d'une imagination vive, sont, toutes choses égales d'ailleurs, plus disposées à contracter la manie; aussi voit-on un plus grand nombre de femmes aliénées que d'hommes. Leur sensibilité est effectivement plus exquise; elle est extrême à certaines époques de leur vie, telles que la puberté, la menstruation, la grossesse, les couches, l'âge critique, époques où leurs idées et leurs penchans se vicient aisément. D'après un recensement des aliénés de l'un et de l'autre sexe, renfermés à Bicètre et à la Salpêtrière, M. Pinel a trouvé que le nombre des femmes est plus du double de celui des hommes.

Assez ordinairement, la disposition originaire à l'aliénation se manifeste par quelque signe, avant que la maladie soit déclarée, par quelque irrégularité dans les fonctions intellectuelles ou affectives. « Parmi les aliénés confiés à mes soins, les uns, dit le docteur Esquirol, avoient été d'un orgueil excessif; les autres, très-colères;

(1) Rousseau n'en fait pas un portrait flatté. (Emile, T. 2.)

ceux-ci souvent tristes, ceux-là d'une gaieté ridicule; quelques-uns d'une instabilité désolante pour leur instruction; quelques autres d'une application opiniâtre à ce qu'ils entreprenoient, mais sans fixité; plusieurs vétilleux, minutieux, craintifs, timides, irrésolus; presque tous avoient eu une grande activité des facultés intellectuelles, morales, qui avoient redoublé d'énergie quelque temps avant l'accès : la plupart avoient eu des maux de nerfs; les femmes avoient éprouvé des convulsions ou des spasmes hystériques; les hommes avoient été sujets à des crampes, des palpitations, des paralysies... Avec ces dispositions primitives ou acquises, il ne manque plus qu'une affection morale, pour déterminer l'explosion de la fureur ou l'accablement de la mélancolie. » (*Des Passions considérées comme causes, symptômes, etc. de l'aliénation mentale.*)

Les individus au teint brun et aux cheveux noirs, sont plus disposés que les blonds à contracter la manie, particulièrement la manie furieuse (1) et la fureur sans délire. Sur 265 aliénés examinés par Haslam, 205 avoient le

---

(1) Particulièrement les individus doués d'une grande force musculaire, ou du tempérament athlétique.

teint brun et les cheveux noirs; les 60 autres étoient blonds.

Quelques médecins (1) ont attribué à la lune une influence sur le retour des accès de manie périodique, et sur les redoublemens de la manie continue; il est assez facile d'admettre cette opinion; mais il n'est pas également aisé de prouver qu'elle est bien fondée; l'expérience même peut être ici trompeuse: au reste, peu nous importe; l'erreur n'est dans ce cas de nulle conséquence fâcheuse pour le traitement des aliénés, à moins qu'on ne veuille attendre le renouvellement de la lune pour administrer un remède, indiqué dans son premier quartier.

L'influence du soleil est moins douteuse; les chaleurs estivales ont été généralement regardées comme très-propres à développer la manie ou le retour de ses accès. *Cum faba florescit, stultorum copia crescit.* Cette observation peut être vraie dans les pays chauds; elle l'est moins dans les pays tempérés: je puis affirmer, du moins, qu'à Genève, le nombre des aliénés

---

(1) Mead (De imperio solis et lunæ), Cullen, Hoffmann, Toaldo Vicentini. (Essai de météorologie sur la véritable influence des astres, traduit de l'italien, par J. Daquin.) Jacquelin Dubuisson, etc.

entrés l'hiver dans l'hospice, est équivalent à celui des aliénés admis durant l'été. C'est ce dont je me suis assuré par le relevé des registres d'admission.

Quant à l'action directe de la chaleur solaire sur la tête, comme cause occasionnelle de la frénésie, elle est incontestablement prouvée par l'observation et l'expérience de tous les temps et de tous les lieux.

Parmi les causes prédisposantes de l'aliénation, nous devons surtout compter, 1.° l'*Hérédité.*

La disposition aux dérangemens du cerveau peut être transmise par la génération, comme les traits du visage, le son de la voix, et comme la disposition à la goutte, à la phthisie; quoique l'on ne puisse point découvrir, dans la conformation intime des parties, ce qui établit ou ce qui constitue cette prédisposition. Elle existe; c'est tout ce que nous savons, c'est tout ce que nous pouvons savoir.

Mais une circonstance particulière, et qui mérite de fixer l'attention des observateurs, c'est que les enfans nés de parens ivrognes, héritent d'eux la disposition à l'aliénation mentale, quelque sobres qu'ils puissent être, et quoique leurs parens n'aient point eu l'esprit aliéné. Cette remarque a été faite par Mason-Cox : elle est

curieuse, importante, et l'on peut comprendre comment le fait existe. L'ivresse est un état de délire, et les enfans conçus dans ce moment, peuvent bien recevoir et ressentir, à certaines époques de leur vie, l'influence de la mauvaise disposition du cerveau de leur père, dans le temps de la conception. Ainsi l'innocence porte la peine des vices qui lui sont étrangers. Cependant, il arrive quelquefois que l'ivresse répétée, finit par réduire l'ivrogne même, à un état d'aliénation difficile à guérir.

En second lieu, une *éducation vicieuse* peut non-seulement étouffer les bonnes dispositions de l'esprit, elle peut encore développer des vices, et augmenter la foiblesse originelle de l'entendement, et disposer ainsi à l'aliénation mentale. L'exemple est contagieux; et les pères devroient être responsables du mal qu'ils font à leurs enfans, par le spectacle de leur inconduite et de leur immoralité; ou par leur coupable négligence, leur indifférence odieuse sur le sort de ces êtres infortunés qui n'ont reçu d'eux que la vie et l'opprobre. Combien de fois, dit Pinel, des reproches amers pour les fautes les plus légères, des duretés exprimées avec le ton de l'emportement, ou même avec des menaces et des coups, exaspèrent une jeunesse fougueuse,

rompent tous les liens du sang, produisent des penchans pervers, ou précipitent dans une aliénation déclarée ! Une jeune personne, toujours rebutée et toujours traitée avec une dureté extrême au sein de sa famille, avoit, sous ses yeux, une sœur plus habile qu'elle dans l'art de plaire, et devenue l'objet constant de la tendresse maternelle : humiliée sans cesse, et accablée de chagrins, elle perdit le sommeil, tomba dans un égarement complet de la raison, et fut conduite à la Salpêtrière. Lors de son entière convalescence, après un traitement de plusieurs mois, et sur le point de retourner dans sa famille, elle déploroit avec une sensibilité touchante sa triste destinée, et sa crainte d'une rechute.

Une tendresse aveugle, et une complaisance illimitée, sont autant à craindre et aussi funestes que l'extrême sévérité; c'est ce dont on n'a malheureusement que trop de exemples (Voyez la 1.re partie).

3.° L'*exercice excessif et mal réglé des facultés intellectuelles*, de la mémoire et de l'imagination particulièrement, comme aussi une attention trop continue, et trop long-temps dirigée sur un même objet, disposent à la manie et à la mélancolie, et l'occasionnent fréquemment. Un

fait remarquable, et dont l'application ne doit pas échapper à la sagacité du lecteur, c'est que l'excès du sommeil dispose à l'aliénation, et la produit quelquefois. Formey rapporte qu'un médecin connu de Boërhaave, après avoir passé une grande partie de sa vie à dormir, avoit perdu progressivement la raison, et finit par mourir dans un hôpital de fous.

Le défaut d'exercice de la pensée, et surtout une transition subite de l'activité de l'esprit et du corps, à une inactivité absolue, sont également nuisibles, et disposent à la mélancolie et à la démence.

En dernier lieu, les *irrégularités extrêmes dans la manière de vivre,* une disposition à se distinguer des autres par un caractère original, par ses propos, par sa conduite, ses écarts, sont, ainsi que la disposition habituelle à l'emportement, à l'obstination, à la colère, très-près de se convertir en manie déclarée. Cette remarque a été faite en France et en Angleterre : il est des gens, dit un auteur anglais, qui se plaisent à raisonner, à parler et à agir tout autrement que le reste des hommes; cherchant toujours à se singulariser, ils n'éprouvent jamais des impressions proportionnées à l'intensité de l'agent qui les produit; se montrant extrêmement

affectés par des bagatelles, et insensibles à des situations qui ébranleroient violemment toute autre personne ; toujours bizarres et outrés dans leurs opinions ; se livrant sans réserve dans la conversation à toute l'incohérence de leurs pensées, et croyant de bonne foi, que ces propos decousus passeront pour des élans de génie ; étourdissant tous leurs voisins de leur intarissable babil, et les fatiguant par l'inflexible obstination avec laquelle ils soutiennent les opinions les plus absurdes. Je connois beaucoup de caractères semblables, que nos mauvais systèmes d'éducation et l'indulgence avec laquelle on passe aux jeunes-gens cet esprit de singularité, n'ont rendu que trop communs parmi nous : je les tiens toujours pour suspects ; il n'est qu'un pas de cette manière d'être à la manie (Bibliothèque Britannique).

La vérité de cette assertion, peut être démontrée par un assez grand nombre d'observations particulières ; je n'en rapporterai qu'une seule, tirée du Traité médico-philosophique de Pinel, sur l'aliénation mentale.

Dès les premiers développemens de la raison, une demoiselle avoit pris l'habitude de faire des lectures sans ordre et sans choix ; son irrascibilité étoit extrême, et singulièrement augmentée

par des chagrins domestiques, qui dérangèrent la menstruation. Un mariage bien assorti sembloit devoir lui assurer son bonheur; mais toujours même vascillation du caractère, et disposition irrésistible à passer d'un excès à l'autre. Quelquefois pendant plusieurs jours, agitation continuelle, courses, fatigues portées jusqu'à l'épuisement; d'autres fois, morosité sombre, désir insurmontable de la retraite, engourdissement apathique. Nulle règle dans l'heure des repas, ni dans le choix des alimens: certains jours se passent sans qu'elle prenne aucune nourriture; d'autres sont marqués par un appétit immodéré: souvent dans le même jour, passage brusque d'une froide apathie, aux épanchemens de la tendresse filiale, à l'enthousiasme de la poésie, au fanatisme religieux: souvent aussi, des objets importans traités par manière de jeu, et des frivolités traitées avec gravité et l'attention la plus sérieuse. Des symptômes d'hypocondrie et de maux variés donnent lieu à de vains projets de traitement, tour-à-tour suggérés par des médecins habiles, des empiriques, des bonnes femmes, et qui sont tour-à-tour commmencés, suspendus ou repris sans ordre et sans suite. Enfin l'aliénation la moins équivoque se déclare, avec une singularité remarquable. La malade passe

six mois de l'année à s'agiter, à courir sans cesse, à enfanter des projets vains et chimériques; et les six autres mois sont marqués par une stupeur profonde, un sombre désespoir, et une impulsion des plus fortes au suicide.

La révolution française semble avoir altéré singulièrement le caractère des jeunes-gens; c'est du moins ce que l'on peut inférer des observations fines et judicieuses de l'Ermite de la Chaussée-d'Antin. « Je citerois, dit-il (Tome 4, Journée d'un jeune homme), autant de jeunes-gens moroses, prudens, circonspects, égoïstes, que de vieillards légers, prodigues, bouffons, indiscrets; il résulte de ces emprunts mutuels des caricatures, également ridicules au physique et au moral. C'est un singulier reproche à faire aux jeunes-gens de notre temps, que celui d'être trop raisonnables; et j'ose dire, cependant, qu'il est mérité.... Ne craignez pas que l'enthousiasme les égare, que l'amour les aveugle: ils savent, aussi bien que leur grands-pères, se défendre de toute illusion. Ils n'ont point encore de souvenirs, ils ont déjà l'expérience. A vingt ans, ils n'ont plus de passions, et ils ont déjà la goutte. » Il y auroit encore quelques traits à ajouter au tableau que fait l'auteur du caractère et des mœurs actuels de

la jeunesse parisienne ; mais le lecteur peut aisément y suppléer.

Quant aux causes physiques les plus propres à exciter l'aliénation chez les personnes qui y sont prédisposées, nous devons reconnoître les suivantes :

1.° La suppression subite d'une évacuation naturelle ou artificielle, des menstrues, des lochies, du lait, des hémorroïdes, d'un vieux ulcère, d'un cautère, d'une saignée habituelle.

2.° La rétrocession ou la répercussion d'un exanthème, de l'éryisipèle, des dartres, de la goutte, etc.

3.° Enfin, les coups, les chutes sur la tête.

Rappelons-nous que ces causes peuvent agir sur le cerveau, sans déterminer d'altération sensible dans son tissu; mais en y excitant seulement un ébranlement, une commotion, une modification tels, que le trouble de ses fonctions en est la conséquence, et donne lieu à l'apoplexie, à l'épilepsie, à l'hydrocéphale ou au délire, à l'imbécillité, suivant l'intensité ou la nature du choc, de la secousse, et suivant la disposition des fibres cérébrales au moment même de l'accident; commotion, qui modifie l'état actuel du cerveau, de la même manière (qu'on me passe une comparaison grossière, elle peut servir à

jeter quelque jour dans cette matière obscure) qu'un coup de marteau frappé sur l'extrémité d'une barre de fer suspendue, modifie sur-le-champ les propriétés de cette dernière, lui en donne une toute nouvelle, celle d'attirer le fer. Elle est devenue magnétique; cependant ses parties constituantes n'ont point souffert d'altération sensible, elles sont absolument les mêmes, en apparence, qu'elles étoient avant cette nouvelle modification.

Ainsi, les coups sur la tête (1) et, en général, toutes les causes connues, physiques ou morales, modifient le cerveau, changent ses rapports, ses communications, son action habituelle et naturelle, sans qu'il nous soit possible de découvrir en quoi consiste cette modification première; l'ouverture des cadavres ne nous en montre ordinairement que le dernier résultat; nous l'avons déjà remarqué.

On appelle *causes morales*, tout ce qui agit fortement sur le cerveau et sur l'ame, par l'intermède des sens et le concours de l'imagination. Les passions ont été regardées, avec raison,

---

(1) Ils occasionnent et guérissent aussi la manie; nous le concevons aisément.

comme des maladies de l'ame (1) ; les Anciens et les Modernes ont observé qu'elles sont, en effet, les causes les plus fréquentes de l'aliénation mentale, et, chose remarquable ! c'est que les plus opposées produisent quelquefois des effets semblables ; mais on peut trouver l'explication de ce résultat, dans ce que nous avons dit précédemment sur la nature de l'aliénation. Ainsi, la joie excessive, l'amour, l'orgueil, le ravissement extatique, et, d'un autre côté, la douleur vive et profonde, la colère, la terreur, le désespoir, peuvent également déterminer les mêmes espèces d'aliénation mentale, la mélancolie, la manie, la démence ou l'idiotisme.

Nous en pourrons dire autant des passions débilitantes ou oppressives : la haine, la crainte, les regrets, les remords, la jalousie, l'envie,

---

(1) Les passions exercent sur la vie organique une action bien remarquable. Un chagrin violent, comme une joie excessive, agissent sur l'estomac, arrêtent la digestion, occasionnent le vomissement. La colère agit sur le cœur et le foie; la circulation activée triple les forces musculaires ; quelquefois la bile arrêtée dans ses couloirs, s'épanche et donne lieu à la jaunisse. L'envie, aux yeux caves et ternes, agit sur le système cellulaire ou graisseux, occasionne la maigreur ; on sèche d'*envie*, de *jalousie*, de *remords*.

source de tant de désordres et de tant de maux dans la société, finissent bien souvent par anéantir tout-à-fait la raison; alors elles donnent lieu ou à la sombre stupeur, ou au plus violent délire.

La prédisposition individuelle, ainsi que la violence de la cause, donne lieu à ces résultats différens ou identiques; nous revenons encore là-dessus, parce que cette opinion bien établie doit nous porter à étudier avec plus de soin, toutes les circonstances qui ont précédé l'affection du cerveau : des recherches plus exactes peuvent nous conduire à quelques aperçus nouveaux, à quelques données plus certaines et plus lumineuses, sur les moyens les plus propres à dissiper cette prédisposition, et à prévenir ainsi ou à détruire entièrement l'action ou l'influence des causes excitantes de l'aliénation. Quelle précieuse découverte pour l'humanité, si tant est qu'elle soit possible!

Cependant, faisons voir par quelques exemples, le parti qu'on peut tirer de la connoissance approfondie, des causes prédisposantes et occasionnelles des diverses espèces d'aliénation mentale. Le lecteur décidera lui-même, si l'on peut assigner toujours à telle ou telle cause donnée, le pouvoir de produire constamment

telle ou telle espèce déterminée d'aliénation; quelle peut être son influence sur la durée et sur l'intensité de la maladie, et jusqu'à quel point on peut parvenir à reconnoître, par le caractère même du délire, sa cause excitante, trop souvent cachée ou méconnue.

Le plus grand nombre des observations suivantes sont traduites de l'ouvrage du docteur Perfect, intitulé *Annals of insanity*, etc. J'ai cru devoir donner en entier le traitement employé par l'auteur, dans certains cas.

CAUSES PRÉDISPOSANTES.

I.

L'HÉRÉDITÉ.

Les exemples de maladies héréditaires sont assez communs, pour ne laisser aucun doute sur la réalité de cette cause prédisposante de l'aliénation mentale; Perfect, Crichton, Pinel, en rapportent plusieurs : je pourrois en citer quelques-uns qui m'appartiennent; mais contentons-nous de présenter les cas suivans extraits de l'ouvrage de Perfect.

Première Observation.

Un négociant anglais, après un excès de

travail, fut tout-à-coup saisi d'une douleur au gras de jambe, et de palpitations abdominales, de battemens dans la tête et aux tempes, d'un léger sentiment de chaleur fébrile. On attribua d'abord ces symptômes, à la suppression subite de la perspiration par le froid; mais bientôt après, l'esprit du malade parut se déranger. Son caractère n'étoit plus le même. Il insultoit et quereloit toutes les personnes qui l'approchoient; il témoignoit une aversion extrême pour celles qui ne lui avoient jamais fait aucun tort; il dormoit peu; il s'exprimoit avec un ton d'arrogance et en termes peu mesurés, suspectant tout le monde de mauvaises intentions et de sinistres projets contre lui, ceux-là même à qui il avoit accordé sur la place une confiance sans bornes........ Après avoir tenté plusieurs remèdes, séton, ventouses, émétique, musc, camphre, bains chauds, sans succès, le malade recouvra tout-à-coup la santé et la raison, au bout de trois mois : cet état se maintenant pendant un long espace de temps, on lui permit de rentrer au sein de sa famille; mais, livré de nouveau à ses occupations ordinaires, il ne tarda pas à retomber dans son premier état d'aliénation, qui fut de la même durée, et se guérit spontanément.

Ce désordre de l'esprit, et ces intervalles lucides, se succèdent périodiquement depuis quelques années.

En faisant quelques recherches particulières, Perfect découvrit que le grand-père de ce malheureux aliéné avoit été atteint de la même espèce d'aliénation, pendant un temps considérable avant sa mort.

Seconde Observation.

Le fils d'un libraire distingué, dans Fleet-Street, avoit hérité des talens de son père, et malheureusement aussi de son hypocondrie. Doué d'une grande sensibilité, il décrivoit et sentoit la dégradation de son intelligence, comme étant une affection originaire : le nom de mélancolie nerveuse (sensible madness) peut servir à distinguer cette variété. Le malade étoit d'une constitution délicate et d'un tempérament nerveux ; connoissant toute l'influence de cette disposition, et l'impossibilité de guérir son mal, il fut bientôt réduit à un état habituel d'angoisses, d'inquiétudes et de dégoût ; et, quoiqu'il remplît encore les devoirs de la société, par intervalles il étoit abattu, sans énergie, et tourmenté par les pensées et les perplexités les plus mélancoliques, les plus

désespérantes (distressing). Tout secours médical fut employé vainement; les voyages et le changement de régime n'apportèrent qu'un soulagement momentané; alors même il éprouvoit un étrange combat, entre son bon sens et les fausses suggestions dont il étoit tourmenté : dans ces momens d'angoisses et de souffrances mentales, il s'écrioit, qu'il se sentoit doué d'un esprit sain, *conscia recti*, et que néanmoins il étoit totalement malheureux et sans force, sans courage en lui-même (uncomfortable in himself); qu'il savoit que le germe de cette horrible maladie héréditaire, étoit tellement enraciné dans sa constitution, qu'il n'avoit pas la plus légère espérance de se voir soulagé; que c'étoit en vain qu'il couroit le monde et se fuyoit lui-même, pour ne point succomber à la tentation d'attenter à sa vie.... Il se croyoit actuellement sous la puissance des mauvais génies; et quoiqu'il fût persuadé de n'avoir jamais fait tort à personne, il s'imaginoit qu'on en vouloit à ses jours, qu'on n'attendoit que l'occasion favorable pour l'attaquer; sa femme, ses enfans, qui lui étoient entièrement dévoués, qui le chérissoient, étoient devenus l'objet de sa plus grande aversion....

C'est de cette manière que ce malheureux

exprimoit fréquemment ses peines morales. Il finit par perdre complétement la raison : son corps s'affoiblit ; son aspect étoit affreux ; les yeux caves, les joues creuses, ne voyant, n'entendant plus que confusément ; tout-à-fait exténué, épuisé, il mourut victime de son aliénation et de son désespoir, à l'âge de 53 ans.

Troisième Observation.

Le cas cent et cinquième rapporté par Perfect, a de grands traits de ressemblance avec le précédent. Le malade lui-même vient consulter pour un de ses amis ; il fait le narré de ses craintes sur sa disposition héréditaire à la mélancolie, ses ancêtres ayant été atteints de cette maladie, et le malade éprouvant déjà par intervalle quelque altération dans ses facultés mentales. Naturellement gai, ouvert, *bon compagnon,* il tombe dans la langueur et dans l'abattement, quand il songe à cette malheureuse affection héréditaire ; et l'impression qu'il en ressent est telle, qu'elle fait cesser toutes ses joies, et lui donne des accès violens de mélancolie et de mauvaise humeur ; il néglige ses devoirs et fuit la société ; le vin apporte un soulagement momentané à ses misères intellectuelles ; mais quand son effet est passé, elles

reparoissent avec plus de force, avec des angoisses extrêmes ; ses tourmens sont alors si cruels, qu'il désire la mort.... Cet ami étoit le consultant lui-même. Perfect s'efforça de le consoler, et lui donna quelques conseils propres à ranimer son esprit et son cœur abattu. Mais il étoit impossible d'arracher le trait de son cœur; *le poison intellectuel étoit d'une nature trop virulente, trop corrosive,* pour être susceptible d'être adouci soit par les secours de l'art, soit par les bons conseils. Ce ne fut qu'avec peine et par les soins empressés de ses amis, qu'on parvint à prévenir son suicide.

L'observation qu'on vient de lire doit rappeler au lecteur un trait de la vie de Carlin. Cet arlequin célèbre qui, par la vivacité de son jeu et de son esprit, faisoit les délices des Parisiens, étoit sujet à des attaques de la plus noire mélancolie. Le médecin qu'il consultoit ne le connoissant point personnellement, lui conseilla de chercher à se distraire par le plaisir, et, surtout, il l'engagea à fréquenter la comédie italienne. Votre tristesse ne peut être déracinée, si elle résiste à la gaieté de l'aimable Carlin. Hélas! répondit ce malheureux mélancolique, je suis ce même Carlin que vous me recommandez de voir; et tandis que j'amuse et réjouis

tout Paris, moi-même je suis victime de la plus triste mélancolie.

II.

INSTITUTION VICIEUSE.

Quatrième Observation (de Pinel).

Deux frères, orphelins dès l'âge le plus tendre, avoient été élevés, par un contraste singulier, d'un côté, dans la mollesse la plus efféminée par leur gouvernante, et de l'autre, avec une rudesse extrême par un instituteur d'un caractère dur, emporté et morose. Soit vice d'une institution pareille, soit disposition primitive, l'entendement de ces enfans resta sans se développer ; à 20 ans, ils avoient les mêmes gestes, les mêmes propos, les mêmes goûts, que ceux d'un enfant de trois ans ; le langage de l'un et de l'autre, plein de volubilité, ne laissoit entendre que les premières syllabes des mots, et devenoit souvent inintelligible. Ils avoient coutume, comme par une sorte d'habitude automatique, de finir la journée par une scène attendrissante. Recueillis au coin de leur chambre, ils rappeloient avec une vive effusion de cœur, et au milieu des soupirs et des sanglots, la triste perte qu'ils avoient faite

de leurs parens dans un âge tendre; parloient avec reconnoissance des soins que leur avoit prodigués leur gouvernante, mais ne prononçoient qu'avec un sentiment d'horreur et avec des imprécations, le nom odieux de leur instituteur.

L'éducation peut modifier en bien ou en mal les dispositions innées de l'esprit et de l'ame; nous répétons souvent cette vérité, parce que nous sommes convaincus de son importance; le développement, le perfectionnement ou l'imbécillité, la perversion des qualités intellectuelles et morales, sont le résultat de l'éducation et de l'instruction, bonnes ou mauvaises: l'art d'élever et de conduire les enfans, est de bien étudier, de bien connoître l'étendue de leur intelligence, et la nature, la force de leurs inclinations, de leurs penchans; nous reviendrons encore là-dessus dans la 5.ᵉ partie: montrons par des faits, les maux qu'entraînent les vices de l'institution. Nous avons fait voir l'abus et les tristes effets de la sévérité poussée à l'excès; nous allons citer un exemple des funestes conséquences d'une conduite opposée, d'une aveugle tendresse, qui naît toujours d'un défaut de connoissances et de prévoyance.

Cinquième Observation.

On avoit eu pour principe de ne jamais contrarier une jeune personne d'un caractère altier et d'une imagination vive. Un époux de son choix, est plein de soins et de prévenances les premières années du mariage; mais cette ardeur, qu'elle croyoit éternelle, se ralentit; les soupçons et les tourmens de la jalousie succèdent, et amènent enfin l'explosion du délire le plus furieux. (Pinel.)

III.

EXCÈS DES TRAVAUX DE L'ESPRIT.

Parmi ceux qui obéissent à la raison, et qui s'appliquent à gouverner et à réprimer leurs penchans et leurs passions, ceux-là, dit Sauvages, sont plus exposés aux maladies de l'ame, qui se livrent avec trop d'ardeur à l'étude, sans consulter les forces ni la capacité de leur esprit. Ainsi que les chanteurs et les joueurs d'instrumens à vent, sont plus exposés aux affections de poitrine, les libertins aux maladies des organes génitaux; de même, ceux qui exercent outre mesure, soit l'imagination, soit les autres facultés intellectuelles, sont plus aisément af-

fectés d'aliénation mentale. L'expérience a démontré la vérité de cette assertion, et par-là même, la vanité des sciences, dont l'acquisition ne se fait qu'aux dépens du sens commun.

Sixième Observation.

Un gentilhomme d'un grand mérite, âgé de 39 ans, fortement appliqué à l'étude, et ne prenant aucun relâche, si nécessaire à la conservation de la santé du corps et de l'esprit, éprouva d'abord quelques symptômes d'hypocondrie, flatulences, indigestions, perte de l'appétit, dégoût, tension de l'hypocondre gauche, angoisses, douleurs dans la poitrine, inquiétudes, insomnie, perte de la mémoire, lassitude, foiblesse générale. Un chirurgien du voisinage fut appelé, et saigna le malade trois fois dans l'espace de six jours; il lui fit prendre un émétique peu après la première saignée : ce remède parut soulager pendant quelque temps; mais les douleurs et les angoisses ayant reparu, on administra un second vomitif pour complaire au malade, qui le demandoit. Le lendemain, les symptômes étoient aggravés; il sentoit une angoisse et une douleur qui comprimoient son cœur; une extrême difficulté de respirer; frissons, resserrement de la peau; perte complète

de mémoire, accablement, stupeur; à ces symptômes succéda un violent délire, et le malade fut alors confié aux soins du docteur Perfect.

Le pouls étoit plein, fort et fréquent; le visage enflammé, gonflé; les yeux étincelans, protubérans; grincement de dents. Le besoin de la saignée paroissoit évident, et d'une saignée même *usque ad deliquium;* ce qui fut exécuté sur-le-champ. Le sang étoit noir, épais, couenneux, très-peu de sérosité. Fomentation sur les pieds et les jambes; vésicatoire entre les épaules. Le lendemain, un émétique, qui agit convenablement. La stupeur étoit un peu diminuée; mais le pouls continuant à être fort et plein, on fit une saignée de dix onces; le sang parut moins noir, moins épais et contenant plus de serum.

On prescrivit le camphre et le nitre en doses égales, deux fois le jour; on fit des frictions sur le côté gauche avec un liniment camphré. On entretint le vésicatoire, et la saignée fut répétée occasionnellement. Au bout de la dix-septième semaine, le malade étoit complétement guéri; il retourna au milieu des siens, et dès-lors il s'est bien porté.

Une chose remarquable dans ce cas, c'est qu'après quinze jours de l'usage des poudres

camphrées, il se fit une éruption générale de petits boutons rouges, qui disparurent au bout de quelques jours, et reparurent de nouveau en excitant la démangeaison et un peu de chaleur à la peau.

On sait que Gaspard *Borlœus,* orateur, poète et médecin, et qui, par conséquent, ne devoit pas ignorer les dangereux effets d'une application trop continue à l'étude, s'y livra néanmoins avec une telle ardeur, que sa raison en fut troublée; il s'imagina que son corps étoit de beurre : il frémissoit de crainte en apercevant le feu, qu'il avoit grand soin d'éviter, pensant que son approche le feroit fondre; enfin, ne pouvant plus supporter l'état affreux où le mettoient ses chimériques appréhensions, il termina lui-même son existence, en se jetant dans un puits.

Septième Observation.

Un Anglais d'un tempérament mélancolique, sujet à l'hypocondrie, fort studieux, s'étant livré avec ardeur et sans interruption à l'étude de la philosophie et de la physique expérimentale, devint triste, chagrin, méfiant, ombrageux, inquiet, et sans force : il se plaignoit de mal de tête; ses paupières étoient enflammées,

douloureuses, ulcérées; il avoit des nausées, des bouffées de chaleur fébrile, foiblesse de vue, vertiges, etc. : il manifestoit la plus extrême aversion et se courrouçoit contre tout objet de couleur rouge; il mit en pièces la tapisserie de sa chambre et un habit de cette couleur. Constipé, ne pouvant dormir, refusant souvent toute nourriture, il étoit d'une grande maigreur. Malgré les émétiques, le camphre, le musc, les gommes fétides, les bains froids, le séton entre les épaules, l'éloignement de la lumière et des couleurs qui lui étoient désagréables, il mourut de fièvre étique trois mois après son entrée chez Perfect.

On peut voir, dans l'ouvrage de Tissot, sur les maladies des gens de lettres, plusieurs cas très-remarquables d'aliénation produite par des excès d'études.

L'aversion qu'éprouvoit le malade ci-dessus pour certaines couleurs, n'est pas plus extraordinaire que la terreur, l'effroi, l'antipathie que d'autres maniaques ressentent pour des objets particuliers. L'inflammation des paupières peut servir ici à donner la raison de cette horreur des couleurs rouges et de la lumière. Perfect a eu à soigner un maniaque atteint d'épilepsie, qui prenoit une attaque toutes les fois qu'il

apercevoit une grosse mouche ou une guêpe, ou même qu'il entendoit seulement le bruit de leurs ailes; il étoit, de plus, tellement effrayé s'il voyoit entrer un enfant, qu'il se glissoit immédiatement sous son lit ou sous sa table. Un jour, ayant aperçu de sa fenêtre un enfant qui jouoit dans la rue, il descend rapidement les escaliers et va se jeter dans un four, pour se mettre à l'abri du danger que son imagination lui faisoit redouter.

Si l'excès des travaux d'esprit produit quelquefois l'aliénation, le passage brusque d'une vie active à un état de repos absolu, tend également à déranger la santé, et peut occasionner l'égarement de la raison. Perfect nous en offre un exemple intéressant.

Huitième Observation.

Un gentilhomme Anglais, généralement estimé par la droiture de sa conduite et l'intégrité de ses mœurs, après avoir acquis une fortune considérable par un travail assidu, cessa brusquement, à sa 58.e année, de s'occuper des affaires qui, jusqu'alors, avoient absorbé toute son attention; il se retira à la campagne, voulant passer désormais une vie non interrompue d'aise et de tranquillité, et jouir pleinement de ce

qu'on appelle *otium cum dignitate* : il ne voyoit pas, hélas ! que l'activité qu'il avoit si industrieusement employée à faire sa fortune, étoit aussi la source de sa santé et de la bonne disposition de son esprit ; que l'habitude est souvent plus puissante que la règle, et que l'esprit accoutumé à une vie active, languit faute d'aliment.

En effet, il ne s'étoit pas écoulé quatre mois depuis qu'il jouissoit de cet état, que lui-même s'étoit représenté comme le complément de ses désirs et de son bonheur, que l'ennui vint le saisir ; et la vie lui devint tellement à charge, qu'il souhaitoit en voir avancer le terme.

Son embonpoint devint excessif et fort incommode ; il se sentoit triste, abattu, sans pouvoir en dire la cause ; il se plaignoit d'un fort serrement de cœur, d'un violent et tumultueux battement des artères carotides, apercevable à l'œil ; le ventre étoit tendu, resserré ; l'appétit dépravé, les urines rares, claires, incolores ; la tête embarrassée d'idées confuses ; vertige ; cardialgie, éructations acides, mouvemens spasmodiques des membres, contenances extravagantes. Ces symptômes se terminèrent par un délire mélancolique. Sombre, silencieux, il étoit souvent pris de grincemens de dents, de

soubresauts des tendons, de pandiculations, de bâillemens; et il auroit fini par se donner la mort, s'il n'eût pas été soigneusement observé dans cette déplorable situation.

Il ne répondoit qu'avec beaucoup de difficulté, aux questions du médecin qui fut d'abord appelé à le soigner. Les vésicatoires, l'émétique furent administrés sans succès; la mélancolie augmenta même sous l'influence de ces remèdes.

Il fut placé chez le docteur Perfect; sa langue étoit sèche, blanche; le pouls plein, dur, comprimé, lent, il ne battoit pas au-delà de 60 pulsations par minute; paupières enflées, pupilles dilatées; aversion pour la viande; ce n'étoit même qu'avec de grandes difficultés qu'on parvenoit à lui faire prendre une quantité de nourriture suffisante pour le soutenir.

On lui fit une saignée de huit onces, et on la répéta à plusieurs reprises dans l'espace de dix-neuf semaines; on régla son régime, qui avoit été négligé chez lui; on lui fit un séton entre les épaules: il prenoit au moins toutes les huit heures une émulsion nitrée, et tous les deux jours, trois gros de sel de tartre dans un peu de bouillon léger: cette dose suffisoit pour lui tenir le ventre libre. Les jours intercalaires, il prenoit le soir une pilule contenant demi-

grain d'antimoine tartarisé; ce qui excitoit une légère transpiration, supprimée depuis l'invasion de sa maladie.

Six mois après son entrée chez le docteur Perfect, le malade en sortit complétement rétabli; dès-lors il a suivi les sages conseils de ce médecin, relativement au régime de vie, à l'exercice du corps et de l'esprit; il s'en est parfaitement trouvé.

L'ennui, triste compagne des riches et des grands désœuvrés, est la cause la plus commune de la disposition au suicide; en effet, sans l'activité continue de l'esprit et du cœur, sans le noble désir d'employer ses richesses et son pouvoir au soulagement de l'infortune,

Ni l'or, ni les grandeurs ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux,
Que des biens peu certains, des plaisirs peu tranquilles.

Les revers de la fortune, en faisant sentir à l'indolente opulence, des douleurs et des maux, jusqu'alors inouis, ont développé chez ceux dont l'ame n'étoit pas entièrement énervée, des ressources et des vertus inconnues à la prospérité. Les annales de nos désastres politiques en fournissent de nombreux exemples. On a vu les êtres les plus foibles, les plus délicats,

non-seulement se guérir de leurs vapeurs, mais encore acquérir dans leur infortune, un courage et des forces qui tenoient du prodige; supporter sans se plaindre, les extrêmes de la fatigue, de la faim; les privations les plus cruelles, les déchiremens de cœur les plus affreux.

Souvent la Sagesse Suprême,
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités. *J. B. Rousseau.*

On a vu, au contraire, un changement inattendu dans la fortune des gens habitués à vivre dans l'indigence, les rendre tout-à-fait misérables, en leur enlevant le peu de raison et de bon sens qu'ils avoient avant leur prétendu bien-être. Nous en rapporterons quelques exemples frappans, quand nous parlerons des effets dangereux d'une joie excessive.

§ IV.

L'ABUS DES LIQUEURS SPIRITUEUSES.

A quoi tient notre foible raison! *Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit*, dit l'aimable Déshouillières.

On peut considérer trois degrés dans l'ivresse, produite par la boisson des liqueurs fermentées ou alcoholiques, et par l'opium. Dans le premier,

l'on éprouve un changement remarquable dans les perceptions, on voit double la lumière ; les objets semblent vacillans, la marche est mal assurée, le parler difficile ou du moins la prononciation peu distincte ; mais on répond avec justesse aux questions, on sait encore porter un jugement raisonnable. Le second degré de l'ivresse est un état de parfait délire, manifeste par les propos et les actions entièrement déraisonnables ; on crie, on rit, et l'on pleure tour-à-tour ; on éprouve des mouvemens de colère maniaque : Alexandre devenoit furieux dans ses excès de table ; on sait qu'il se rendit coupable du meurtre de Clitus, son favori. Une femme adonnée au vin, dans ses momens d'ivresse avoit le penchant le plus irrésistible à mettre le feu aux maisons.

Le dernier degré de l'ivresse est un état de stupeur ou d'apoplexie ; l'ivrogne tombe, et son délire se termine spontanément dans un sommeil comateux, d'où il ne peut être tiré qu'avec peine ; il est mort ivre. Durant ce désordre passager des fonctions intellectuelles, la circulation du sang est troublée, le pouls est plus fréquent, plus fort ; la chaleur est considérablement augmentée, le visage est rouge, les yeux enflammés, le sang est évidemment porté avec violence à la tête.

Ce délire et cet état d'abrutissement se dissipent au bout de quelques heures ; mais si l'ivresse est répétée et devient habituelle, elle finit par déterminer un délire continu, une véritable manie. Nous allons en offrir quelques exemples.

Neuvième Observation.

Un marchand de vin s'étoit tellement adonné à la boisson, que l'ivresse étoit devenue pour lui son état habituel ; il ne cessoit de boire que pour dormir quelques heures. Il fut atteint, dans sa quarante-deuxième année, de délire frénétique ; il croyoit voir des hommes dans sa chambre, qui venoient pour le voler et lui enlever sa femme ; il avoit le visage en feu, les yeux enflammés, une soif ardente ; il ne vouloit plus de vin.

Quelques saignées, les sangsues et les boissons délayantes, nitrées, furent mises en usage avec succès. Au bout de quinze jours il put reprendre ses occupations ; reconnoissant alors le tort qu'il faisoit à sa santé, en se livrant à son intempérance, et cédant à mes conseils, il renonça au vin ; mais cette abstinence ne fut pas de longue durée ; il reprit insensiblement ses mauvaises habitudes, et six mois après sa

première attaque de frénésie, il en eut une seconde plus violente : elle résista aux remèdes, et se termina par un état permanent de délire tranquille. Le malade reprit une aversion insurmontable pour les alimens solides ; le dégoût du vin : le foie étoit sensiblement engorgé ; la jaunisse survint ; le ventre et les extrémités se tuméfièrent ; les urines se supprimèrent. La limonade nitrique, le calomel, les sucs d'herbes, la digitale furent employés inutilement. Le malade s'affoiblit peu-à-peu, et mourut trois mois, environ, après sa dernière attaque.

A l'ouverture du cadavre, faite par M. Maunoir cadet, nous trouvâmes de l'eau épanchée dans la cavité abdominale ; le foie extrêmement augmenté de volume, d'une couleur moins foncée qu'à l'ordinaire, des tubercules en suppuration dans son parenchyme ; la vésicule élargie et pleine d'une bile d'un jaune clair, qui s'écoula en masse, à la manière d'un blanc d'œuf. Malheureureusement nous ne pûmes pas ouvrir la tête.

Dixième Observation.

Perfect fut appelé à voir un gentilhomme qui, après avoir passé la première partie de

sa vie dans la tempérance, estimé de ses amis et de ses relations, par sa conduite, ses talens et sa probité, finit par se livrer à la boisson, renonça aux vertus sociales, et perdit enfin la raison. Il fut rétabli dans son bon sens au bout de trois semaines, par un traitement convenable : mais bientôt après, ayant repris son habitude d'ivresse réitérée, sa santé commença à s'altérer de nouveau; une série de symptômes d'hypocondrie se succédèrent; il se plaignoit d'un état habituel de langueur et d'abattement, qui lui devenoit insupportable lorsqu'il n'excitoit pas ses esprits par le vin; il essaya même plus d'une fois de mettre fin à son existence, et il eût exécuté son dessein s'il n'avoit pas été prévenu à temps. Il avoit des accès de délire furieux; ses yeux étoient enflammés, contournés; tout son corps étoit dans un état de tremblement, de convulsion; le visage gonflé; l'haleine chaude et fétide; le ventre dur et tendu; la peau jaune; la langue tremblante et noire; hoquet, perte de la voix, air stupide, selle involontaire, foiblesse générale; ces symptômes réunis firent envisager ce cas comme désespéré; en effet, le malade mourut, victime de son intempérance, quatre jours après la visite de Perfect.

Onzième Observation.

Un Anglais, âgé de quarante-cinq ans, sujet à des foiblesses d'estomac, à des palpitations de cœur et aux vertiges, s'habitua insensiblement à boire avec excès des liqueurs spiritueuses, prises d'abord dans l'intention de remédier à ce mal-aise et à la langueur. Il finit, au bout de deux ans, par perdre la mémoire et le jugement ; il eut un accès d'épilepsie ; dégoût, nausée, débilité extrême de l'estomac, douleur dans l'hypocondre droit, insomnie, et enfin désordre de l'esprit, tel qu'il falloit prendre les plus grandes précautions pour qu'il ne fît pas de mal à soi-même et aux assistans. Lorsque Perfect fut appelé à le voir, le malade avoit passé sept nuits de suite sans dormir ; l'horreur et le désespoir étoient peints sur sa physionomie et sur toute sa personne ; les pupilles étoient fort dilatées, le pouls vîte et plein, la langue blanche et sèche ; constipation opiniâtre, etc. Il fut saigné et évacué convenablement par le sel de tartre, par des remèdes doux et apéritifs, et une diète appropriée à son état. Il survint une diarrhée inquiétante, qu'on parvint à guérir en quelques jours au moyen de l'ipécacuanha, de la rhubarbe et des opiacès.

Le délire continuoit et la constipation reparut plus forte que jamais ; tandis qu'il y avoit incontinence d'urines : mouvemens convulsifs des bras, et paralysie légère de la jambe gauche. On fit des frictions avec le liniment de savon ; vésicatoire à la jambe, séton entre les épaules dans la direction de l'épine ; pédiluve chaud tous les soirs ; bol composé de camphre, valériane et moutarde, deux fois le jour.

Ces symptômes persistèrent pendant trois semaines, au bout desquelles il y eut une amélioration sensible ; la jambe reprit l'usage de ses mouvemens, et peu après le malade recouvra la santé. On l'envoya aux eaux de Bath, où il acheva en quelques semaines de se fortifier le corps et l'esprit. Etant bien convaincu alors, qu'il s'exposeroit infailliblement à une rechute, s'il reprenoit l'habitude destructive qui avoit occasionné ses maux, il devint si sobre et si soigneux à éviter tout ce qui pouvoit exciter ses passions, que dès-lors il a joui d'une parfaite santé et d'un excellent esprit.

CAUSES CORPORELLES, ÉVIDENTES.

V.

SUPPRESSION D'ÉVACUATIONS HABITUELLES.

AMÉNORRHÉE.

Douzième Observation.

UNE jeune Dame, d'une constitution fort délicate, mais très-enjouée, active et spirituelle, ayant éprouvé quelque irrégularité dans le flux menstruel, devint sujette à des attaques d'hystérie, qui dégénérèrent en véritable manie; ses propos et ses actions devinrent indécens, extravagans; ses angoisses extrêmes; l'appétit tellement dépravé, qu'elle dévoroit le papier, les cendres, du fil, des chiffons, des morceaux de plâtre, et quelquefois elle étoit si vorace, contre son ordinaire, qu'elle avaloit la nourriture sans la mâcher; haleine très-fétide; physionomie vraiment hippocratique; insomnie; douleur et chaleur dans le dos, les reins, le ventre et l'estomac; toux sèche, fréquente, sans la moindre expectoration; enflure des extrémités. Le délire étoit le plus souvent continu pendant trois jours et trois nuits : ses intervalles lucides alloient rarement au-delà

de quelques heures et se manifestoient, en général, dans le milieu du jour; elle avoit de fréquens accès de rires immodérés, qui étoient immédiatement suivis de pleurs involontaires, de cris, et du plus violent accès de rage frénétique.

On lui administra successivement l'émétique, les pédiluves chauds, le camphre et le nitre, et occasionnellement une mixture composée de castoreum, de musc, d'oxymel scillitique et d'eau de pouliot; des poudres vermifuges de rhubarbe et de calomel.

Les règles ne reparurent qu'au bout de trois mois, et en petite quantité. Peu de jours après, il y eut une amélioration sensible; les symptômes se dissipèrent graduellement, elle recouvra l'usage de sa raison, et depuis cette époque la malade a été bien réglée.

Pendant le traitement, il se fit tous les deux ou trois jours une éruption semblable à l'ortiée (urticaria) sur le visage, les bras, les jambes et la poitrine, et dans le même temps on observa que la malade étoit plus calme et plus raisonnable.

Treizième Observation.

Une Dame d'une foible constitution et d'une

maigreur excessive, ayant toujours été abondamment réglée, éprouva une cessation complète du flux menstruel à l'âge de trente-neuf ans : bientôt après, elle fut prise d'ophtalmie, d'hémoptysie, de douleurs aux reins et à la tête; ces symptômes furent suivis d'engourdissement des mains, de tintement d'oreilles, de borborigmes, d'affections spasmodiques, de jaunisse, de rougeur constante aux pommettes, et d'une grande inégalité d'humeur. Par une série de remèdes appropriés, ces symptômes se dissipèrent en partie; la jaunisse et une grande foiblesse, une lassitude générale, la dyspnée persistoient encore, lorsque la malade ressentit un chagrin vif et profond de la perte de l'un de ses proches; son esprit en fut troublé ; elle tomba dans le délire mélancolique, et son émaciation devint extrême.

On lui fit prendre des vomitifs, des purgatifs stomachiques, la mixture camphrée; on établit un cautère à la jambe. On substitua à la mixture qui excitoit des nausées, les pilules suivantes :

R. Extract. Chamom., 2 drachm.
Pulv. Rhei., 2 scrup.
— R. Columb., 53 gr.
Ol. ess. carvi, 4 gr.
Syr. croci, q. s.
M. fac. pil. mediocr. magnit.

La malade en prenoit quatre par jour, et les continua pendant six semaines ; elle fut prise alors de frissons et de vomissemens, jusqu'à l'époque où se manifesta une éruption de feu sacré ; traitée par la méthode antiphlogistique, elle disparut et elle fit place au flux menstruel ; dès-lors la malade fut beaucoup mieux, elle quitta la maison de Perfect, et a joui depuis sa sortie d'une santé passable, sans désordre de l'esprit.

MENSTRUATION DIFFICILE.

Quatorzième Observation.

Une Demoiselle, d'une constitution délicate, sujette à des affections nerveuses et à des menstruations douloureuses, difficiles, donna des signes manifestes d'aliénation dans le mois de mars 1776. Pendant son délire, elle montroit une vivacité d'esprit remarquable, elle s'exprimoit fréquemment en vers harmonieux, quoique dans son état naturel, elle n'eût jamais témoigné de penchant pour la poésie. Elle étoit dans un mouvement continuel, comme si elle eût été mordue par la tarentule ; sans relâche, ni le jour ni la nuit, ses idées se succédoient avec une extrême rapidité,

et elle les exprimoit avec une facilité incroyable. Elle étoit fortement constipée, surtout aux approches de ses règles.

L'huile de ricin fut le purgatif qui eut le plus de succès. On donna pendant la durée de l'écoulement menstruel, vingt gouttes de teinture d'opium camphrée, soir et matin, dans la mixture camphrée.

La malade fut entièrement rétablie dans le mois d'août. Elle continua à prendre le calmant conseillé par Perfect, pour prévenir les effets d'une menstruation douloureuse; dès-lors il n'y a plus eu de retour d'aliénation mentale.

On trouve dans le même auteur quelques autres cas semblables au précédent, où le même traitement a été suivi constamment de succès.

CESSATION DES RÈGLES.

Quinzième Observation.

H. G. de Folkstone, d'un tempérament sanguin, accoutumée à un flux menstruel très-abondant, cessa tout-à-coup d'être réglée à l'âge de quarante-cinq ans; elle eut a souffrir beaucoup de l'état de pléthore qui suivit cette

cessation ; elle fut atteinte d'hémorroïdes, de constipation, de spasmes dans les bras et les jambes, de surdité, d'un érysipèle général, et de fièvre aiguë, qui dura plusieurs semaines avant que la malade fût hors de danger. En outre, ses facultés intellectuelles étoient en désordre.

Une année après être rétablie de sa fièvre, elle eut une perte utérine si considérable que sa vie fut en danger ; ce ne fut qu'au bout de six semaines que l'hémorragie fut complétement arrêtée. Alors on administra les toniques ; les forces revinrent, mais l'esprit se dérangea depuis cette époque.

Placée chez Perfect dans le mois d'avril 1775, elle étoit alternativement dans la même journée agitée, poussant des cris, chantant, et pensive, mélancolique.

» In moody madness laughing wild
» Amidst Severest woe :

Elle passoit les nuits sans dormir et toujours en mouvement.

Comme sa santé corporelle étoit visiblement fort améliorée, et considérant la cause de son aliénation, on lui fit une saignée de huit onces, huit jours après son entrée. L'*apparence glutineuse* du sang détermina l'administration des

sels neutres et volatils et des purgatifs doux, tels que le sel de tartre, la manne.

Le mal avoit été manifestement aggravé par l'empressement des parens à satisfaire tous les désirs de la malade; par les cordiaux, le vin, la diète irrégulière et par les visites. On eut grand soin d'éloigner tous ces obstacles à sa guérison; elle fut mise à un régime rafraîchissant et sévère; on lui passa un séton entre les épaules, dans la direction de l'épine; tous les trois jours un purgatif, et les jours intercalaires, la mixture camphrée, avec du nitre en proportion convenable, trois fois dans les vingt-quatre heures.

Quelques semaines après ce traitement, elle fut évidemment mieux, et cette amélioration fut bientôt suivie d'un accès de fièvre intermittente gastrique, pour laquelle on lui administra les émétiques et le quina. Une chose remarquable, c'est que, durant ses accès fébriles, elle recouvroit l'usage de sa raison; mais ses facultés intellectuelles restoient foibles et bornées. On continua le quina et le nitre conjointement, jusqu'à parfaite guérison.

La malade mourut de fièvre lente, environ une année et demie après sa sortie de chez P.; mais sans avoir éprouvé de retour de manie, durant cet intervalle.

Seizième Observation.

Madame P., d'une constitution scorbutique, éprouva à l'âge de quarante-huit ans, époque de la cessation de ses règles, des affections nerveuses variées, de l'oppression, de l'enflure aux malléoles, etc. Ces symptômes se dissipèrent en grande partie, par un traitement convenable; mais on remarquoit un affoiblissement et un désordre progressif des facultés mentales; d'abord irrégularité dans la conduite, incohérence dans les idées, dans les propos, enfin, aliénation complète, continue. Elle manifesta d'abord le dessein de se laisser mourir de faim : ensuite elle eut recours à d'autres moyens, et ce ne fut que par une vigilance extrême qu'on parvint à prévenir sa propre destruction.

Je ne crois pas, dit Perfect, en voyant la malade pour la première fois, qu'il y ait eu jamais empreinte de chagrin, de désespoir, et de mélancolie plus forte que celle qui se peignoit sur sa physionomie. Son haleine étoit fétide; de larges taches livides couvroient sa peau, particulièrement les jambes et les pieds. Elle étoit fort affoiblie.

Le mari de cette malheureuse femme avoit,

par sa conduite envers elle, contribué singulièrement à aggraver ses maux.

On commença par mettre la malade à la campagne, dans un air sec et pur. Elle prit avec succès les sucs d'herbes antiscorbutiques, les antiseptiques. Les excrétions naturelles, la perspiration, les urines, les selles furent convenablement excitées; les nuits plus calmes, par le secours des pilules savonneuses (saponacœus pil.); son régime consistoit en un mélange convenable de végétaux et de substances animales.

Au bout de deux mois, il y eut une grande amélioration; son esprit étoit beaucoup plus tranquille; cependant le souvenir de ses peines passées sembloient l'agiter encore.

Les remèdes et le régime furent continués jusqu'à la fin du quatrième mois; alors la diathèse scorbutique étant dissipée, on mit la malade à l'usage des préparations ferrugineuses et du bain froid, ce qui compléta la cure.

Rétablie d'une maladie grave, et rentrée au sein de sa famille, elle eut une rechute quelques mois après, occasionnée par un mauvais traitement et une coupable négligence, et la malade termina sa déplorable vie par le suicide.

Dix-septième Observation.

Mistriss E., âgée de quarante-deux ans, fut atteinte de fièvre d'accès qui régnoit alors épidémiquement ; perte d'appétit, mauvaise digestion, nuits agitées, douleurs de l'estomac. Ces symptômes furent attribués à la cessation des règles, qui n'avoient jamais été fort abondantes, et qui, maintenant, avoient entièrement cessé depuis quelques mois. Elle se plaignoit, en outre, d'inflammation à la gorge, de troubles dans la vue, de dureté de l'ouie ; perte de forces, crampes douloureuses des jambes, vertiges, perte de mémoire, etc. Tous ces symptômes furent considérablement aggravés par le zèle officieux des personnes de son sexe, qui jugèrent de toute nécessité, que la malade fît un usage répété de hiera-picra dans l'eau-de-vie ; pratique irréfléchie, trop commune parmi les femmes, et qui en rend un grand nombre, victimes des conseils inconsidérés des commères (Lady Doctor) de leur connoissance. Une violente esquinancie, l'érysipèle et hémorroïdes furent le résultat de ces remèdes, ainsi que le désordre de l'esprit et de sa raison.

La saignée, les remèdes nitreux et apéritifs eurent un entier succès en peu de jours ; la

fièvre d'accès seule persistoit, et fut combattue et guérie par les émétiques, le quina et le nitre. Mais quelque temps après, la malade eut un retour d'aliénation et fut placée chez Perfect. De nouveaux émétiques, des purgatifs composés de magnésie et de lait de soufre furent administrés; des bains de pieds chauds, soir et matin, des cautères aux jambes, la rétablirent complétement en peu de semaines.

SUITE DE COUCHES.

Dix-huitième Observation.

Une Dame âgée de trente-huit ans, d'une constitution délicate, étant en couche de son second enfant, fut prise de frissons, de fièvre, de délire et d'ophtalmie. Elle fut soignée par des médecins du plus grand mérite, et au bout de trois semaines, elle fut assez bien pour pouvoir faire quelques tours dans sa chambre, quand tout-à-coup, par une crainte chimérique d'infidélité de la part de son mari, elle devint inquiète, angoissée, irrésolue (irresolute), turbulente, se livrant à un babil sans suite; et la violence du délire devint telle, qu'on fut obligé de la faire garder et de la tenir enfermée. Spasmes, fureur, bouche écumante, ris in-

volontaires, suivis de gémissemens plaintifs. Au lieu de cet air agréable, ouvert et gracieux qui lui étoit naturel, ses traits contractés n'offroient plus que l'aspect de la manie la plus prononcée. Ses propos, jadis pleins de décence et de délicatesse, étoient remplacés par les expressions les plus injurieuses et les plus obscènes.

On la saigna quatre fois dans l'espace de trois mois; vésicatoires à l'occiput, entre les épaules, aux jambes, séton à la nuque; aux purgatifs doux succédèrent les drastiques comme moyens de révulsion; les gommes fétides et les autres antihystériques, les vomitifs, les ventouses, les bains froids, sans aucun succès.

Les applications irritantes et tous les moyens employés jusqu'en mai 1773, ayant aggravé le mal plutôt que de l'apaiser, la malade fut confiée aux soins de Perfect. Elle avoit alors un cautère au bras et un vésicatoire à la nuque; mais comme il ne résultoit aucun bien de cette irritation, on les laissa fermer; au bout de quelques jours ils ne donnoient plus. On plaça la malade dans un appartement retiré et tranquille; elle prit occasionnellement du phosphate de soude ou de la magnésie, pour lui tenir le ventre libre; soir et matin, un pé-

diluve chaud et une mixture saline nitreuse, à laquelle on ajoutoit, le soir, cinq grains de camphre et quelques gouttes de teinture d'opium camphrée. Elle fit également usage de musc en pilules, et de bains chauds.

En peu de jours les spasmes cessèrent, la malade fut moins agitée, moins *verbeuse;* la chaleur subite s'abattit; le pouls qui étoit à cent et au-dessus, descendit à quatre-vingts. Alors on administra le quina en décoction avec le camphre et le nitre. Les intervalles lucides qui, d'abord, n'étoient que de quelques heures, se prolongèrent dans l'espace d'un mois, durant un jour et une nuit, et ainsi graduellement jusqu'à l'entière cessation de la manie.

Dix-neuvième Observation.

Marie, femme de John Ingram, eut le malheur de prendre froid durant les couches de son premier enfant; elle en ressentit une commotion extraordinaire, et du corps et de l'esprit, qui se termina par la manie la plus violente.

On avoit remarqué, que les lochies avoient été beaucoup moins abondantes qu'à l'ordinaire, et qu'elles s'étoient complétement supprimées au moment de l'attaque dont nous venons de parler; elle avoit peu de lait dans

les seins ; la transpiration étoit nulle. On lui avoit donné sans succès quelques secours médicaux, et cette malheureuse se trouvant dans une position telle, qu'on ne pouvoit écarter les visites des curieux, elle en eut beaucoup à souffrir, et son délire devint extrême.

Comme son état ne permettoit pas de la transporter ailleurs, le premier soin de Perfect fut de placer près de la malade une garde, avec ordre exprès de ne lui laisser voir personne. On lui fit une saignée convenable, on lui donna l'émulsion suivante :

R. Emuls. amygd., 1 lib.
Mann., 1 unc.
Kali tartaris., 3 drachm.
Spirit. nitr. d., 2 drachm.

M. s. a. Cyathum exhibend. secundâ vel tertiâ quâque horâ, donec satis purgaverit.

Un séton fut passé entre les épaules dans la direction de l'épine. L'émulsion purgative n'étant pas assez active, on prescrivit six gros de sel de tartre, avec une dose suffisante de manne dans une décoction d'orge, tous les trois jours, pendant six semaines successives; et les jours intercalaires, les gouttes et la mixture suivante :

R. Spir. volat. fœtid.
Tinct. lavend. comp. an., 6 drach.
Sumat gutt. LXX ter in die, vacuo stomacho, ex cyatho mixturæ seq.

R. Camphor., 2 $\frac{1}{2}$ scrup.
Succhar. alb., 6 drach.
Aceti calefact., 12 unc.
M. f. mixt. s. a.

Une diète sévère et l'abstinence absolue de toute nourriture animale, furent exactement observées; on insista sur les boissons délayantes.

Au bout de dix jours, cette pauvre femme fut plus calme et plus raisonnable, les nuits plus tranquilles; son sommeil étoit accompagné d'une douce transpiration. On administra le quina comme tonique, pour compléter la cure, à la fin de la sixième semaine.

Il est bon de remarquer que les règles n'ont reparu que trois mois après la guérison. A leur apparition, la malade éprouva quelques symptômes nerveux que le quina et la valériane dissipèrent promptement : dès-lors elle a joui d'une parfaite santé.

Vingtième Observation.

Mistriss S..., peu après une couche double très-douloureuse, eut une violente fièvre de lait, qui se termina en peu de jours par le

moyen des diaphorétiques, des évacuations convenables, et des topiques appropriés (les deux enfans étoient morts bientôt après leur naissance). Mais on observoit depuis la cessation de la fièvre, que la malade n'étoit plus la même dans sa conduite; elle finit par éprouver un désordre manifeste dans ses facultés mentales, qui se termina en mélancolie confirmée, avec toute sa suite, terreurs pusillanimes, tristesse profonde, désespoir. Elle témoignoit son dégoût et son aversion pour toutes choses; elle restoit fréquemment une journée entière sans proférer un mot, ne s'informant nullement de son mari ni de ses enfans, ne prenant aucun souci des affaires de son ménage. Perte de forces, constipation opiniâtre; ces symptômes furent combattus par les laxatifs et d'autres moyens thérapeutiques, mais sans succès. La malade fut alors placée chez le docteur Perfect, qui, regardant l'électricité comme le remède le plus convenable, commença d'abord par employer la simple électrisation, ensuite les frictions électriques, sur la tête et sur le corps, pendant près d'un mois, régulièrement chaque jour, sans aucun changement sensible; on changea de méthode, on dirigea le courant électrique

sur le nombril, au moyen d'un conducteur métallique et l'on tiroit les étincelles en haut et en bas de l'épine dorsale; au bout d'un mois de ce traitement la raison et les règles étoient revenues.

SUPPRESSION DU FLUX HÉMORROÏDAL.

Vingt-unième Observation.

Un gentilhomme d'un tempérament mélancolique et menant une vie sédentaire, étoit affligé depuis quelque temps d'hémorroïdes externes; elles fluoient abondamment; mais, venant à cesser tout-à-coup, il devint agité, furieux; ses idées se troublèrent; ses paupières étoient dans un mouvement continuel; il dévoroit ses alimens avec voracité. Depuis quatre jours, il n'étoit pas allé du ventre.

On lui fit une saignée de six onces, le pouls indiquant le besoin de cette opération. Les purgatifs rafraîchissans, le régime, les pédiluves chauds furent mis en usage, la saignée répétée, et en peu de jours, le malade fut entièrement rétabli.

La mort subite (1) de M. Dawes, de l'Uni-

(1) Je suis porté à croire qu'il s'agit ici d'un suicide, mais je n'ai pas osé traduire *Sudden death* par ce mot.

versité de Cambridge, ayant fort étonné sa famille et ses amis, on a appris, depuis cette époque, qu'il étoit tourmenté par les hémorroïdes, et que, durant le paroxysme, on l'avoit souvent observé atteint d'une aliénation de courte durée, comme dans l'exemple présent.

Vingt-deuxième Observation.

Un riche gentilhomme, habitué à des excès journaliers d'intempérance, fut pris tout-à-coup, dans le mois de Juin 1792, d'hémorroïdes internes qui occasionnèrent de vives douleurs et une grande difficulté pour aller à la selle. Il s'étoit plaint légèrement de cette incommodité, mais il n'avoit rien fait pour apaiser la violence des douleurs. Ses idées devinrent incohérentes; il s'imagina que tout ce qu'on lui présentoit étoit empoisonné, soupçon qui est le plus ordinairement lié à la manie confirmée. Il étoit tourmenté par ses angoisses et ses terreurs, tour-à-tour bruyant, agité et sombre, disposé à faire du mal. La répression devint nécessaire; Perfect fut appelé. Le malade se plaignoit d'un violent mal de tête; ses paupières étoient enflammées, gonflées, ulcérées; perte de mémoire; spasmes des muscles de la face; mouvemens involontaires des doigts, dont il mordoit

les ongles ; pouls fort, plein, dur et fréquent ; ventre tendu, gonflé ; mouvement continuel des yeux. On lui fit une saignée de 12 onces ; le sang étoit fort couenneux : on prescrivit le tartre soluble, la mixture camphrée ; le troisième jour, on le saigna de nouveau, et en continuant les remèdes appropriés et le régime rafraîchissant, le malade fut bientôt entièrement rétabli.

SUPPRESSION D'UN VIEUX ULCÈRE.

Vingt-troisième Observation.

Malgré les soins méthodiques d'un chirurgien instruit, et les conseils de plusieurs médecins distingués, une Dame anglaise, d'une constitution lymphatique (phlegmatic), conserva pendant près de six ans, un ulcère à la jambe qui l'incommodoit beaucoup. Ayant ouï parler des cures admirables opérées par un empirique, elle se confia à ses avis. Au bout de six semaines de traitement, l'ulcère fut complétement fermé. Un tel succès, ayant l'apparence d'une guérison miraculeuse, accrut considérablement la réputation du guérisseur. Mais trois semaines s'étoient à peine écoulées, que la malade fut attaquée de divers symptômes d'hystérie, qui

se terminèrent par une manie confirmée; triste conséquence de la suppression subite d'un écoulement devenu habituel, et nécessaire à la constitution de la malade. Aucune autre évacuation n'ayant été substituée à celle qu'on venoit de supprimer, les effets de la pléthore se manifestèrent bientôt dans une variété d'affections morbides. Lorsque Perfect fut consulté, le désordre de l'esprit étoit à son comble : angoisses extrêmes, terreurs, désespoir, propos incohérens, accès d'agitation, de fureur; insomnie, constipation, abdomen tendu, haleine fétide, contractions spasmodiques des membres, éruption érysipélateuse à la face, pupilles dilatées; paupières gonflées, enflammées; mouvement continuel des yeux, expectoration de matières puriformes, fortes palpitations du cœur; pouls vîte, fort, dur; chaleur extraordinaire, etc.

On changea d'abord le régime, qui étoit tout-à-fait contraire à l'état de la malade; on lui fit une saignée de 12 onces. Un séton fut passé entre les épaules, dans la direction de l'épine; un cautère pratiqué à la jambe qui avoit été ulcérée. Vomitif, purgatif, mixture camphrée et pilules composées de mercure calciné, d'yeux d'écrevisses et de conserves de rose; on alternoit le tartre soluble et ces pilules; au bout

de six semaines de traitement, les règles parurent en petite quantité; néanmoins les symptômes de manie s'abattirent, et le flux menstruel ayant reparu, en moins de trois semaines, la malade entra en convalescence. On supprima le séton, mais le cautère fut maintenu et entretenu avec soin.

SUPPRESSION D'UN ÉCOULEMENT DERRIÈRE LES OREILLES.

Vingt-quatrième Observation.

M. A. H., âgé de 38 ans, d'un tempérament mélancolique, étoit sujet, depuis plusieurs années, à une exsudation derrière les oreilles, qui paroissoit périodiquement tous les printemps, et duroit pendant six ou huit semaines. En 1795, le printemps étoit déjà fort avancé, sans qu'il se manifestât aucun symptôme de cet écoulement ordinaire; mais on observa un changement dans la conduite du malade; il devint négligent dans ses affaires, inquiet, dégoûté, soupçonneux, laconique, vétilleux, etc. : il conçut une aversion insurmontable pour une de ses intimes connoissances qui ne l'avoit jamais offensé, mais, au contraire, qui lui avoit donné plusieurs marques d'attachement sincère

et d'égards. Dans ses momens d'abattement, ayant tenté de se détruire, on jugea nécessaire de le faire garder à vue et de l'enfermer. Son sommeil étoit court et interrompu; rougeurs de la face, aspect caractéristique de la manie; il regardoit de travers toute personne qui l'approchoit; et, dans la conversation, ses idées se portoient perpétuellement d'un sujet à un autre; constipation; pouls plein, dur; langue sèche, sécheresse et chaleur de la peau, etc.

La saignée, le vomitif, les purgatifs, vésicatoire, séton dans la direction de l'épine, furent employés avec succès; les symptômes de manie se dissipèrent graduellement; et, au bout de quelques semaines, le malade sortit de chez Perfect, avec tout son bon sens.

L'on pratiqua un cautère au bras, en supprimant le séton; et, quoique l'exsudation auriculaire n'ait pas reparu, par le moyen de cette issue artificielle et d'un régime convenable, le malade s'est complétement rétabli.

La dessiccation subite d'un abcès en suppuration, à la jambe, a occasionné une série de symptômes assez semblables à ceux que nous venons de voir, et un traitement analogue a été couronné de succès. (Cas XXXVIII.)

SUPRESSION D'UN CAUTÈRE.

Vingt-cinquième Observation.

Une jeune Dame, fort aimable, avoit porté un cautère au bras, depuis l'âge de 12 ans, pour une affection scorbutique; étant nubile et sur le point de se marier, elle ferma son cautère, sans consulter personne; il en résulta une véritable manie, qui se manifesta plusieurs jours après : elle devint pensive, triste, abattue; elle se plaignoit d'une vive douleur de tête; pâleur de la face, dureté d'oreilles, bâillemens, pandiculations, yeux enflammés, manque d'appétit, changement continuel de posture, regard farouche, mobilité perpétuelle des idées.

Le tartre stibié, le séton entre les épaules, et, trois fois le jour, une petite dose de tartrite d'antimoine, pour provoquer la nausée. Dans moins de quinze jours, les symptômes de manie cessèrent complétement. On supprima le séton et l'on rétablit l'ancien cautère.

SUPPRESSION DE LA TRANSPIRATION.

Vingt-sixième Observation.

Miss. A. P., jouissant d'une santé parfaite, but imprudemment un grand verre d'eau froide

au retour d'une promenade, où elle s'étoit fort échauffée, et s'assit sur un siége humide, en plein air. Le lendemain matin, douleur de tête, de poitrine, frissons, inquiétudes, angoisses, chaleur intense, perte de mémoire, trouble de la vue, foiblesse générale ; enfin, propos incohérens, délire. La saignée, les vésicatoires et quelques autres remèdes appropriés diminuèrent l'intensité des symptômes, mais les affections nerveuses subsistèrent ; et, aux approches de ses époques menstruelles, la malade se plaignit de violentes douleurs de tête, des reins, du dos et des jambes, serrement d'estomac, douleur et palpitation au-dessous de l'épigastre, fièvre continue. Bientôt après, gestes ridicules, garrulité et tous les signes d'un désordre mental. Elle passa le terme ordinaire de ses règles sans qu'elles se manifestassent, et ni les conseils, ni les soins de ses amis ne purent apporter aucun relâche ni aucune amélioration à ses maux. Elle resta près de sept mois dans cet état, et fut, à la fin de cette époque, confiée à Perfect.

Regardant cette affection comme la conséquence d'une constriction des vaisseaux utérins par le coup de froid, il fit faire sur le ventre, des fomentations avec l'eau camphrée, et prendre

des bains de pieds, pendant près de cinq semaines, avant d'en obtenir l'effet désiré. La malade prit alors le remède suivant :

R. Calomel, gr. ij.
Extract. sabin., gr. iv.
Syr. è mecon., q. s., ut f. bol.

donné tous les trois jours, le soir, avant de se coucher; elle prenoit par-dessus une tasse d'une forte décoction de raifort sauvage (horse-radish). Peu de temps après l'usage de ces remèdes, les règles parurent, et la raison reprit son empire.

VI.

DISPARITION SUBITE D'AFFECTIONS CUTANÉES.

ÉRYSIPÈLE.

Vingt-septième Observation.

Un jeune homme atteint d'un érysipèle à la face, éprouvoit une démangeaison qui le tourmentoit beaucoup. On lui conseilla de fomenter les parties affectées avec de l'eau de forge, dans laquelle on avoit mis dissoudre du vitriol de zinc. Ce topique donna lieu à un transport subit au cerveau; le malade devint furieux. Une sai-

gnée *ad deliquium*, un séton entre les épaules, les antiphlogistiques et le régime eurent un entier succès; le malade fut complétement rétabli au bout de quelques jours.

PUSTULES INFLAMMATOIRES RÉPERCUTÉES.

Vingt-huitième Observation.

Un jeune homme robuste, mais doué de peu d'intelligence, eut, après un excès de boisson, le corps couvert de boutons inflammatoires, avec fièvre. Traité par des mains ignorantes, l'éruption fut répercutée, et l'humeur se porta probablement au cerveau. Le malade devint pensif, triste, sombre; il se plaignit d'une douleur obtuse à la poitrine; gonflement, tension de la région précordiale; frissons, avec lassitude générale, stupeur, et, par intervalle, agitation maniaque.

Après l'emploi d'un grand nombre de remèdes, saignée, émétique, évacuans, etc., il y eut quelques jours d'amélioration et de retour au bon sens; mais le malade éprouva une rechute, et il ne fut radicalement guéri qu'après une forte éruption de boutons semblables à ceux de la gale.

GALLE RÉPERCUTÉE.

Vingt-neuvième Observation.

Un homme fort et robuste avoit des boutons de gale aux bras, entre les doigts, aux aisselles et par le corps; il eut recours, pour les faire passer, à un remède secret qui, à la seconde application, fit disparoître entièrement l'éruption. Bientôt après, le malade fut pris de manie furieuse. Comme dans le cas précédent, on pratiqua la saignée jusqu'à défaillance, on appliqua un vésicatoire entre les épaules, on donna l'émétique, etc. Le malade fut plus calme au bout de quelques jours, et la raison ne tarda pas à reprendre son empire.

ÉRUPTION ANOMALE RÉPERCUTÉE.

Trentième Observation.

Le sujet de cette observation étoit atteint, depuis son enfance, d'une maladie de la peau, qui se manifestoit par des pétéchies ou taches d'un aspect anomal, d'une couleur foncée, sur diverses parties du corps; l'éruption étoit toujours accompagnée d'une forte démangeaison et de chaleur; quelques-unes de ces taches s'élevoient et ressembloient assez à des framboises

ou à des mûres. Les remèdes mercuriels furent essayés, avec d'autres remèdes altérans, mais sans succès. Le mal reparoissant toujours, et la guérison devenant désespérée, on eut recours à un empirique passager, qui, par la disparition subite de l'humeur, eut, pendant quelques semaines, le crédit d'avoir fait la cure la plus admirable. Mais les suites en furent bien fâcheuses pour la pauvre malade. Tout-à-coup son imagination se troubla, sa conduite devint étrange, et, aux approches de ses règles, elle tomba dans un délire maniaque furieux, qui fut suivi d'abattement et de délire mélancolique, avec propension au suicide.

On lui fit prendre le sel de tartre, des bains chauds, des pédiluves; on appliqua un séton, et, pour rétablir les menstrues, qui n'avoient pas paru depuis dix semaines, on lui prescrivit les pilules suivantes :

R. Extract. sabin., 1 $\frac{1}{2}$ drach.
Pulv. è myrrha, C. $\frac{1}{2}$ drach.
Kali pp., 15 drach.
Syr. s., q. s., ut f. pil. medioc.

En outre, la teinture muriatique de fer, la décoction de raifort sauvage, et, le soir, quelques gouttes de teinture d'opium camphrée.

Les règles parurent quelques semaines après

l'usage de ces remèdes; l'appétit revint; la contenance et la physionomie de la malade devinrent plus naturelles ; l'éruption à laquelle elle étoit sujette depuis si long-temps, reparut de nouveau, et la raison entière avec elle. On se garda bien désormais de faire aucune tentative pour guérir cette affection cutanée.

GOUTTE REMONTÉE.

Trente-unième Observation.

Un ministre du culte, âgé de 84 ans, atteint de la goutte aux pieds depuis un grand nombre d'années, éprouva des symptômes d'hypocondrie, indigestions, flatulences, douleurs dans l'hypocondre gauche, à la région du cœur, etc. Ces symptômes furent attribués à la disparition de la goutte, dont le malade n'avoit plus d'accès; on essaya plusieurs remèdes pour la rappeler aux pieds, mais inutilement. Le malade tomba dans la plus profonde mélancolie et dans l'imbécillité : durant la journée entière, ses yeux étoient fixés en terre ; il falloit l'habiller, le déshabiller, lui donner à manger, comme à un enfant ; il avoit l'air privé de sentiment, semblable à une statue ; le pouls étoit dur, vîte et plein.

Pour remédier à cet état d'apathie, on mit en usage la saignée, les vésicatoires, le séton, les pédiluves chauds; les embrocations volatiles sur le côté gauche, des fomentations sur les pieds et sur les jambes, émétique à diverses reprises, ventouses sèches et scarifiées, électricité, huile de ricin, bains chauds, mixture camphrée volatile, poudre de James le soir, etc. Tous ces remèdes furent administrés pendant huit mois, sans le moindre succès.

Le malade fut alors admis dans la maison de Perfect ; son état paroissoit désespéré : on continua seulement l'emploi des vomitifs donnés à la distance de trois ou quatre semaines, et la mixture suivante :

R. Mixtur. camph.
Aq. menth. pip. an., 4 unc.
Spirit. vitriol., 2 drach. M.

On en donnoit fréquemment une tasse pleine, et l'on en continua l'usage pendant quatre mois, avant d'en remarquer le moindre effet; alors l'urine commença à être trouble, sédimenteuse; le malade reprit peu-à-peu sa physionomie naturelle ; il se promenoit sans aide, et sans présenter rien de singulier dans sa démarche ni dans ses manières ; il eut des sueurs le matin ; son sommeil étoit calme et rafraîchissant. Peu

de temps après cet heureux changement, il mangea seul et conversa à sa manière ordinaire. Il alla à Bath au commencement de Février 1782 (l'invasion de la maladie datoit de Mai 1779), où il séjourna pendant quelques semaines; il en revint complétement rétabli, il put reprendre ses fonctions, et s'en acquitta dignement, prêchant également la morale évangélique par ses discours et par son exemple; chose peu commune aujourd'hui.

CESSATION DE LA GOUTTE.

Trente-deuxième Observation.

A. M., riche gentilhomme, vivant habituellement dans les excès de tous genres, sujet à des attaques régulières de la goutte, et à l'asthme humide, héréditaire; n'ayant pas eu de retour de goutte depuis deux ans environ, il devint tout-à-coup abattu, triste, angoissé; dégoûté des plaisirs qu'il recherchoit auparavant, et qui faisoient toute sa joie; les moindres choses étoient pour lui des objets de trouble et d'inquiétude extrême : en peu de temps, son esprit fut en proie à la plus déplorable mélancolie, et il eût terminé sa vie par le suicide, s'il n'avoit pas été prévenu avec soin.

La poitrine s'affecta, le malade tomba dans le marasme, et mourut d'une affection dyssentérique.

Ce qui est particulièrement remarquable dans ce cas, c'est que dans le cours de l'aliénation mentale, le malade eut deux accès de goutte, à la distance de deux mois l'un de l'autre, et que, durant tout le temps qu'il en fut affecté, près de neuf semaines, il recouvra complétement l'usage de son bon sens et de sa raison. La goutte ayant cessé, l'affection asthmatique reparut, ainsi que le désordre de l'esprit.

AFFECTION VERMINEUSE.

Trente-troisième Observation.

La présence des vers dans les intestins peut occasionner l'aliénation; Perfect en rapporte un exemple fort curieux dans l'observation 53.e Un homme âgé de 38 ans, éprouvoit, par intervalles, de violentes douleurs d'entrailles, surtout autour du nombril, accompagnées d'une forte tension du ventre; ces symptômes étoient ordinairement précédés d'une violente démangeaison du nez, de tintemens d'oreilles, et d'un sentiment de chaleur et de tension dans l'hypocondre gauche; ils finirent par revenir pério-

diquement chaque jour, à la même heure. La cause de ce mal étant attribuée aux vents, on donna des carminatifs, des pilules de galbanum composées, sans aucun effet. Les idées du malade devinrent confuses, incohérentes, et il tomba, à la fin, dans une hypocondrie mélancolique confirmée; il assuroit, avec le ton de voix le plus déplorable, que son corps étoit de verre, et il ne faisoit point de mouvement qu'avec la plus vive crainte, s'imaginant qu'il alloit être brisé et mis en pièces; il ne remuoit pas ses mains ou ses pieds sans la plus grande précaution et après avoir long-temps délibéré. Sa voix étoit foible, hésitante, indistincte. Il avoit de fréquentes palpitations du cœur, avec angoisses, soupirs, indigestion, perte complète de mémoire, etc. Le ventre étoit constamment dur et tendu. Ses yeux étoient caves, les pupilles dilatées, paupières tuméfiées, livides, haleine fétide. Perfect jugea alors, par ces divers symptômes, que les vers pourroient bien être la cause première du désordre de l'esprit; cependant ses recherches ne lui apprirent point que le malade y fût sujet, ni qu'il en eût jamais fait.

Il prescrivit néanmoins les applications chaudes faites sur le ventre avec l'onguent suivant:

R. Fellis bovi.
Aloës aà, 1 drach.
Ung. alb. camphor., 2 drach. M.

Une décoction de mercure dans l'eau simple, une once par pinte, donnée pour boisson ordinaire, et la potion suivante, à prendre chaque matin, à jeun :

R. Olei Ricini.
Aq. fontan. aà, 2 drach.
Tinct. fœtid., ½ drach.

M. f. haust.

Le quatrième jour après l'emploi de ces remèdes, le malade fit par les selles deux gros vers lombrics, et le jour suivant, un troisième beaucoup plus long et plus gros que les premiers. On continua les anthelmintiques, et le malade fut bientôt complétement rétabli.

Il est bon de remarquer que, malgré la continuation de ces remèdes et la poudre de jalap jointe au calomel, il n'y a plus eu d'évacuation apparente d'autres vers.

L'excès des plaisirs vénériens énerve les forces du corps et de l'esprit ; et le remède employé pour guérir les maux qui viennent à la suite de la honteuse débauche, le mercure, vient aussi augmenter la foiblesse des facultés intellec-

tuelles; il occasionne quelquefois un véritable idiotisme. J'ai eu l'occasion d'en voir deux exemples dans ma pratique. Perfect rapporte quelques cas semblables, que j'offrirai de préférence au lecteur.

Trente-quatrième Observation.

IDIOTISME OCCASIONNÉ PAR LE MERCURE.

Un jeune homme d'une foible constitution, emporté par un penchant que la raison et le jugement répriment difficilement à son âge, contracta une maladie vénérienne. Elle fut traitée convenablement par les remèdes mercuriels et la décoction des bois sudorifiques. Pendant le traitement, il prit, malgré l'avis du chirurgien, deux bains froids; peu après le second, il se plaignit d'une grande douleur à la tête et à la poitrine, avec beaucoup d'angoisses et d'inquiétudes; sentiment de chaleur sous le sternum, vomissement, constipation opiniâtre, fièvre rémittente; les redoublemens se manifestant toutes les douze heures. Par le moyen d'un traitement judicieux, tous ces symptômes se dissipèrent en moins de quinze jours; mais il se fit une éruption de petits boutons sur la peau et dans l'intérieur de la bouche, et l'es-

prit du malade se dérangea. On lui fit prendre une solution de sublimé deux fois par jour, des bains chauds, et on le mit à une diète restaurante. Après un long usage de ces moyens, et lorsqu'on avoit lieu de croire à l'extinction du virus, le malade devint tout-à-fait stupide; dans ce pitoyable état d'idiotisme,

Immured and burried in perpetual sloth,
The gloomy slumber of the vacant soul.

Il vit ainsi depuis plus de dix ans, et ne laisse plus aucun espoir de guérison.

Trente-cinquième Observation.

W. D., d'une forte constitution, accoutumé à une vie active, mais se livrant avec excès à la boisson et aux femmes, fut infecté du virus syphilitique à l'âge de 46 ans. Le mal s'étant porté à la gorge, on lui administra un second traitement mercuriel. A cette époque (on étoit en hiver), le froid devint extrêmement rigoureux, et le malade avoit l'imprudence de rester fort tard dehors; une suppression de transpiration en fut le résultat; sentiment de froid, frissons, nausée, vomissement, soif, affection comateuse; ces symptômes cédèrent aux épispastiques et au traitement antiphlogistique. Mais il subsista un état de stupidité, avec douleur à

l'hypocondre gauche, langueur extrême, respiration difficile, étourdissemens, mal de tête.

Il étoit pris par intervalles d'agitation maniaque. Une éruption vésiculaire parut sur la peau et dans la bouche, et l'on observa que le malade portoit plus rarement ses mains à la tête. Quelque tems après, il se forma un flegmon sur le tibia, qui se termina en un ulcère phagédénique. Confié aux soins de P., on lui passa un séton entre les épaules, *dans la direction de l'épine;* on lui fit prendre des bains chauds, une solution de sublimé et de camphre, pendant six semaines; l'affection maniaque parut alors abattue, l'ulcère diminué, et l'éruption entièrement dissipée. On appliqua l'onguent de nitrate de mercure (hydrarg. nitrat.) sur l'ulcère; mais ayant cessé l'usage du sublimé, l'ulcère reparut en moins d'un mois, et l'esprit fut plus troublé que jamais. On reprit les remèdes, qui soulagèrent instantanément; mais dès-lors l'entendement est resté dans un état de désordre et de foiblesse qui ne laisse pas le moindre espoir de rétablissement.

Trente-sixième Observation.

Un jeune homme de bonne famille, d'un excellent esprit, d'une constitution délicate,

ayant contracté une affection vénérienne, fut traité par des remèdes mercuriels fort actifs ; dans le temps de la salivation, il tomba de cheval, et se foula le pied : pour remédier à cet accident, il s'avisa de plonger la jambe dans l'eau froide, ce qu'il n'eut pas répété long-temps sans éprouver une perte totale de forces, suivie d'une débilité des fonctions intellectuelles qui augmenta rapidement, et se termina par un idiotisme complet. Les soins que lui donna Perfect à cette époque, le régime restaurant, le séton, rétablirent un peu ses forces ; il put se soutenir et mettre tout juste un pied l'un devant l'autre ; de temps en temps, il pouvoit prendre lui-même sa nourriture, et par la suite, il parvint à faire quelques réponses raisonnables, mais ce n'étoit qu'après les avoir long-temps et péniblement cherchées : il est resté dans cet état d'existence végétative.

CAUSES MORALES.

IV.

AFFECTIONS TRISTES DE L'AME.

Il est bien important, mais il n'est pas toujours possible, de conserver le calme de la

raison et l'égalité d'ame dans toutes les circonstances de la vie. Les revers de fortune sont très-propres à bouleverser le jugement, lorsqu'on ne s'est pas habitué à réfléchir, dans l'état même de prospérité, sur les vicissitudes des choses humaines, lorsqu'on ne s'est pas préparé d'avance contre les atteintes imprévues de l'adversité.

L'excès de sensibilité, ou, pour mieux dire, la fausse sensibilité, la *sensiblerie*, dispose fortement à l'aliénation de l'esprit, et donne lieu quelquefois à des scènes étudiées de désespoir, à l'occasion d'événemens très-ordinaires. « Une Dame, qui venoit de perdre son père, se rouloit par terre, s'arrachoit les cheveux, faisoit entendre des imprécations contre la nature entière, et auroit voulu dans son désespoir, que la race humaine fût anéantie. » « Ses vociférations, dit Pinel, n'annonçoient-elles point le plus haut degré de délire? » La douleur profondément sentie est, plus ordinairement, muette et sombre; elle affecte plus le cœur que la tête.

Présentons quelques exemples d'aliénation d'esprit occasionnée par le chagrin, chez des individus dont le cerveau étoit naturellement disposé à se déranger.

Trente-septième Observation.

Madame B., âgée de 30 ans, d'une constitution leucophlegmatique, naturellement portée à la mélancolie, fut profondément affectée de la mort d'une de ses connoissances intimes. Elle passoit les jours et les nuits sans proférer un mot, et souvent elle refusoit toute nourriture. Elle étoit sujette aux nausées, aux aigreurs, aux gonflemens de l'estomac; elle répandoit fréquemment un torrent de larmes, poussant des cris aigus de la plus amère affliction; pâle, bouffie, abattue, ses yeux dans un mouvement continuel; urines colorées, sédimenteuses, quelquefois sablonneuses, d'autres fois pâles et limpides; voix éteinte et presque incapable d'articuler distinctement; langue sèche, brune, tremblante; pouls serré, fort et inégal.

On lui fit une saignée de six onces; peu après, on lui donna un émétique, et le jour suivant, elle commença l'usage de deux scrupules de camphre, soir et matin. Le huitième jour, il se fit une éruption sur tout le corps de petits boutons semblables à la dartre miliaire. Le lendemain, les règles parurent, et peu de jours après, la malade recouvra la voix; l'apepsie cessa; sa physionomie reprit son état

naturel, et elle commença à reprendre la conversation comme à l'ordinaire.

Trente-huitième Observation.

Le garde-chasse d'un gentilhomme de Mereworth, d'un caractère mélancolique, ayant éprouvé un grand chagrin par un changement inattendu dans ses affaires, devint pensif, taciturne, morose, cherchant la solitude, et son imagination se troubla.

Dans la soirée du 5 Juillet 1774, n'étant pas rentré à son heure accoutumée, sa famille alarmée sur son sort, envoya à sa poursuite. On le trouva, au fond d'une prairie peu fréquentée, baigné dans son sang, ayant la gorge coupée d'une manière effroyable. L'hémorragie étant actuellement entièrement arrêtée par la foiblesse, il put informer les personnes qui avoient été à sa recherche, que lui-même avoit commis cette horrible action avec un rasoir que, depuis long-temps, il avoit soin de tenir caché sur lui pour exécuter son dessein. La plaie avoit six pouces d'étendue, divisant les muscles du cou, le larynx au-dessous du cartilage thyroïde, et plus des deux cinquièmes de l'œsophage. L'air sortoit de la plaie avec assez de force pour éteindre une lumière; il est vraiment inconce-

vable que les artères carotides et les veines jugulaires n'aient pas été endommagées.

La suture ayant été jugée impraticable, on se contenta de pansér et de nettoyer la plaie deux fois par jour; de faire tenir la tête inclinée sur le devant de la poitrine, et les bords rapprochés par un bandage convenable... En moins de six semaines, on vit avec surprise le malade avaler des alimens solides sans une grande peine, et la profondeur de la plaie tellement diminuée, qu'elle pouvoit à peine admettre l'extrémité d'une plume ordinaire; elle s'est enfin complétement fermée et cicatrisée; mais le malade est resté dans un état d'aliénation, et une disposition invincible au suicide. On l'enferma à Bethlem.

Trente-neuvième Observation.

J. B., dans sa vingt-septième année, eut le malheur de perdre un de ses plus proches parens, ce qui la jeta dans le plus violent délire, accompagné de fièvre continue. On appliqua un vésicatoire à la nuque, un synapisme aux jambes, et on prescrivit des remèdes antiphlogistiques. La fièvre cessa, mais la malade resta plongée dans une profonde mélancolie, ayant fréquemment des transports de

colère. Son caractère aimable et ses manières étoient entièrement changés. Quelquefois elle manifestoit une force d'imagination remarquable ; d'autres fois elle se portoit aux excès les plus véhémens de fureur et de ressentiment, contre les personnes qu'elle connoissoit à peine et qui ne lui avoient jamais fait la moindre injure.

On la plaça chez Perfect : voici les symptômes qui furent observés alors ; tumeur inflammatoire avec apparence de suppuration à la nuque ; appétit dépravé ; abdomen tendu et dur ; constipation opiniâtre (elle n'étoit pas allée à la selle depuis dix ou douze jours) ; contractions spasmodiques des membres et convulsions, douleurs vives par tout le corps ; déglutition fort difficile ; éructations fréquentes ; conjonctives injectées ; traits de la face contractés ; chaleur intense, répandue partout ; voix enrouée ; palpitation du cœur, accompagnée de douleur et d'angoisses extrêmes ; teinte jaunâtre de la peau.

Lavemens, vomitif, séton dans la direction de l'épine et à la partie déclive de la tumeur ; purgatifs salins ; *teinture de suie* trois fois par jour, trente à quarante gouttes dans une tasse de mixture camphrée.

Après un traitement de quatre mois, la malade recouvra sa raison et rentra chez ses parens. Dès-lors elle n'a plus eu de retour de manie, quoique le séton et les autres remèdes aient été discontinués depuis très-long-temps.

Quarantième Observation.

Le Rev. J. R. d'une constitution délicate et scorbutique, conserva un caractère franc, ouvert et généreux jusqu'à l'époque où il eut à supporter une affliction particulière ; il devint la victime des sentimens les plus exagérés de l'angoisse et du désespoir ; son corps s'affoiblit graduellement ; la mélancolie s'accrut, il en portoit la plus forte empreinte sur sa physionomie ; face pâle, blafarde ; extrémités tuméfiées, rouges ; voix éteinte, palpitations du cœur, respiration profonde, lente ; tremblement de la langue, lorsqu'il parloit. La débilité devint extrême ; elle étoit évidemment la conséquence de la détresse de l'esprit, et malgré l'usage prolongé des bains chauds, de l'électricité, des émétiques, des ventouses sèches et scarifiées ; parfums céphaliques, musc, camphre, séton, cautère, vésicatoires, éther, antispasmodiques variés : le malade resta confiné chez Perfect, sans espoir de rétablissement.

Quarante-unième Observation.

A la suite de longs chagrins, une jeune Dame, disposée héréditairement à la manie, fut atteinte de manie furieuse, et fut traitée pendant quelques semaines avec une dureté et une répression extrêmes. On lui injectoit par force sa nourriture et ses remèdes; pratique barbare qui ne produit jamais de bons effets, et qui augmente, au contraire, les symptômes maniaques par les efforts de résistance que fait l'aliéné.

Un traitement plus doux, la saignée, l'émétique, séton, mixture camphrée avec addition d'opium le soir, calmèrent peu-à-peu la malade; elle sortit parfaitement guérie à la fin du huitième mois, et dès-lors elle a continué à se bien porter.

Quarante-deuxième Observation.

INQUIÉTUDE ET AGITATION D'ESPRIT.

A. N., âgée de trente-un ans, d'un tempérament bilieux et sanguin, ayant éprouvé de vives inquiétudes et une grande agitation d'esprit, perdit la raison. Idées et actions les plus extravagantes, rarement de repos, mais ja-

mais d'intervalles lucides; elle prioit, sautoit, rioit, pleuroit, poussoit des cris, dansoit; elle ne faisoit nulle attention aux objets divers qui se trouvoient autour d'elle; face colorée, traits du visage altérés; yeux proéminens; brillans, et dans un mouvement perpétuel, pupilles fort dilatées, paupières gonflées, enflammées; voix enrouée, rauque; chaleur extrême; pouls dur, fort et fréquent.

Ces symptômes indiquant la nécessité de la saignée, elle fut largement employée et répétée cinq fois dans l'espace de quelques jours; malgré cela, le pouls restoit dur et plein, et les autres symptômes persistoient; la force du corps étoit incroyable, quoique la malade fût soumise à une diète sévère. On prescrivit les purgatifs doux, salins; le séton entre les épaules, *dans la direction de l'épine;* la mixture camphrée; les pilules d'extrait de fleurs de camomille, de myrrhe et de limaille d'acier matin et soir, et une verrée de décoction de raifort sauvage par-dessus chaque dose; ce ne fut qu'au bout de six semaines de ce traitement qu'elle commença à avoir des intervalles lucides de trois, quatre ou cinq heures dans l'espace de vingt-quatre heures. Le mieux alla graduellement en augmentant, et au bout

de quatre mois, elle put retourner en service, et a joui dès-lors d'une bonne santé ; elle s'est mariée et elle a eu plusieurs enfans.

AMOUR MALHEUREUX.

Que de maux, l'amour, cette passion fougueuse a fait naître dans tous les temps ! Les fureurs d'Oreste amoureux, méprisé par Hermione, se renouvellent encore quelquefois de nos jours.

Quarante-troisième Observation.

Un jeune homme, d'une famille respectable, aimoit passionnément une Dame, et demanda sa main ; elle lui fut refusée ; dès ce moment, il tomba dans la plus profonde tristesse ; dégoûté de tout plaisir, tourmenté par la jalousie, il s'emportait avec fureur pour les sujets les plus légers ; sans sommeil, fuyant ses amis et la société ; enfin, réduit à la plus extrême mélancolie, il finit par mourir de consomption à l'âge de vingt-sept ans, victime de sa passion malheureuse.

Perfect parle d'un autre jeune homme, William Thweed, d'une conduite exemplaire et d'un caractère excellent, qui, sur le point d'épouser la fille d'un ministre, vit son ma-

riage rompu, et cette rupture annoncée par sa maîtresse, avec froideur et indifférence. Sa tête en fut troublée, et il finit par mourir de mélancolie dans une maison d'insensés.

Combien de jeunes personnes du sexe, forcées d'étouffer le penchant le plus vif et le plus impétueux, deviennent la victime de cette fatale contrainte ! Que de roses tombent desséchées avant de s'être épanouies ! D'un autre côté, combien d'infortunées pour avoir trop aisément cédé à la violence de leur passion ! Je ne puis, dit Pinel, rappeler sans un sentiment très-pénible l'exemple d'une jeune personne très-belle, amenée à l'hospice dans l'état le plus violent de délire, après avoir été séduite, et lâchement abandonnée par son amant le neuvième mois de sa grossesse. Trois mois après, sa fureur se calma, et il succèda une morne stupeur et un penchant irrésistible au suicide. Un matin, elle passa adroitement un lacet autour de son cou, et s'enfonça dans son lit pour tromper la surveillance de la garde. Elle étoit presque suffoquée, et ce ne fut que par des soins assidus et prolongés qu'on la rendit à la vie : à peine revenue à elle-même, elle jeta un regard farouche sur ceux qui lui avoient donné secours, et leur reprocha avec

menace l'odieux service d'avoir prolongé sa déplorable existence.

Mais, l'union la mieux assortie, les ménages les plus heureux sont-ils exempts de revers? que de calamités naissent du sein même du bonheur! Des enfans chéris triplent votre être, il sont toutes vos délices ; la mort vient les ravir : une femme adorée succombe à son chagrin.... ou, ce qui est plus affreux encore, la contagion de l'exemple et du vice empoisonne le cœur le plus pur, le plus digne d'être aimé. Sophie, l'aimable, la vertueuse Sophie a pu rendre Emile malheureux ; il est forcé de fuir celle qu'il ne peut cesser d'aimer ; sa tête s'égare, il s'éloigne d'elle à jamais, le cœur plein de souvenirs et de remords : lui-même a manqué le premier à la foi conjugale... Lecteurs, qui vous êtes attendris sur les amours de l'élève de Jean-Jacques, avez-vous pu croire à cette horrible catastrophe? Rousseau, par ce tableau déchirant, n'a fait cependant que représenter une des scènes de la vie civile qui se passe trop souvent sous nos yeux : mais jetons un voile sur ces désordres domestiques, et sur ces causes d'égarement de la raison. Nous allons en signaler d'autres qui ne sont pas moins funestes.

EXCÈS DE DÉVOTION.

Une piété trop exaltée, dit Pinel, considérée sous un rapport purement médical, peut agir avec tant d'énergie sur des esprits foibles, que les fonctions intellectuelles et les autres phénomènes de la vie en soient troublés, et qu'il soit nécessaire de recourir à des moyens physiques et moraux pour les rétablir dans un état sain.... Les cultes des divers peuples de la terre peuvent également en fournir des exemples.

Perfect croit pouvoir affirmer que de toutes les espèces d'aliénation, celle qui est occasionnée par l'enthousiasme religieux est la plus difficile à guérir, et, plus qu'aucune autre, la source du désespoir qui se termine par le suicide. La secte des Méthodistes ou Puritains a contribué particulièrement à augmenter le nombre des mélancoliques. J. Cornish a fait un rapport sur l'épidémie convulsive qui a régné dans plusieurs villes du Comté de Cornouailles, et qui étoit déterminée par le fanatisme de cette secte (their God is the object of fear, not of love). Les Puritains, dit un écrivain plein de sens (sensible writer) paroissent au-dehors remplis de l'esprit de bonté et de justice, mais

intérieurement ils sont pleins d'hypocrisie et d'iniquités. Des hommes qui ne sont occupés que des terreurs de l'enfer et qui ne pensent à l'état futur que sous le rapport des peines éternelles des damnés, contractent naturellement un caractère sombre, farouche..... c'est ce que les observations médicales ont amplement confirmé. Nous allons en extraire quelques-unes du recueil de Perfect.

Quarante-quatrième Observation.

Une Dame âgée de trente ans, sans aucune disposition à la manie, après avoir eu quelque conférence avec un fanatique Puritain, finit par croire qu'elle etoit inévitablement damnée; et malgré les douces remontrances et les sages conseils de l'amitié, son esprit resta dans le même état de souffrance, toujours en suspens sur les biens de la vie présente et ceux de la vie à venir : elle se détermine à terminer elle-même ses perplexités et sa misère. Son dessein étant pris, elle grava profondément sur son bras gauche, avec un instrument pointu, son nom, le jour du mois, la date de l'année et le lieu de sa demeure; dans l'intention, comme elle le déclara ensuite, d'être reconnue quand on auroit trouvé son cadavre : cela fait, elle

sortit aussitôt de sa maison et s'acheminoit vers la rivière; mais ayant été suivie, on la fit retourner sur ses pas, et ses amis la placèrent dans une maison d'aliénés, où, malgré tous les soins et toutes les précautions possibles pour prévenir le suicide, elle l'effectua d'une manière qui paroîtroit incroyable, à ceux qui ne connoissent pas l'esprit inventif, et les ruses extraordinaires des aliénés.

Quarante-cinquième Observation.

John Upton (labouring man) en proie à la frénésie des Méthodistes, conçoit l'horrible dessein de se détruire, lui et toute sa famille; ce qu'il exécuta malheureusement. Un voisin allant de bonne heure dans la cour de la maison de cet insensé, aperçut le cadavre de sa femme sur les escaliers, la tête et le corps horriblement massacrés; après de plus amples recherches, on trouva un enfant sous une table, ayant la tête brisée de coups; et le misérable meurtrier pendu, dans un galetas.

Quarante-sixième Observation.

Un gentilhomme âgé de quarante-huit ans, ayant une disposition héréditaire à la mélancolie, devint enthousiaste fou par les instruc-

tions fanatiques de l'ordre des Méthodistes. Ses angoises étoient excessives ;

He wore affliction in his aspect ;

ses terreurs des peines de l'autre vie étoient extrêmes ; il se voyoit abandonné de Dieu, l'objet de sa colère, et condamné au feu éternel ; ce fut en vain qu'on chercha par le raisonnement à le ramener au bon sens ; en vain on tenta les remèdes usités par le docteur P., émétiques, mixture camphrée, séton, etc., il resta séquestré de la société, victime de son désespoir ; il finit par mourir de consomption à l'âge de cinquante-deux ans. Il avoit fait auparavant plusieurs tentatives de suicide, que les soins les plus vigilans (cerbèrian vigilance) avoient rendus sans effet.

Quelquefois un orgueil extrême vient se combiner avec un zèle outré pour les pratiques du culte ; on néglige tous ses devoirs les plus importans à remplir, et l'on se croit supérieur au reste des humains, parce qu'on n'omet aucune cérémonie religieuse ; telle étoit la femme d'un tailleur dont parle Pinel, qui passoit une partie de la journée dans les églises avec des enfans bien parés, et qui traitoit un mari, trop complaisant, avec le plus grand dédain ; elle

finit par exiger de sa part qu'il la servît à genoux, et qu'il la regardât comme une ame privilégiée et comblée de grâces surnaturelles. Ce bigotisme orgueilleux, qui dans sa vanité,

Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,

n'est-il pas une véritable aliénation d'esprit? et ne devroit-elle pas être soumise à un traitement moral?

FRAYEUR.

Lorsqu'elle est extrême, elle occasionne l'idiotisme.

Quarante-septième Observation.

Le fils d'un marchand de Londres fut tellement effrayé à la vue d'un homme déguisé en fantôme blanc, qu'il tomba dans un violent accès de convulsions. On désespéra de sa vie pendant plusieurs jours; il se rétablit cependant, mais il n'a jamais recouvré l'usage de la parole; il est resté complétement idiot et sujet à des retours fréquens d'accès épileptiques; il mourut à l'âge de seize ans dans une de ces attaques.

Quarante-huitième Observation.

Un jeune homme de vingt-un ans, naturellement très-poltron, étoit devenu par-là, le

jouet d'une famille chez laquelle il demeuroit en qualité d'apprenti. Un jour, une servante habillée en homme entra dans sa chambre, et, lui appuyant le bout d'un pistolet sur la tête, fit semblant de le tuer. Le pistolet n'étoit pas chargé, mais l'effet n'en fut pas moins déplorable. A l'instant, cet infortuné jeune homme perdit complétement la raison; et il languit encore, depuis bien des années, dans un état d'imbécillité qui ne laisse aucun espoir de guérison. Quelle punition n'auroit pas mérité la personne coupable de ce *meurtre intellectuel?* (Samuel Tuke; Description of the Retreat, etc. Yorck, 1813. V. Biblioth. Britan., juin 1815.)

Un jeune réquisitionnaire, dans une affaire sanglante où son frère fut tué d'un coup de feu à côté de lui, resta immobile et comme une statue à ce spectacle. Quelques jours après on le conduit dans cet état à la maison paternelle; son arrivée fait la même impression sur un troisième fils de la même famille. J'ai eu long-temps sous mes yeux ces deux infortunés dans les infirmeries de Bicêtre; et, ce qui étoit encore plus déchirant, ajoute l'excellent Pinel, j'ai vu le père venir pleurer sur ces tristes restes de son ancienne famille.

Van-Swieten parle d'une Dame qui fut tellement effrayée de la tentative que firent des voleurs pour entrer chez elle par la fenêtre de sa chambre, que dès-lors elle ne pouvoit s'endormir sans être éveillée en sursaut, saisie de terreur, quoiqu'elle sût bien que ses domestiques gardoient la maison toutes les nuits; à la fin du jour elle devenoit tremblante, pâle, et regardoit avec inquiétude autour d'elle, comme si elle eût soupçonné quelque mauvais dessein contre sa personne. Ses angoisses se terminèrent en peu de temps en mélancolie incurable.

JOIE EXCESSIVE.

Si les revers de fortune bouleversent quelquefois la foible raison des hommes ordinaires, le même effet peut être produit par une cause tout-à-fait opposée. On a quelques exemples des désordres de l'esprit et du corps, occasionnés par la joie, née d'une prospérité extrême, inattendue, subite.

Quarante-neuvième Observation.

Une Dame avancée en âge, réduite depuis quelques années à une extrême pauvreté, ayant appris qu'elle alloit être propriétaire d'une

grande fortune, devint singulièrement triste et pensive. A cet état succéda la taciturnité la plus profonde, et le refus obstiné de tout aliment. Elle se lamentoit, soupiroit, sanglottoit, comme si elle eût été accablée du poids de l'adversité. Malgré tous les secours médicaux, elle demeura plongée dans cette noire mélancolie, et mourut de consomption au bout de quelques mois.

Cinquantième Observation.

Un homme qui vivoit parmi les mécréants de saint Gilie, se trouva tout-à-coup, par l'issue d'un procès légal, principal propriétaire de *Brompton-Row* et d'une valeur de 30,000 liv. Ce changement subit de fortune bouleversa tellement son esprit, qu'il en perdit aussitôt la raison, et qu'il est dès-lors resté constamment aliéné.

Le célèbre docteur Mead, sur l'autorité du docteur Hall, qui étoit alors médecin de Bethlem, observe que, dans le nombre des personnes qui devinrent insensées en conséquence de leurs connexions avec la Compagnie de la mer du Sud (South-Sea-Company), en 1723, il y eut une plus grande proportion de gens heureux, favorisés par la fortune et

devenus tout-à-coup immensément riches, que de ceux qui furent complétement ruinés par cette inique spéculation (iniquitous imposition).

EXCÈS D'ORGUEIL.

C'est avec raison qu'on a regardé l'orgueil comme l'un des plus dangereux ennemis de l'esprit humain, et la source de bien des maux. L'aliénation produite par cette cause est des plus difficiles à guérir. Perfect en rapporte un cas remarquable.

Cinquante-unième Observation.

Un gentilhomme d'un âge mûr (not tall, but upright in stature) se faisoit remarquer par son air et son ton arrogant, par la gravité ridicule qu'il mettoit dans ses moindres actions. Il portoit sur sa physionomie, l'empreinte la plus forte de l'orgueil ombrageux et chagrin. A la suite de revers inattendus, son caractère devint tout-à-fait insupportable; soupçonneux, incivil, dur envers les siens, méprisant, misanthrope au dernier degré, il finit par tomber dans une aliénation d'esprit confirmée. Tirant sur son banquier et sur d'autres maisons pour des sommes excessives; lançant des décrets avec toute l'arrogance d'un despote d'Asie :

il se croyoit Lord Chancelier, Roi d'Espagne, Duc de Batavia ; et si on ne lui témoignoit pas les égards qu'il exigeoit, il menaçoit du poids de sa toute-puissance, disoit des injures et donnoit ses ordres à grand bruit, pour que l'on eût à punir les délinquans. On employa plusieurs remèdes sans le moindre succès. Le malade tomba dans un état d'idiotisme incurable.

Je terminerai cette troisième partie de mon mémoire, par l'exposé des causes diverses qui ont produit l'aliénation d'esprit, chez 2829 aliénés admis à Bethlem depuis 1772 à 1787 (Voyez la dissertation du docteur Black, on insanity. Lond., 2.e édit.)

115. Par disposition héréditaire et sans autre cause connue.
58 par l'ivrognerie.
15 par excès d'études.

110 par des fièvres.
79 suite de couches.
10 suite d'obstructions des viscères.
121 suite de contusions, de fractures.
14 suite de maladies vénériennes.
7 —— de petite vérole.
5 —— d'ulcères trop tôt desséchés.

206 par des revers, inquiétudes, chagrins.
74 par amour.
9 par jalousie.
90 par excès de dévotion et d'attachement à la secte des Méthodistes.
8 par orgueil.

Nous devons ajouter que sur ces 2829 aliénés, il s'en est trouvé un au-dessous de l'âge de 10 ans; 132 au-dessus de l'âge de 20 ans; 813 au-dessous de 30; 308 entre 30 et 40; 652 depuis 40 à 50 ans; 266 au-dessous de 60 ans; et 78 au-dessus de cet âge.

Ce que j'ai dit dans mes considérations préliminaires sur les difficultés de la thérapeutique doit s'appliquer surtout au traitement de l'aliénation mentale. Que de cas aggravés ou rendus incurables par l'emploi des remèdes contraires! D'un autre côté, combien d'aliénés se sont guéris spontanément, dont la cure a été attribuée mal-à-propos à l'effet de quelque médicament particulier!

Pour éviter les tâtonnemens et l'erreur, on comprend qu'il faut d'abord se faire une idée nette de l'espèce d'aliénation qu'on a à traiter; en second lieu, il importe de connoître le ca-

ractère particulier du délire et ses causes; il faut enfin savoir discerner les changemens critiques et salutaires, des symptômes fâcheux qu'on peut quelquefois confondre avec les crises favorables; telle est la diarrhée symptomatique.

Quel discernement, quelle sagacité, quelle expérience ne faut-il pas avoir acquis, pour être sûr d'appliquer avec toute la justesse et l'efficacité possible, les moyens convenables à chaque cas individuel!

Ces considérations me font renoncer, pour le présent, au projet que j'avois eu d'abord de traiter en détail cette importante matière. D'ailleurs, l'ouvrage du professeur Pinel laisse peu de chose à désirer, sur la police des établissemens consacrés aux aliénés, et sur l'administration des remèdes les plus usités aujourd'hui.

Je crois cependant convenable de dire, que M. le professeur De la Rive a essayé à l'Hôpital de Genève la machine rotatoire, dont Masson-Cox dit avoir retiré de si grands avantages. M. Pinel ne parle pas de ce nouveau moyen de répresssion, qui peut, dans quelques cas, remplacer la douche froide. Je l'ai aussi mise en usage, et je puis affirmer que dans ces divers essais, dont j'ai noté soigneusement les résultats,

le pirouettement n'a eu aucun des inconvéniens qu'on est disposé à lui attribuer lorsqu'on ne l'a pas mis en pratique, et que dans quelques cas il a eu un effet salutaire bien prononcé.

Je dois encore faire mention d'un remède conseillé par Perfect, d'après l'expérience d'un autre praticien ; je veux parler des purgatifs drastiques, donnés à haute dose dans la mélancolie qui porte au suicide; c'est particulièrement dans les cas où l'aliéné refuse opiniâtrément toute nourriture, qu'on en a fait usage; on a donné jusqu'à demi-once de jalap, en une seule dose, avec le plus grand succès. Peut-être cette forte secousse intestinale réussiroit-elle également bien dans d'autres cas de mélancolie (1).

---

(1) C'est particulièrement dans les cas de mélancolie, que le docteur Perfect emploie la saignée répétée; il dit en avoir toujours éprouvé de bons effets, surtout chez les sujets plétoriques et robustes.

FIN.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RC
49
M43

RARE BOOKS DEPARTMENT

